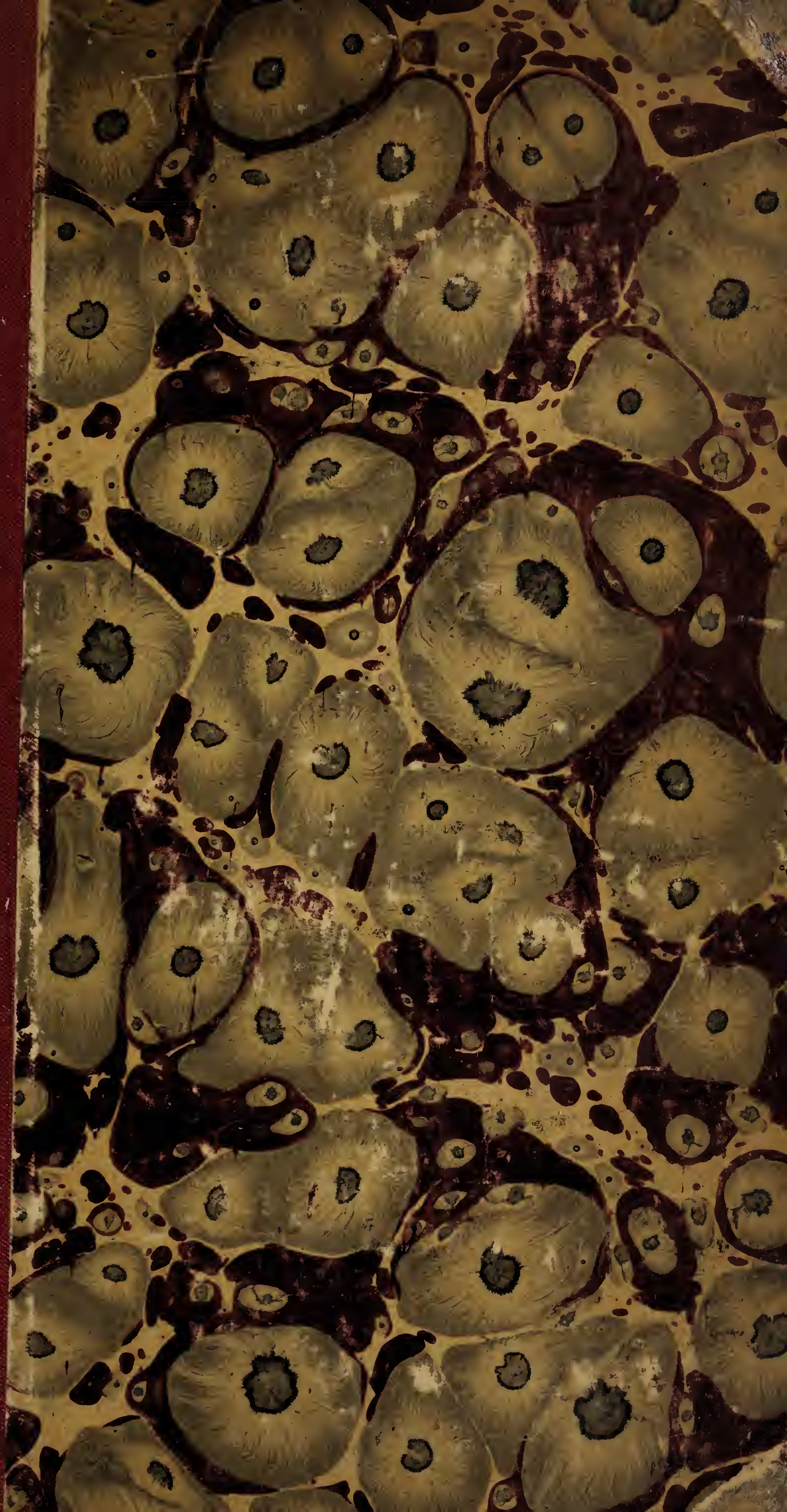
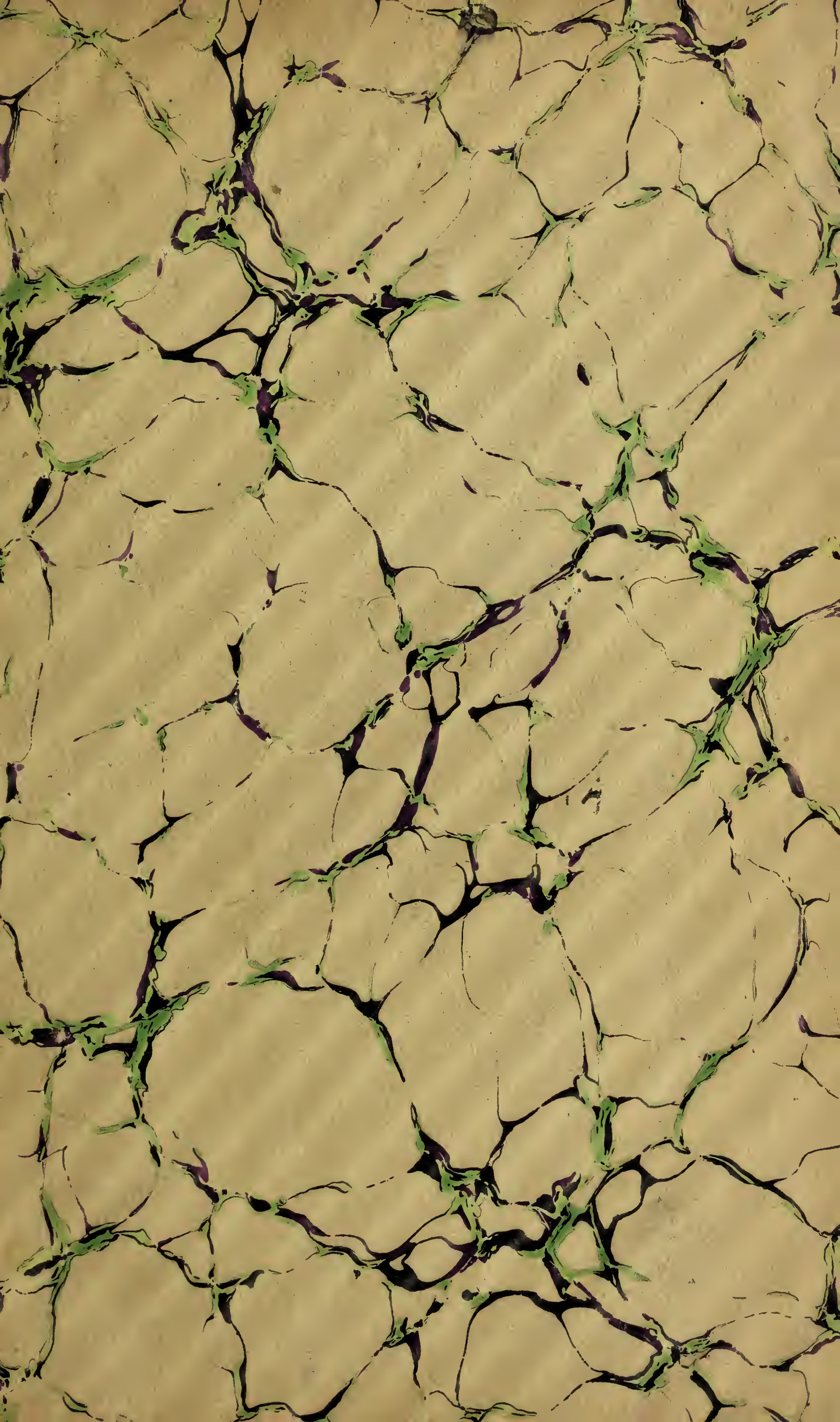




AETNA

AETNA

TEXTE LATIN

Publié avec traduction et commentaire

PAR

J. VESSEREAU

PROFESSEUR AGRÉGÉ AU LYCÉE DE POITIERS

DOCTEUR ÈS LETTRES



PARIS

ANCIENNE LIBRAIRIE THORIN ET FILS

ALBERT FONTEMOING, ÉDITEUR

Libraire des Écoles Françaises d'Athènes et de Rome, du Collège de France
et de l'Ecole Normale Supérieure

4, rue Le Goff, 4

—

1905

A

M. H. de la VILLE de MIRMONT

Professeur de langue et littérature latines à la Faculté des Lettres de Bordeaux

Cette édition est respectueusement dédiée.

J. V.

AVANT-PROPOS

Il me paraît nécessaire de préciser dès la première page le but que je me suis proposé dans la présente édition, afin que personne ne croie pouvoir y chercher autre chose que ce qui doit s'y trouver. Elle n'a pas la prétention de se substituer à l'une quelconque des éditions antérieures de l'*Aetna*, ni surtout de remplacer les travaux magistraux de Sudhaus et d'Ellis. Elle a été conçue dans une intention toute différente.

Le poème de l'*Aetna* est un de ceux dont la lecture et l'intelligence embarrassent le plus le lecteur. Après les comédies de Plaute, les fragments de Lucilius et les Silves de Stace, je ne crois pas qu'aucun poème ancien, dans la littérature latine, ait fourni à la critique des textes une tâche aussi ardue. Beaucoup de vers nous sont parvenus dans un état d'altération qui paraît irrémédiable. Ils ont été depuis quatre cents ans l'objet de corrections si nombreuses, si variées et si souvent contradictoires, que le lecteur de bonne foi ne sait à laquelle se fier ; il ne peut cependant pas, avant d'adopter l'une ou l'autre, recommencer, pour son compte personnel, un travail de revision qui exige le sacrifice de longs loisirs en vue d'un résultat bien incertain. Les manuscrits ne sont pas, dans la circonstance, d'un très grand secours. Il n'en existe qu'un seul dont la valeur soit à peu près incontestée, celui de Cambridge (C), dont les leçons sont reproduites presque textuellement dans le fragment dit de Stavelot (S), là où ce dernier n'est pas mutilé ; or dans l'un comme dans l'autre se constatent des non-sens, des barbarismes, des vers inintelligibles, probablement aussi des lacunes et des transpositions. Quant au prétendu manuscrit de L. Giraldi (G), dont une série de leçons nous a été conservée (du vers 138 au vers 287) dans les *Acta Societatis Latinae*

Ienensis (1756, t. V, p. 3-6) et dans la *Neue Bibliothek der schönen Wissenschaften* (1797, t. LIX, p. 311-327), son authenticité est tellement problématique et sa valeur tellement discutée aujourd'hui qu'on ne peut raisonnablement avoir en lui la confiance aveugle que lui accordent Wagler et Sudhaus. Parmi les manuscrits inférieurs, quelques-uns, comme le Rehdigeranus (R), le Vaticanus (V), l'Helmstadtiensis (H), fournissent quelques leçons qui paraissent excellentes, mais dont l'authenticité est douteuse ; beaucoup d'autres, désignés sous le nom générique commode, mais peu exact, d'*Itali*, sont très sûrement interpolés. Si ces derniers donnent du poème un texte plus compréhensible que celui de CS, c'est parce que ce texte a été rendu tel par les conjectures des savants de la Renaissance ; mais ces conjectures ne peuvent prévaloir contre les leçons de CS, quand elles les contredisent manifestement.

A ces difficultés s'ajoutent celles qui proviennent de la nature même du sujet traité par l'auteur du poème. Il ne se borne pas à décrire les éruptions volcaniques, mais il en étudie les causes ; il veut faire œuvre de physicien et de savant. Il a par suite sur la formation de la terre, sur l'arrangement intérieur du globe qu'il représente comme sillonné de canaux, sur les causes qui produisent les vents, leur donnent de l'impétuosité ou les réduisent au silence, sur le rôle qu'ils ont dans les phénomènes d'éruption et sur d'autres questions analogues, des théories que nous ne comprenons pas toujours aisément, malgré le secours que nous fournissent certains passages de l'*Histoire naturelle* de Pline l'Ancien et des *Questions naturelles* de Sénèque, où sont exposées des doctrines semblables.

Enfin, nous avons affaire dans l'*Aetna* à une œuvre d'auteur inconnu et de date inconnue ; car aucune des hypothèses faites jusqu'à ce jour pour découvrir le nom du poète et l'époque de composition de l'œuvre n'a abouti à des résultats certains.

Les problèmes dont je viens de donner un aperçu sommaire ont excité au plus haut degré depuis quatre siècles la curiosité d'innombrables érudits. Les deux Scaliger, Leclerc, Mencken, Wernsdorf, Matthiæ, aux XVIe, XVIIe et XVIIIe siècles ; Jacob, M. Haupt, Munro, Alzinger, Baehrens, Kruczkiewicz, Wagler, Birt, Stowasser, Hildebrandt, Sudhaus, R. Ellis, Dal Zotto, au XIXe, — et je suis loin de citer tous ceux qui se sont intéressés à

l'*Aetna*, — se sont ingéniés à en trouver la solution. Il va sans dire qu'ils ont abouti sur certains points à des résultats d'une contradiction monstrueuse, malgré la solidité apparente de leurs raisonnements.

Dans ces conditions, la résignation devient une grande vertu. Il est plusieurs questions que nous devons nous décider à laisser sans réponse ; telles sont celles qui concernent la personne de l'auteur et la date du poème. D'autres, celle des sources où a puisé le poète, par exemple, ou celle de la valeur respective des manuscrits, peuvent être discutées avec l'espérance d'une solution sûre ou au moins très probable. Seulement, je perdrais mon temps à reprendre des discussions où il est à peu près impossible, à l'heure actuelle, d'ajouter des arguments nouveaux à tous ceux qui ont déjà été produits. Je me bornerai donc à faire connaître en quelques pages l'état de la question, à résumer l'histoire du poème et les principales opinions émises à son sujet.

Reste l'établissement du texte et son interprétation. Ici, je crois qu'il est possible de faire œuvre utile. Si l'on compare deux ou trois éditions différentes de l'*Aetna*, modernes aussi bien qu'anciennes, on est frappé, je dirai même stupéfait, des variations du texte et, le cas échéant, des divergences d'interprétation que l'on y constate. Cependant, de ce que le poème est parfois inintelligible dans les meilleurs manuscrits, il ne doit pas résulter qu'on puisse en prendre à son aise avec lui, comme l'ont fait quelques éditeurs, Baehrens entre autres, dont l'audace aboutit souvent à un remaniement complet. Je crois qu'avec beaucoup de patience et un bien petit nombre de changements peu importants, moins importants à coup sûr que ceux qu'on lit dans la plupart des éditions, on peut tirer de C un texte intelligible, à condition de ne pas exiger du poète la pureté du style, la correction de syntaxe et la facilité de versification d'un poète de premier ordre qui n'en serait pas à ses débuts. J'ai tâché d'établir le texte en me plaçant à ce point de vue-là, sans tomber dans l'excès de Sudhaus, qui conserve des leçons manifestement mauvaises et a recours à de véritables tours de force pour les interpréter. Je n'ai pas ajouté au texte d'apparat critique pour deux motifs. D'abord j'estime inutile de refaire ou de copier un travail déjà fait avec compétence et

sagacité par d'autres éditeurs, Baehrens et Ellis en particulier. Ensuite je ne veux pas reprendre sans nécessité l'examen de *toutes* les difficultés que présente la lecture de l'*Aetna*, difficultés dont plusieurs ont reçu une solution satisfaisante. Aussi ai-je pris pour base de mon texte le texte d'Ellis, dont j'admets les leçons de préférence, mais sans parti pris, et dont j'adopte l'interprétation chaque fois que le contraire n'est pas indiqué dans le commentaire. Ceci me permet de donner mon opinion personnelle beaucoup mieux et beaucoup plus souvent que je ne l'aurais fait si j'avais, à chaque vers, repris des discussions qui doivent être considérées comme closes. En revanche, dans les passages relativement nombreux où je me sépare d'Ellis, je donne les principales leçons des manuscrits et au besoin les conjectures antérieures les plus intéressantes, afin de mieux justifier mon choix, quand j'adopte une leçon déjà admise par d'autres, ou ma propre manière de voir, quand je propose une solution nouvelle.

Au texte ainsi constitué j'ai joint une traduction qui vise, non à l'élégance, mais à l'exactitude. C'est là, je crois, la meilleure manière de montrer comment je comprends le poème, surtout en certains passages de sens très incertain. Cette traduction éclaire et complète le commentaire où j'indique et développe les raisons qui me font adopter une leçon ou une conjecture différentes de celles d'Ellis.

J'ai donc poursuivi un triple but : donner un aperçu des très nombreuses hypothèses faites pendant quatre siècles sur l'auteur et la date du poème et sur les principales questions qui s'y rattachent ; établir, en prenant pour base l'édition d'Ellis, un texte d'où serait bannie avec soin toute conjecture fantaisiste et où les leçons de C seraient accueillies de préférence à toute autre, sauf dans les cas où elles sont manifestement inintelligibles ; faire comprendre le poème au moyen d'une traduction aussi exacte que possible et d'un commentaire qui a pour but de justifier ma manière de voir, partout où je ne suis pas disposé à accepter l'interprétation ou la leçon d'Ellis.

Il n'existe en France aucun travail de ce genre sur l'*Aetna*. J'ai voulu suppléer à ce qui manquait et tâcher de faire mieux connaître et mieux comprendre un poème qui, à l'heure actuelle, n'a guère été étudié qu'à l'étranger.

INTRODUCTION

I. — La date de l'*Aetna*.

Il est difficile de croire l'*Aetna* postérieur à l'an 79 après Jésus-Christ, date de la fameuse éruption du Vésuve où périt Pline l'Ancien. Cette éruption n'est mentionnée nulle part dans le poème et il n'y est fait aucune allusion, chose qui serait par trop invraisemblable, si nous n'avions pas affaire à une œuvre antérieure.

D'autre part on remarque dans la façon de penser et d'écrire de l'auteur un très grand nombre de ressemblances avec la manière de Lucrèce[1]. Comme la langue du poème ne présente pas le caractère archaïque qu'on attendrait d'un prédécesseur ou d'un contemporain de Lucrèce, il reste à conclure que l'auteur a composé son œuvre après ce dernier et s'en est sans doute inspiré. Entre l'an 55 avant Jésus-Christ, date de la mort de Lucrèce, et l'an 79 après Jésus-Christ, nous avons une période de 133 ans pendant laquelle a pu être écrit l'*Aetna*. Mais à quel moment ? Les uns, à la suite de Scaliger, tiennent pour l'époque d'Auguste, les autres, avec Wernsdorf, pour celles de Claude ou de Néron. Cette dernière opinion, qui ne me paraît pas la mieux fondée, est celle qui a rallié le plus grand nombre de partisans.

Wernsdorf[2] allègue que dans l'*Aetna* se rencontrent des allusions à des faits et à des événements qui ne peuvent se rapporter qu'au règne de Claude ou à celui de Néron. Tel serait en particulier le *Triton canorus* du vers 294, où Wernsdorf voit un souvenir de la naumachie donnée en spectacle par Claude sur

1. V. Alzinger, *Studia in Aetnam collata*, Leipzig, 1896.
2. V. dans Lemaire, P. L. M., t. III, Aetna, *Prooemium*, p. 16 et suiv.

le lac Fucin, en 53 après Jésus-Christ (v. ma note à ce vers). Telle est également l'opinion d'Hildebrandt[1]. Mais rien ne prouve que dans ce passage, d'ailleurs très altéré et très diversement corrigé par les éditeurs, il s'agisse précisément de la naumachie du lac Fucin. Les machines hydrauliques de ce genre étaient depuis longtemps connues à Rome, et l'auteur a bien pu les voir employées dans les naumachies, si toutefois il s'agit réellement de ces spectacles-là, qui se donnaient depuis Jules César dans des bassins creusés spécialement pour cet usage, soit au bord du Tibre, soit aux environs de Rome. Il en est de même de l'orgue hydraulique des v. 297-300, où Wernsdorf croit voir mentionné l'un de ces instruments auxquels Néron, au dire de Suétone, portait un intérêt si vif de curiosité qu'il se proposait d'en introduire un jour au théâtre toutes les variétés connues[2]. Depuis longtemps ces orgues étaient employées dans les amphithéâtres, et il n'est pas impossible qu'il s'agisse d'un amphithéâtre dans ce que l'auteur appelle *magna theatra* (v. ma note à ces vers)[3]. La pompe à incendie à laquelle fait allusion le poète (v. 328) était également connue à Rome bien avant l'époque de Néron. Les raisons alléguées par Wernsdorf n'ont donc rien de probant.

Il n'y a pas lieu non plus d'invoquer le silence de Sénèque pour déterminer approximativement la date de l'*Aetna*. Dans sa lettre LXXIX à Lucilius, lettre écrite en l'an 65, Sénèque, rappelant certains poètes qui ont écrit sur l'Etna, ne cite que Virgile, Ovide, Cornelius Severus ; par conséquent notre poème aurait été composé après cette date. Ce raisonnement n'aboutit à rien. Plusieurs savants se sont précisément appuyés sur cette lettre pour attribuer le poème à Cornelius Severus, ou même à Virgile et à Ovide. Est-il prouvé d'ailleurs que Sénèque ait voulu mentionner tous les auteurs qui ont parlé de l'Etna ?

Wagler[4], remarquant l'extraordinaire concordance de la

1. *Beiträge zur Erklärung des Gedichtes Aetna*, p. 16, Leipzig, 1900; cf. O. Rossbach, dans *Berlin. Philol. Wochenschr.*, 1896, n° 43, p. 1357.

2. Suétone, *Néron*, LIV.

3. Cf. Alzinger, *Wasserorgel und Wasseruhr in der Aetna*, dans *Blätter fur das Gymnasialsch.*, 1900, p. 649-656.

4. *De Aetna poemate quaestiones criticae*, Berlin, 1884 ; v. cap. II, p. 40 et suiv. : *De Aetnae poetae cum Seneca conspiratione*. Cf. M. Schanz, *Geschichte der römischen Literatur bis zum Gesetzgebungswerk des Kaiser Justinian*, II. Theil (2e éd., Munich, 1898), § 238; A. Gercke, dans la *Deutsche Literaturzeitung*, 1899, n° 41, p. 1152-1155.

plupart des théories physiques de l'*Aetna* avec celles qu'expose Sénèque dans ses *Questions naturelles*, en conclut que l'auteur de l'*Aetna* devait être un disciple de Sénèque et un partisan de ses doctrines, et que par suite l'opinion de Wernsdorf, attribuant l'œuvre à Lucilius Junior, n'avait rien d'invraisemblable. La thèse que soutient Wagler est un peu spécieuse. Sans doute les concordances entre l'*Aetna* et les *Questions naturelles* sont nombreuses et importantes. Mais y a-t-il eu réellement influence d'un écrivain sur l'autre? Pourquoi les deux auteurs ne se seraient-ils pas inspirés d'une source commune qui serait Posidonius ou Asclépiodote, son disciple, comme s'est efforcé de le démontrer récemment Sudhaus[1] dans un exposé solide et richement documenté ? Dès lors nous n'aurions plus à nous occuper de Lucilius ni de la date de la lettre LXXIX de Sénèque.

Plus récemment encore, Dal Zotto[2] a émis l'opinion originale que le silence *apparent* de Sénèque s'explique par ce fait que le poème serait une œuvre de jeunesse de Sénèque lui-même, et que, en réalité, on rencontre dans les *Questions naturelles* des allusions transparentes à ce poème. Il remarque précisément que la concordance des théories émises dans l'*Aetna* avec celles des *Questions naturelles* souffre des exceptions, et que ces exceptions ont pour cause un changement qui se serait produit dans la manière de voir de l'auteur à mesure qu'il avançait en âge. Et comme on constate également, entre les *Astronomiques* de Manilius et l'*Aetna*, de nombreuses ressemblances, signalées d'ailleurs depuis longtemps par les éditeurs, Dal Zotto en conclut que l'*Aetna* a dû être composé peu après les *Astronomiques*, c'est-à-dire vers l'an 25 après Jésus-Christ. Les arguments de Dal Zotto n'ont guère l'air d'être que de simples présomptions ; j'aurai à y revenir plus loin. En tous cas il en résulterait que l'*Aetna* appartient à l'époque d'Auguste plutôt qu'à celle de Néron.

Birt[3] prétend faire de l'auteur de l'*Aetna* un contemporain de Perse et de Valerius Flaccus ; il croit l'œuvre composée après

1. *Aetna, erklärt* von Siegfried Sudhaus, Leipzig, 1898, p. 69-80.
2. *De Aetna quaestiones*, Feltriae, 1900, p. 30 et suiv.
3. *Zum Aetna*, dans *Philologus*, Bd. LVII, H. 4, p. 603 et suiv. ; v. en particulier p. 611-614.

l'*Hercules furiosus* de Sénèque, auquel auraient été faits de nombreux emprunts, en particulier la tirade sur les mensonges des poètes dramatiques (75 et suiv.). En réalité, il s'agit là d'un lieu commun cher à un grand nombre d'écrivains grecs et romains, et non d'une imitation indiscutable.

Sudhaus[1] croit pouvoir établir que notre poème a été composé après les *Géorgiques* de Virgile, et avant le premier livre de Properce, entre l'an 30 et l'an 20 avant Jésus-Christ. Dans l'*Aetna*, la pierre meulière est à deux reprises (v. 411, 422) qualifiée de *patiens* à cause de sa dureté et de sa résistance à l'action du feu. Or, dans son premier livre, Properce, parlant de sa maîtresse qui lui interdit sa porte, la compare à la « roche de Sicile » :

> Sit licet et saxo *patientior* illa Sicano,
> Sit licet et ferro durior et chalybe (I, 16, 29) ;

cette expression serait, d'après Sudhaus, un souvenir de l'*Aetna* que Properce aurait pu lire ou entendre lire dans une séance de « récitation » publique. D'autre part, Sudhaus prétend que l'*Aetna* contient un très grand nombre de passages empruntés aux *Géorgiques* de Virgile, mais aucun, ou peu s'en faut, qui soit imité de l'*Enéide* ; d'où il résulterait que le poème est postérieur aux *Géorgiques* et antérieur à l'*Enéide*. Ce raisonnement est très discutable[2]. La comparaison de Properce est de celles qui se présentent aisément à l'esprit de n'importe quel poète. L'épithète *Sicanum* s'applique-t-elle bien réellement à la lave de l'Etna plutôt qu'à toute pierre dure en général ? Quand Virgile[3] et Ovide[4] parlent de tigresses d'Arménie ou d'Hyrcanie, pensent-ils sûrement à l'Arménie et à l'Hyrcanie ? Les épithètes de ce genre n'ont que rarement le caractère de précision qui serait nécessaire ici pour que l'on voie dans *saxum Sicanum* la pierre meulière décrite dans l'*Aetna*[5]. Quant aux ressemblances de l'*Aetna* avec les *Géorgiques*, elles justifient mal la conclusion de Sudhaus, car les ressemblances avec

1. *Aetna*, p. 83.
2. V. R. Helm, dans la *Berlin. philolog. Wochenschrift*, 1898, n° 39, col. 1195-1200.
3. *Bucol.*, V, 29; *Enéide*, IV, 367.
4. Ovide, *Métam.*, VIII, 121.
5. V. Helm, dans la *Wochenschr. f. k. Philol.*, 1898, p. 1197; 1900, p. 795.

l'*Enéide* ne sont pas aussi rares qu'il le croit. On peut en dire autant de celles qu'on constate avec d'autres poètes, Manilius et Ovide par exemple, pour ne pas nommer Lucrèce. Dès lors comment déduire une date sûre de comparaisons de ce genre ?

La discussion la mieux fondée sur cette question me paraît être celle d'Alzinger. A lire le poème dans l'ensemble et le passage qui décrit une éruption volcanique en particulier, il est bien invraisemblable que l'auteur n'ait pas eu devant les yeux une éruption de l'Etna et n'ait pas été par là poussé à étudier le volcan et les manifestations de son activité intérieure, puis à en faire le sujet d'un poème de caractère scientifique. Nous n'avons pas affaire ici à une œuvre d'amateur ou de naturaliste en chambre, mais à une étude sincère, presque toujours objective, invitant à chaque instant le lecteur à ne croire que ce que lui montrent ses yeux. Comment la justifier sans le souvenir d'une éruption récente observée par l'auteur ? Or les anciens ne mentionnent aucune éruption de l'Etna entre 122 et 50 avant Jésus-Christ, ni entre 32 avant et 40 après Jésus-Christ[1]. L'éruption de l'an 40 après Jésus-Christ, rapportée par Suétone[2], qui ne mentionne que « fumus ac murmur », ne peut guère avoir eu une importance et des effets suffisants pour justifier la composition de notre poème ; les manifestations éruptives que décrit celui-ci sortent de l'ordinaire. En revanche, entre l'an 50 et l'an 32 avant Jésus-Christ, il y eut quatre éruptions (en 50, 44, 38, 32) ; les deux premières furent effrayantes, au dire des anciens[3]. La première, qui succédait à une période d'assoupissement de 72 ans, nous est peu connue. La seconde est celle dont parle Virgile[4] en des vers présents à toutes les mémoires et dont les effets se firent sentir jusqu'à Rhegium[5]. Je crois qu'entre l'an 50 et l'an 44 le volcan dut être continuellement en activité, mais que les éruptions de l'an 50 et de l'an 44 ont surtout frappé les esprits, la première parce qu'on était habitué depuis longtemps au calme de la montagne, la seconde à cause de son caractère de grandeur. Il est très naturel que l'une ou l'autre ait inspiré le

1. Paulys *Real-Encycl.*, n. Bearb. v. G. Wissowa, *Aitne.*
2. *Caligula*, LI.
3. V. Pétrone, *De bello civili*, 135 et suiv.
4. *Georg.*, I, 471 et suiv.
5. Tite-Live, cité par Servius, *ad Georg.*, I, 471.

poème de l'*Aetna*, de préférence la première pour des raisons que j'exposerai plus loin.

On peut faire à cette manière de voir une objection spécieuse. L'auteur parle, aux vers 431-432, d'un endroit, entre Naples et Cumes, « multis jam frigidus annis ». L'expression *frigidus* est confirmée par Pétrone [1]; les éruptions volcaniques y avaient cessé bien avant les guerres de Pompée et de César. Mais Lucrèce mentionne ce même endroit, où, dit-il,

« ... acri sulphure montes
Oppleti calidis... fumant fontibus aucti [2]. »

Ceci ne contredit en rien l'épithète *frigidus* qui dans l'*Aetna*, si l'on examine le contexte, indique simplement l'absence d'éruption, et non pas l'absence des vapeurs sulfureuses dont parle Lucrèce ; v. *Aetna*, 433 :

Quamvis aeternum pingui scatet ubere sulphur.

« Oppleti calidis fumant fontibus aucti » ne signifie ni grondements souterrains, ni feux, ni flammes, ni éruption de laves, ni aucun de ces phénomènes effrayants que l'auteur de l'*Aetna* a en vue quand il qualifie de *frigidus* un endroit qui, aujourd'hui encore, laisse perpétuellement échapper des vapeurs de soufre. En fait, cet endroit, la Solfatare moderne, n'a eu qu'une seule éruption depuis l'époque de Lucrèce, en 1538, année où se forma le *Monte-Nuovo*.

Les vers 569-600 peuvent fournir un argument à l'appui de cette opinion. Après avoir remarqué que nous courons en *Grèce* et en *Asie* pour y contempler les monuments merveilleux qu'a légués l'antiquité ou y revivre par la pensée les siècles écoulés avec leur cortège de souvenirs légendaires et historiques, l'auteur ajoute que nous sommes également désireux d'admirer des statues ou des tableaux d'artistes *grecs ;* il cite en particulier quatre chefs-d'œuvre, désignés par de simples périphrases, mais faciles à identifier : la *Vénus Anadyomène*

1. *De bell. civ.*, 67 et suiv.
2. Lucr., VI, 747-748.

d'Apelle [1], la *Médée* de Timomaque [2], l'*Iphigénie* de Timanthe [3], et la *Génisse* de Myron [4]. Il s'agit dans tout le passage de la Grèce et de l'Orient, et nous savons qu'à l'époque de Cicéron ce genre de voyage était fort à la mode parmi les riches Romains. Or la *Médée* de Timomaque fut amenée à Rome par Jules César, entre les années 46 et 44 avant Jésus-Christ [5]. L'*Aetna* aurait donc été composé avant cette époque. Cette opinion, soutenue par Kruczkiewicz [6] et plus récemment par Alzinger [7], ne peut pas être traitée à la légère. Elle a beaucoup embarrassé tous ceux qui refusent de reculer le poème jusqu'à une date aussi éloignée. Wagler [8] ne tient évidemment pas un compte suffisant du contexte, quand il allègue pour la réfuter que l'auteur ne parle pas ici des Romains qui vont en Grèce ou en Asie, mais de tous les hommes en général qui s'imposent des voyages périlleux sur terre et sur mer pour voir des œuvres d'art, plutôt que d'aller admirer l'Etna. Il y a dans le passage qui nous occupe une opposition manifeste entre ces objets d'admiration que l'on va chercher au loin et le volcan qui se trouve là, tout près, et que l'on peut venir contempler sans fatigues ni danger (v. en outre le vers 257). Le poète pense aux Italiens en général et aux Siciliens en particulier ; *adspice* (v. 601) s'adresse à des gens qui ne sont pas éloignés, non à des étrangers. Il serait d'ailleurs ridicule de supposer que des Siciliens, allant voir des œuvres d'art à Rome, aient à faire des voyages dangereux sur terre et sur mer [9]. Le poète met en opposition la grande merveille de la nature, l'Etna, en Occident, avec les autres curiosités, moins dignes d'intérêt, qui

1. V. Plin., *N. H.*, XXXV, xxxvi, 24 et 28. Peut-être s'agit-il de la statue de Vénus de Praxitèle, « quam ut viderent, multi navigaverunt Gnidum » ; Plin., XXXVI, iv, 9. Mais à l'époque de Pline, elle se trouvait encore à Gnide, ce qui ne peut contredire l'opinion que j'expose en ce moment.
2. V. Plin., XXXV, xl, 11.
3. V. Plin., XXXV, xxxvi, 12.
4. V. Plin., XXXIV, xix, 8 ; Cicéron, *Verr.*, IV, 70, 135.
5. Plin., XXXV, xl, 11.
6. *Poema de Aetna monte Vergilio auctori potissimum esse tribuendum* demonstrabat Dr Bron. Kruczkiewicz, dans *Rozprawy i Sprawozdania z posiedzen wydzialu filologicznego Akademii umiejetnosci*, t. X, p. 157-158 (Cracovie, 1884).
7. Alzinger, *Studia in Aetnam collata*, p. 44 et suiv., Leipzig, 1896; cf. J. Tolkiehn, dans la *Wochenschr. f. klass. Philol.*, 27 mai 1896, nº 22, p. 604.
8. *Ouvr. cité*, p. 62 et suiv.
9. V. Wagler, *ouvr. cité*, p. 63 ; cf. O. Rossbach, dans la *Berliner philol. Wochenschrift*, nº 43, p. 1356-1358 (24 oct. 1898).

attirent tant de touristes occidentaux en Orient [1]. Comment pourrait-il, s'il parlait à des Grecs venant à Rome admirer des œuvres d'art, dire :

Quin etiam *Graiae* fixos tenuere *tabellae*.

Ce serait une façon de parler bien bizarre. Quant à l'objection de Festa [2], qu'il ne s'agit pas ici (v. 594-600) de voyages à entreprendre, elle est en contradiction absolue avec la suite logique des pensées de tout le passage et la conclusion contenue au vers 600. On ne peut pas non plus admettre, avec Sudhaus, qu'il ne faut pas prendre les mots au sens propre, que les exemples cités nous font simplement penser à d'autres tableaux ou à d'autres statues qui pouvaient attirer les amateurs dans diverses parties du monde, en Grèce principalement, et que par suite la présence de la *Médée* de Timomaque à Rome en l'an 44 n'est pas un argument à invoquer dans la question de date. Il ne me paraît pas possible, si on lit attentivement le passage, de voir dans *haec visenda putas* (v. 600) autre chose que les œuvres mêmes qui viennent d'être énumérées, et non des œuvres similaires. De toute façon, la mention de la *Médée* de Timomaque est fort embarrassante, si on ne se décide pas à reculer la date de l'*Aetna* au delà de 44.

La langue du poème nous permet-elle de remonter jusqu'à cette date? Il est bien délicat de se prononcer dans des questions de ce genre. Une langue ne se modifie pas toujours assez dans une période de 40 ou 50 ans, voire même de 100 ans, pour qu'on puisse sur cette base fixer une date bien précise. D'ailleurs ce qui est néologisme chez un écrivain peut être archaïsme chez un autre, et réciproquement ; de plus, le texte de l'*Aetna* est si peu sûr qu'on ne doit tirer de l'étude de la langue que de timides conclusions. Cependant l'examen du style, des formes et de la quantité est plutôt favorable à l'opinion d'Alzinger. L'œuvre n'offre aucun caractère qui la rattache d'une façon sûre à la latinité d'argent. La répétition fréquente des mêmes mots et le retour incessant des mêmes formules, signe d'ar-

1. V. Baehrens, dans la *Philolog. Rundschau*, V. Jahrg., n° 5, 31 janv. 1885, art. 37-38, p. 142-147.
2. *Cultura*, XV, p. 78-80.

chaïsme étudié par Näke dans son édition des *Dirae* et de la *Lydia*, sont choses à noter dans l'*Aetna* comme dans ces deux derniers poèmes. On n'y rencontre d'autre part aucune finale de génitif en *ii* ; ce genre de finale, fréquent après Virgile, est à peu près le seul connu dans Properce, Ovide, Phèdre, Lucain, et chez les poètes de l'âge d'argent. Il faut toutefois reconnaître que l'*Aetna* ne renferme que deux génitifs contractes en *i* : *silenti*, une fois (v. 221), et *incendi*, cinq fois (v. 189, 401, 417, 441 et 568), et que l'emploi de ces deux mots au génitif non contracte en *ii* n'eût été possible qu'avec une élision choquante. Les finales brèves en *ŏ* au nominatif singulier des substantifs et à la première personne des verbes, si fréquentes dans Ovide et après lui, manquent également dans l'*Aetna* ; mais, à vrai dire, on n'y trouve pas non plus de finales longues en *ō*, sauf *nemo* (v. 10 ; *carbo*, au v. 413, est à la fin du vers). La césure bucolique, qui, après Virgile, devient de moins en moins rare, sauf dans Lucain, ne se rencontre qu'exceptionnellement dans le poème. Quant aux mots que cite Wernsdorf comme inconnus à l'âge d'or et employés dans l'*Aetna*, quelques-uns sont de mauvaises leçons (*cavamen*, 392, *tudibus*, 563, pour *bitumen*, *rudibus*) ; d'autres se lisent bien dans Quintilien (*emugit*, 296) ou dans Pline le Jeune (*sucosus*, 269, 535, *lentities*, 544), mais il me paraît difficile de croire que ces mots soient une création de Quintilien et de Pline le Jeune; d'autres enfin, comme *effumat*, 501, sont des *ἅπαξ λεγόμενα*, qui ne peuvent servir à déterminer une date, ou au besoin des barbarismes qu'une correction ferait disparaître.

Si peu probantes que soient ces dernières considérations, je constate que les arguments les moins faibles sont ceux qu'invoquent les partisans d'une date de composition reculée jusqu'aux environs de 50-44 avant Jésus-Christ. La manière du poète rappelle beaucoup plus celle de Lucrèce ou de Virgile qu'elle ne fait penser à l'époque de Pline ou de Sénèque. Stowasser conclut de l'examen de la langue que le poème est contemporain de l'*Enéide* ; je crois que les autres arguments nous autoriseraient, si le problème comportait une réponse sûre, à reculer

1. Zur Latinität des « Aetna », dans *Zeitschrift für die österr. Gymnas.* 51 Jahrg. 5 H., p. 385-398 (1900).

l'œuvre encore plus loin et à la placer dans les dix années qui ont suivi la mort de Lucrèce. J'aurai l'occasion de revenir sur certains points de détail en résumant les discussions sur la personne de l'auteur.

II. — L'auteur de l'*Aetna*.

Dans l'antiquité, l'*Aetna* était attribué à Virgile ; les premiers éditeurs, au xve siècle, le publièrent en compagnie de la *Ciris*, du *Culex* et des autres petits poèmes qui forment ce qu'on appelle l'*Appendix Virgiliana*.

Mais avant le xve siècle il y avait déjà doute sur l'auteur. Au xiiie siècle, Vincent de Beauvais [1] († 1264) attribuait le poème à Pétrone ; à la fin du xive ou au commencement du xve siècle, Jacques Legrand (Jacobus Magnus, † vers 1422) cite également sous le nom de Pétrone [2] les vers 633-634. Cette attribution, que rien ne justifie, semble provenir de ce que l'*Aetna* s'est trouvé réuni dans certains manuscrits aux œuvres de Pétrone ; il a de même trouvé place dans quelques éditions de Pétrone. Mais Vincent de Beauvais [3] lui-même remarquait combien cette opinion était peu fondée et émettait l'hypothèse, reprise depuis par Wernsdorf, que l'*Aetna* serait l'œuvre de Lucilius Junior.

Encore plus invraisemblable est l'une des opinions de C. Barth [4], qui fait de l'auteur de l'*Aetna* un poète chrétien, sous prétexte que certaines expressions seraient empruntées à l'Ecriture, et que dans le v. 37 en particulier, un poète païen aurait employé le présent *uti,* non le passé *usos.* Ce genre d'argument n'a pas à être réfuté.

C'est encore Barth [5] qui prétend trouver dans le style, dans le talent, dans la doctrine de notre auteur des motifs suffisants pour attribuer l'œuvre à Manilius. Cette hypothèse a été sou-

1. *Speculum morale*, XX, 20 ; cf. *Speculum histor.*, VII, 62.
2. *Sopholog.*, lib. IV, cap. X.
3. Vincent de Beauvais, *passage cité.*
4. *Advers.* lib. XLIX, c. vi ; *ad Statii Silv.*, I, 6, 41 ; *ad Statii Theb.*, X, 911.
5. *Ad Claudiani Idyll. de piis fratribus*, p. 1044.

tenue plus tard par Leclerc[1] et Schmid[2], qui croient trouver à l'appui un argument sérieux dans la ressemblance des débuts de l'*Aetna* et du livre III de Manilius. Mais en quoi cette ressemblance prouverait-elle que nous avons affaire à un même auteur ? Il s'agit d'ailleurs dans les passages en question de lieux communs familiers à tous les poètes, et on peut constater la même ressemblance dans le début des *Cynégétiques* de Nemesianus, que personne cependant n'a pris jusqu'ici pour l'auteur de l'*Aetna*. Il y a dans les *Astronomiques* beaucoup d'autres passages qui peuvent se comparer avec des passages de l'*Aetna* ; tel est le morceau entier sur la guerre des géants (*Aetna*, 41-74 ; Manilius, I, 421 et suiv.) ; telle est aussi, aux vers 250 et suiv., l'excuse du poète qui abandonne l'examen des choses célestes pour admirer les merveilles terrestres (cf. Manilius, II, 150 ; 823-824 ; IV, 1 et suiv. ; 246-251 ; 906-908 ; V, 522-525). Mais l'auteur de l'*Aetna* ne fait rien autre chose que Manilius, qui imite parfois Virgile jusqu'au plagiat[3] ; il reprend, comme Manilius, nombre de légendes qui appartiennent au domaine commun de la poésie latine, et il n'y a rien de surprenant à ce qu'il offre des ressemblances frappantes avec d'autres poètes qui ne peuvent cependant pas s'identifier avec lui[4].

J.-C. Scaliger propose pour auteur Quintilius Varus : « Quidam Quintilii Vari (Aetnam esse) autumant ; quibus nos interea facile adsentimur[5] ». Il ne donne pas de raison à l'appui de son opinion[6]. Peut-être a-t-il en vue le jugement de Quintilien, qui considère Quintilius Varus comme « grandis... poeta..., nec temere ab antiquis dilaudatus », et qui trouve son style « splendida, ... et non vulgaris, etiam sententias quaerens et inserens ; nihil tamen quod nos detineat ».

1. *Note* au v. 295, dans son édition de l'*Aetna*.
2. Préface de sa traduction allemande, dans son édition de l'*Aetna*.
Sur la ressemblance entre l'*Aetna* et les *Astronomiques*, v. aussi Dal Zotto, *ouvrage cité*, p. 41-45.
3. V. Cramer, *De Manilii, qui dicitur, elocutione*, Strasbourg, 1882 ; Walter, *Zur Textbehandlung und Autorfrage des Aetna*, dans *Blätter für das Gymnasialschluw.*, 35. Bd., 1889.
4. V. par ex. sur les ressemblances avec Gratius Faliscus : Wernsdorf, préface à l'*Aetna* (Lemaire, P. L. M., t. III, p. 13, note).
5. *Hypercrit.*, cap. VII, p. 852.
6. V. Wernsdorf, préface à l'*Aetna* (Lemaire, III, p. 12).

Qu'est-ce que cela peut bien prouver dans la question qui nous occupe ?

S'il était possible de croire l'*Aetna* postérieur de quatre siècles au règne d'Auguste, nous pourrions apporter quelque attention à ce que dit Giraldi de Claudien, auteur présumé de notre poème aux yeux de quelques-uns de ses contemporains. Giraldi rapporte cette opinion sans se prononcer : « Exstat item poema de *Aetna* monte, quod an ipsius (Claudiani) legitimum sit, nec probare nec refellere ausim [1]. » Il s'agit ici d'un manuscrit de Claudien qui aurait contenu l'*Aetna*. Le fait est possible, mais non certain, car nous n'avons plus le manuscrit en question [2]. Il se peut aussi que cette opinion soit fondée sur la présence, parmi les Idylles de Claudien, d'une petite pièce célébrant le même événement merveilleux qui est rapporté aux vers 604-646 de l'*Aetna* [3]. En outre, on trouve dans Claudien bien des passages qui peuvent aisément se comparer avec des passages analogues de l'*Aetna*, par exemple la Gigantomachie [4], ou la discussion sur le mont Etna [5]. Mais là encore il s'agit de lieux communs ; peut-on en tirer une conclusion ? Quant à l'opinion qui fait de Claudien un Sicilien (*vir Siculus*) [6], et explique comment il aurait pu mieux que tout autre connaître et chanter le fameux volcan, elle est si peu fondée et si abandonnée aujourd'hui qu'elle ne mérite même pas l'examen.

L'attribution à Cornelius Severus s'appuie sur des arguments plus sérieux, mais qui n'entraînent pas conviction. Elle date du xve siècle au moins, car l'édition de Rome (1471) des *Catalecta Virgiliana* [7] présente le poème comme attribué « a quibusdam Cornelio Severo » ; cette opinion est reproduite dans la plupart des éditions suivantes. Toutefois d'autres éditions, l'Aldine en particulier [8], plus prudentes, se contentent de la

1. *De poet. dialog.*, IV, p. 259.
2. V. Birt, *Cl. Claudiani Carmina*, p. LXXXIX-XCI.
3. V. Claudien, *Carmina minora*, XXXIV (éd. Jeep, t. II, p. 172 et suiv.) : *De piis fratribus et statuis eorum quae sunt apud Catinam.*
4. V. Claudien, ibid., XXXVII (éd. Jeep, t. II, p. 123 et suiv.).
5. *De Raptu Proserpinae*, I, 153-178, etc.
6. V. édit. Jeep, t. I, Praefat., p. VI.
7. V. Graesse, *Trésor des Livres rares.*
8. V. par ex. l'édit. de Lyon, 1517 ; cf. Heinsius, préface de Claudien (édit. d'Amsterdam, 1665, p. 5) : «... quod in Catalectis poetarum veterum adscribitur Cornelio Severo. »

mention : *Incerti auctoris.* Fulvius Ursinus [1] parle d'un manuscrit écrit de la main de Pomponius Laetus, qui attribuait l'*Aetna* également à Cornelius Severus, et cette attribution se lit encore aujourd'hui dans le Codex Sloaneus. Toutefois Pomponius Laetus paraît avoir eu en sa possession un autre manuscrit où l'*Aetna* aurait été clairement indiqué comme un poème de Virgile [2]. Ce manuscrit, aujourd'hui conservé à Rome (Vaticanus 3255, membran. sec. XV), nous est connu par Ribbeck [3] et Baehrens [4] : il a été étudié et décrit tout récemment par Dal Zotto [5]. Or l'*Aetna* y est attribué à Virgile, non à Cornelius Severus. Il y avait donc, au xve et au xvie siècle, doute sur cette attribution, doute confirmé par ce que nous apprend Giraldi [6] : « Dicitur insuper (Cornelius Severus) de Aetna monte carmen composuisse, unde factum ut poema quod de Aetna monte Virgilio adscribitur, Severo nonnulli potius attribuant. »

Jos. Scaliger [7] est le premier qui se soit efforcé de faire triompher l'opinion que j'examine en ce moment. Malgré les objections soulevées par plusieurs de ses prédécesseurs et de ses contemporains [8], cette opinion a prévalu dans les éditions qui ont suivi celle de Scaliger jusqu'à Wernsdorf. Elle se lit aussi dans les *Excerpta Pithoeana* (v. Ellis, *Proleg.*, p. LXXXIV). Elle s'appuie, d'après Scaliger, sur le même passage de la lettre LXXIX de Sénèque à Lucilius, que Wernsdorf invoque précisément pour attribuer la paternité de l'œuvre à Lucilius Junior : « Seneca scribens ad Lucilium hortatur eum, quod is tum esset in Sicilia, ut sibi de Aetna scribat. Ejus verba haec sunt : *Solemnem omnibus poetis locum attingas ; quem quo minus Ovidius tractaret, nihil obstitit quod jam Virgilius impleverat* ; *ne Severum quidem Cornelium uterque deterruit.* Itaque, cum Ovidius XV Metamorphoseon, Virgilius III Aeneidos tantum de eo

1. *Virgilius cum graecis scriptoribus collatus*, p. 272.
2. V. dans l'édit. des *Catalect. Virgil.* de Rome, 1471, la lettre de l'éditeur à Pomponius Laetus : « Tu mihi etiam Aetnam Maronis... tradidisti. »
3. *Appendix Virgil.*, c. II, p. 37,
4. *Poet. lat. min.*, vol. II, p. 18 ; cf. Nāke, *Valerius Cato*, p. 380.
5. *De Aetna quaestiones*, p. 10-11 ; 22-25, et *Appendix.*
6. *De poet. dial.*, IV, p. 223 ; cf. Voss, *de Poet. latin.*, II, p. 33.
7. Note à l'*Aetna*, init.
8. V. Petrus Crinitus, *De poet. latin.*, cap. LVI ; Tanaquil Faber (Tanneguy Lefèvre), *ad Senecae Suasor.* II.

tractarint, frustra augurantur hoc poema Virgilii esse, cum ex verbis Senecae Cornelii esse necesse sit. » De ce Cornelius Severus il ne nous reste qu'un fragment authentique, débris d'un poème sur la mort de Cicéron. Il avait composé un *Bellum Siculum*, resté inachevé, dont Quintilien[1] fait l'éloge. Est-ce à ce poème que pense Scaliger ? Il se peut que l'auteur ait eu l'occasion d'y parler de l'Etna, particulièrement à propos de l'éruption qui se produisit au moment d'une bataille entre César et Pompée[2]. Mais peut-on sérieusement, dans cette hypothèse, invoquer le passage de Sénèque en faveur de la thèse que soutient Scaliger[3] ? Notre poème fait un tout complet en lui-même ; ce ne peut pas être un fragment d'un poème plus important. Ceci est indiscutable. Le *Bellum Siculum* paraît d'ailleurs n'être lui-même qu'un épisode du *regale carmen* mentionné par Ovide[4], admirateur et ami de Severus[5]. Si Sénèque faisait allusion à l'*Aetna* que nous possédons, il serait bien peu croyable que nous n'en ayons pas conservé de souvenirs plus précis ; or il n'est mentionné ni dans Ovide, ni dans Quintilien, ni dans Sénèque le rhéteur[6] qui parlent de Cornelius Severus en termes élogieux. Quant au parallèle qu'établit Wernsdorf entre l'*Aetna* et le *Fragmentum de morte Ciceronis*[7] pour combattre l'opinion de Scaliger en invoquant des raisons de style, il faut bien avouer que les 25 vers qui nous restent du second ne nous permettent pas de juger ce que devait être le poème entier, et que d'un parallèle de ce genre on ne peut tirer que des conclusions très discutables. De toute façon, l'attribution à Cornelius Severus paraît peu justifiée.

Il en est de même de la thèse de Wernsdorf[8], qui reproduit une hypothèse émise en passant par Vincent de Beauvais et qui n'est pas encore unanimement abandonnée aujourd'hui. Elle a

1. Quintilien, x, 1, 89.
2. V. Appien, *Bell. Civ.*, l. V ; cf. Wernsdorf, préface (Lemaire, P. L. M., t. III, p. 15).
3. V. Barth, *ad Stat. Silvas*, I, 6, 41 ; *Advers.*, lib. XXXII, c. xvi, init.
4. *Ex Ponto*, IV, xvi, 9.
5. V. Ovid., *Ex Pont.*, IV, ii, 1-2 et 47 et suiv.
6. V. *Suasor.*, vi, 26, où sont cités les 25 hexamètres qui nous restent sur la mort de Cicéron.
7. V. aussi les *Mémoires de Trévoux*, juillet-septembre 1736, art. lxxiv, p. 1417, sur la traduction d'Accarias de Sérionne.
8. V. dans Lemaire, P. L. M., t. III, p. 17-29.

été acceptée par la plupart des éditeurs et savants qui ont suivi Wernsdorf jusqu'à Baehrens, en particulier par Matthiæ, Meineke, Weichert, et reprise tout récemment par C. Cessi [1]. Condamnée dès le début du XIXe siècle par Ruhkopf [2], elle est mise en doute, et avec raison, dans les meilleurs manuels d'histoire littéraire, dans Bernhardy et Teuffel entre autres. On ne peut cependant pas la rejeter sans examen. Lucilius Junior, que défend Wernsdorf, est le disciple et l'ami de Sénèque, qui lui adressa ses *Lettres*, lui dédia ses *Questions naturelles* et son livre sur la *Providence*. Le document le plus important dans la cause dont je m'occupe est la lettre LXXIX de Sénèque, dont j'ai déjà cité un passage. Lucilius était *procurator* en Sicile; Sénèque l'invite à faire le tour de l'île pour lui signaler ce qu'il y constatera de nouveau, à lui donner des détails plus dignes de foi que ceux qu'il possède déjà sur Charybde ; il lui demande en particulier de faire l'ascension de l'Etna *in honorem* (*suum*), et de lui fournir des renseignements précis sur cette montagne dont la hauteur, paraît-il, s'abaisserait peu à peu, phénomène dont il voudrait pouvoir étudier les causes. Après avoir examiné certaines hypothèses relatives à ce dernier fait et posé à son correspondant quelques nouvelles questions, il ajoute [3] : « Vous ne devez pas vous en prendre à moi de la peine que vous causeront ces recherches ; pour satisfaire votre passion, vous vous la seriez imposée, sans y être invité par personne, jusqu'à ce que vous nous donniez une description de l'Etna dans votre poème et attaquiez à votre tour ce sujet si

1. *Bolletino di Filologia e d'Istruzione classica*, VIII, 3, p. 57 (1901).
2. L. Annaei Senecae *Opera*, vol. II, Leipzig, 1800, p. 12 et suiv.
3. « Non est autem quod istam curam imputes mihi : morbo enim tuo daturus eras, etiamsi nemo mandaret tibi, donec Aetnam describas in tuo carmine et hunc sollemnem omnibus poetis locum attingas [*alias* :... in tuo carmine; nec pudor obstet ne hunc sollemnem...]. Quem quominus Ovidius tractaret, nihil obstitit quod jam Vergilius impleverat : ne Severum quidem Cornelium uterque deterruit. Omnibus praeterea feliciter hic locus se dedit ; et qui praecesserant, non praeripuisse mihi videntur quæ dici poterant, sed arripuisse. Sed multum interest, utrum ad consumptam materiam, an ad subactam accedas ; crescit in dies, et inventuris inventa non obstant. Praeterea, condicio optima est ultimi ; parata verba invenit, quae aliter instructa novam faciem habent ; nec illis manus injicit, tanquam alienis ; sunt enim publica : jurisconsulti negant quidquam publicum usucapi. Aut ego te non novi, aut Aetna tibi salivam movet. Jam cupis grande aliquid, et par prioribus, scribere. Plus enim sperare modestia tibi tua non permittit ; quae tanta in te est, ut videaris mihi retracturus ingenii tui vires, si vincendi periculum sit : tanta tibi priorum reverentia est ! »

connu de tous les poètes [*ou bien* : ... dans votre poème. Ne craignez pas d'attaquer, vous aussi, ce sujet etc.]. Ovide n'a pas renoncé à le traiter, malgré Virgile, qui l'avait déjà épuisé ; et même Cornelius Severus n'a pas été découragé par leur exemple. D'ailleurs il n'est pas un seul poète à qui ce sujet n'ait porté bonheur ; les premiers, loin de s'approprier, il me semble, tout ce qui pouvait s'en dire, l'ont plutôt fait connaître. Il y a une grande différence entre aborder un sujet épuisé ou un sujet préparé d'avance ; dans ce dernier cas, il prend de l'extension de jour en jour, et les points déjà acquis n'interdisent pas d'en découvrir de nouveaux. En outre, la situation de ceux qui viennent les derniers est la plus favorable ; ils trouvent des expressions toutes prêtes ; présentées autrement, elles revêtent une nouvelle forme ; quand ils s'en emparent, ils ne pillent pas le bien d'autrui, puisqu'elles sont tombées dans le domaine public ; or, d'après les jurisconsultes, rien de ce qui est public ne peut se posséder par prescription. Ou je ne vous connais pas, ou l'Etna vous fait venir l'eau à la bouche. Vous avez envie d'écrire à son sujet quelque chose de peu ordinaire, égal à ce qui en a déjà été dit ; car votre modestie ne vous permet pas d'espérer faire plus que vos prédécesseurs ; modestie si grande, que vous modéreriez volontiers, je crois, l'essor de votre propre génie, si vous aviez des chances de les surpasser, tant vous avez de respect pour ceux qui vous ont précédé ! »

Le Lucilius en question nous est connu par d'autres passages de Sénèque[1] ; il s'intéressait beaucoup aux questions d'histoire naturelle et de philosophie, et ne manquait pas de talent poétique[2]. Il avait chanté diverses merveilles de Sicile, en particulier la fontaine Aréthuse, par où ressortaient, suivant une tradition que rapporte Sénèque, après un trajet souterrain par des canaux inconnus, les immondices provenant des victimes sacrifiées tous les cinq ans à Olympie[3]. Des canaux souterrains de ce genre sont mentionnés dans l'*Aetna*.

La lettre de Sénèque apporte-t-elle un appoint bien sérieux à l'argumentation de Wernsdorf ? On peut en conclure aisé-

1. V. Wernsdorf (Lemaire, t. III, p. 20-21) ; Teuffel-Schwabe, § 307, 2 (4e édit.).
2. Sénèque, *Nat. Quaest.*, l. IV, praef.
3. V. Sénèque, ibid., l. III, 26.

ment que Lucilius avait le désir de mentionner l'Etna, comme il l'avait déjà fait pour la fontaine Aréthuse, dans un poème plus important qu'il était en train de composer (*tuum carmen*), mais non qu'il devait en faire l'objet d'un poème spécial. Sénèque l'encourage (ou s'attend) [1] à ce que « hunc sollemnem *omnibus* poetis locum *attingat* », sujet qu'Ovide déjà « tractaverat » et que Virgile « impleverat », sans que Cornelius Severus ait été « deterritus » du projet de le traiter également. Comment comprendre, s'il devait s'agir d'un poème spécial, tel qu'est notre *Aetna*, *attingere* à côté de *implere* et *tractare*, qui paraissent s'appliquer très évidemment à de brefs passages des *Géorgiques*, de l'*Enéide* et des *Métamorphoses* [2], à moins que, en ce qui concerne Virgile, nous ne nous décidions à lui attribuer le poème actuel ? Quant aux expressions : « grande aliquid et par prioribus scribere », elles peuvent s'appliquer tout aussi bien au talent poétique et à la diction qu'à la nature même du poème.

Sénèque ne mentionne nulle part l'*Aetna*, œuvre réelle de son disciple Lucilius Junior. Wagler en conclut que l'œuvre est postérieure à la mort de Sénèque. Il n'affirme pas qu'elle soit due réellement à Lucilius ; mais il y trouve, dans le fond comme dans la forme, une telle ressemblance avec les *Questions naturelles* qu'elle lui paraît devoir être attribuée, sinon à Lucilius, du moins à un partisan des doctrines physiques et naturelles de Sénèque [3]. Le silence de ce dernier peut s'expliquer, même au cas où l'*Aetna* aurait été composé de son vivant. Il a bien pu négliger de le mentionner ou ne pas en avoir eu l'occasion ; remarquons d'ailleurs qu'il ne mentionne pas non plus Lucrèce qui cependant a, lui aussi, consacré à l'Etna quelques vers dignes d'être rappelés au même titre que ceux d'Ovide. D'ailleurs Virgile, Ovide et Cornelius Severus ne représentent pas les « omnes poetae » de la lettre LXXIX de Sénèque. Que l'*Aetna* soit ou non l'œuvre de Lucilius Junior, le silence de Sénèque

1. Les variantes des manuscrits ne nous permettent pas de comprendre sûrement le sens du passage.

2. *Géorg.*, I, 471-476 ; *Enéide*, III, 571-583 ; *Métam.*, XV, 783-798.

3. Wagler, *ouvr. cité*, p. 40 et suiv. ; cf K. Schenkl, dans le *Philol. Anzeiger*, vol. XVI, 1886, p. 117-121 ; J. Mähly, dans la *Wochenschr. f. klass. Philol.*, 20 juillet 1885, nº 31, p. 968-974.

ne prouve pas que le poème n'existait pas de son vivant ; dans tous les cas, l'opinion de Wernsdorf n'est rien moins que prouvée.

Birt[1] croit qu'on pourrait y voir une œuvre de jeunesse de Pline l'Ancien. Il met en parallèle un certain nombre de passages de l'*Aetna* et de l'*Histoire naturelle*, et trouve entre eux des ressemblances frappantes. Il remarque en outre chez les deux auteurs un emploi fréquent des mêmes formules et des mêmes procédés de style, brachylogie, asyndète, parenthèse, etc. ; tous deux substituent à la période les phrases courtes, sèches et hachées qui étaient à la mode à l'époque de Pline. Ce caractère est d'ailleurs aussi celui de Lucilius Junior, si nous en croyons Sénèque[2] : « Habes verba in potestate ; non effert te oratio, nec longius quam destinasti trahit... Pressa sunt omnia et rei aptata. Loqueris quantum vis et plus significas quam loqueris[3] ». C'est aussi celui de Sénèque, et nous verrons plus loin que c'était celui d'une école de poètes du siècle précédent, à laquelle se rattachait Valerius Caton. L'argument de Birt n'est donc guère sérieux.

Il y a d'ailleurs un grand danger[4] à comparer l'œuvre d'un compilateur à celle d'un poète. Le style de Pline lui est-il bien personnel, et toujours personnel ? Il y a, entre les diverses parties de l'œuvre de Pline[5], des différences de style extraordinaires. Dans les préfaces il est généralement pompeux et redondant ; ailleurs il est plutôt sec et concis. Peut-on en tirer une conclusion pour le style de l'*Aetna* ?

En outre Pline mourut en 79, Sénèque en 65. Quintilien, qui blâme les « minutissimas sententias » et les « minutos sensiculos » *novissimorum scriptorum*[6], n'écrivit ses *Institutions oratoires* qu'après 89. Fait-il bien réellement allusion aux caractères de style que Birt croit retrouver dans Pline et dans l'*Aetna* ? Et quand cela serait, en peut-on déduire que Pline est

1. *Zum Aetna*, dans le *Philologus*, LVII, 4 (1898), p. 607 et suiv.
2. *Epist.* LIX, 4-5.
3. Cf. Quintilien, VII, *Prooem.*, 24; VIII, 2, 21 ; Sénèque le Rhéteur, sur Fabianus : « Saepe minus quam audienti sat est eloquitur. »
4. V. Alzinger, dans la *Neue philol. Rundschau*, n. 12, 1900, p. 271-275.
5. V. J. Müller, *Der Stil der älteren Plinius*, Innsbrück, 1883, p. 104-114.
6. Cf. VIII, 5, 27 : soluta fere oratio et e singulis non membris, sed frustis collata structura caret.

l'auteur du poème? Dans l'affirmative, il serait bien surprenant que l'*Aetna* ne fût pas nommé dans la liste des œuvres de Pline l'Ancien que donne son neveu dans une lettre à Macer [1]. Je crois qu'on peut abandonner sans scrupule l'opinion de Birt, qui ne la donne d'ailleurs que comme une hypothèse.

Il est bien difficile également d'admettre l'opinion tout récemment émise par Dal Zotto [2] qui attribue l'*Aetna* à Sénèque. En comparant d'une part les œuvres de Sénèque, d'autre part la *Ciris* avec l'*Aetna*, il conclut que la *Ciris* est une œuvre de vieillesse de Sénèque, et l'*Aetna* une œuvre de jeunesse, composée à l'âge de 21 ans environ, vers l'an 25 avant Jésus-Christ. L'*Aetna* devrait s'appeler en réalité un poème *de motu terrarum* et ne serait autre que le *Volumen de motu terrarum* que Sénèque [3] déclare avoir composé *aliquando*, dans sa jeunesse. Nous savons d'ailleurs par Quintilien qu'il avait traité « omnem studiorum materiam » et qu'il avait laissé des *orationes*, des *poemata*, des *epistolae* et des *dialogi* [4]. Si Sénèque ne parle pas de son *Aetna*, c'est, dit Zotto, parce qu'il ne parle jamais de ses poèmes. On peut objecter que si l'*Aetna* est identique au *Volumen de motu terrarum*, il en parle bien au moins une fois. Zotto croit en outre que Sénèque pense à son œuvre quand il écrit à Lucilius : « ... *in honorem meum* Aetnam... ascendas. » Ceci est peu probable. Sénèque, malgré sa vieillesse, était désireux d'aller en Sicile contempler de ses yeux les merveilles de l'île, l'Etna en premier lieu : « *istic* habes Aetnam, illum nobilissimum Siciliae montem », écrit-il à Lucilius, tandis qu'il est, lui, retenu à Baies par l'âge et les infirmités [5]. Ceci explique suffisamment l'expression *in honorem meum*, adressée à un ami dont il envie le bonheur. Il serait d'ailleurs bien surprenant que Lucilius n'ait fait aucune allusion au poème de Sénèque, quand il lui demande conseil sur les études qu'il doit entreprendre. Zotto croit que l'auteur de l'*Aetna* n'a jamais vu de près une

1. Pline le Jeune, Ep., III, 5. Dans cette liste, il n'est fait mention d'aucun *poème* de Pline.
2. *De Aetna quaestiones*, p. 51-68 ; cf. C. Cessi, ad Senec. Epist. LXXIX ad Lucil., dans le *Bolletino di Filologia e d'Istruzione classica*, VIII, 3, p. 57-59.
3. *Natur. Quaest.* VI, 4.
4. *Instit. orat.* X, 1, 128-129.
5. V. Epist. LI.

éruption, mais qu'il s'est borné à reproduire des doctrines de savants antérieurs, d'imiter les meilleurs poètes qui l'avaient précédé et de se renseigner auprès de ceux qui étaient allés visiter la montagne. La lecture du poème s'oppose à cette manière de voir. Les théories purement scientifiques mises à part, nous nous trouvons à chaque instant en présence de descriptions précises, de tableaux pittoresques et poétiques qui seraient bien invraisemblables, si nous n'avions pas affaire à un observateur et à un témoin. Quant à l'argument que tire Zotto de la similitude des théories émises dans l'*Aetna* avec celles que discutent les *Questions naturelles*, et de ce fait particulier que certaines théories de l'*Aetna*, œuvre de jeunesse de Sénèque, se sont peu à peu modifiées, à mesure que ce dernier avançait en âge et reconnaissait ses erreurs, il n'aurait de valeur que s'il était prouvé que les *Questions naturelles* et l'*Aetna* dépendent l'un de l'autre, ce qui précisément est en question. Nous sommes dans un cercle vicieux. Pourquoi deux auteurs ne se ressembleraient-ils pas, s'ils ont puisé à la même source ? Que cette source soit la doctrine d'Héraclite, ou celle de Démocrite, ou celle d'Epicure, ou celle des Néopythagoriciens dont Dal Zotto croit trouver des traces sûres dans l'*Aetna* et dans les *Questions naturelles*, la chose importe peu. Il n'en résulte pas que Sénèque soit l'auteur des deux œuvres, et la différence d'opinion sur certains points particuliers peut s'expliquer autrement que par un changement qui se serait produit avec l'âge dans la manière de voir de Sénèque. Dal Zotto invoque encore des ressemblances dans le style et dans l'expression. Ici je n'ai pas à faire d'autre réponse que celle que j'ai déjà faite pour Pline l'Ancien. Les exemples particuliers que tire Zotto de la comparaison de l'*Aetna* avec le *Ludus de morte Claudii*, n'ont pas plus de valeur que celles que l'on peut faire avec Lucrèce, Virgile, Ovide ou Manilius. Elles en ont même moins, parce que les ressemblances indiquées par Dal Zotto sont peu nombreuses, se réduisent parfois à deux ou trois mots, et même, dans certains cas, reproduisent des leçons manifestement mauvaises ; en corrigeant celles-ci, on fait disparaître celles-là.

Je cite en passant, par acquit de conscience, deux opinions qui attribuent l'*Aetna*, l'une à Ovide, l'autre à Auguste.

La première ne m'est connue que par la mention qu'en fait

Bähr[1]. Je ne sais sur quoi elle s'appuie, et ne puis par conséquent la discuter. D'ailleurs si l'on remarque un grand nombre de passages semblables dans l'*Aetna* et dans Ovide, il faut reconnaître aussi que les qualités de style et le talent poétique des deux auteurs sont trop différents, je dirai même trop opposés, pour qu'on ose les identifier.

La seconde opinion est celle de Lemaire[2]. Lemaire remarque que, au dire de Suétone, Auguste fit une description de la Sicile en vers hexamètres, et que, par suite, il dut avoir une occasion de chanter l'Etna. Mais ici encore on peut objecter que l'*Aetna* est un poème complet par lui-même et non un fragment de poème. Il serait d'ailleurs insipide de rechercher tous les écrivains qui auraient *pu* chanter l'Etna. A ce compte, on passerait en revue toute la littérature latine.

J'ai gardé Virgile pour la fin. Ce n'est pas que je veuille faire de lui l'auteur de l'*Aetna*, question que je juge insoluble ; mais les arguments invoqués pour ou contre cette hypothèse sont de ceux qui méritent d'être examinés avec le plus de soin et pesés avec le plus de circonspection. Il s'agit ici d'une opinion très ancienne, à laquelle se sont ralliés depuis une vingtaine d'années Kruczkiewicz, Walter et Alzinger ; si au premier abord elle paraît s'appuyer sur des présomptions sérieuses, elle résiste difficilement à une étude attentive et à une discussion serrée.

Cette opinion a pour elle l'appui des plus anciens grammairiens qui ont écrit la vie de Virgile : Donat et Servius. Leurs renseignements sont sujets à caution[3] ; encore faut-il les examiner. On lit dans Donat, après l'énumération de différents petits poèmes attribués à Virgile (le distique sur *Ballista*, les *Catalecta*, les *Priapia*, les *Epigrammata*, la *Ciris* et le *Culex*) : « Scripsit etiam de qua ambigitur Aetnam[4]. » Telle est la leçon vulgaire, qui tend à faire croire que même du vivant de Suétone-Donat l'attribution de l'*Aetna* était incertaine. Mais dans les

1. Bähr cite ; Seemann (J.), *De rebus gestis Arabum a. Chr. n.* 1835, Berlin, et à la fin une thèse intitulée ; *Carminis cui Aetnae nomen inscribitur, auctorem Ovidium refutandum sibi proponit...* Je n'ai pu me procurer cette thèse ni savoir à quelles opinions elle répondait, ou quels arguments elle invoquait.
2. *Poet. Lat. min.*, t. III, p. 18.
3. V. A. Waltz, Virgile, *les Bucoliques*, not. biogr., p. 7 (A. Colin, 1893).
4. V. *C. Suetoni reliquiae* edidit Aug. Reifferscheid, p. 58, Leipzig, 1860.

notes critiques de l'édition de Virgile de Ribbeck [1] je remarque que le Codex Bernensis donne les mots *de qua ambigitur* après *scripsit etiam Aetnam*, et que dans le Codex Sangallensis on ne lit ni *etiam* ni *de qua ambigitur* ; Hagen renferme ces mots entre crochets. Il semble bien par suite que ces mots sont dus à la main d'un interpolateur et que Donat n'avait pas plus émis de doute sur l'auteur de l'*Aetna* que sur l'auteur du *Culex* et des autres poèmes mentionnés en même temps comme œuvres de Virgile. Servius dit de même : « Scripsit etiam septem sive octo [2] libros hos : Cirin, Aetnam, Culicem, etc.. » Ailleurs (note à l'Enéide, III, 571), il attribue non moins clairement l'*Aetna* à Virgile : « Secundum Aetnam Virgilii ». Que tous les poèmes attribués à Virgile par Donat et Servius ne soient pas de lui, la chose ne fait de doute aujourd'hui pour personne [3]. Mais il est certain qu'il composa un *Culex*, auquel font d'ailleurs allusion Lucain, Stace et Martial ; il n'est pas moins certain qu'un poème sur l'*Aetna* lui était couramment attribué au temps de Suétone. Malheureusement, si l'attribution à Virgile de la *Ciris*, de la *Copa*, du *Moretum*, des *Dirae* et d'une partie des *Catalecta*, est mal fondée, on ne peut pas affirmer que l'attribution de l'*Aetna* le soit davantage, et il nous faut renoncer à prendre au sérieux les témoignages de Donat et Servius.

On ne peut guère attacher plus d'importance aux données des manuscrits qui nous ont conservé l'*Aetna*. Sans doute la plupart d'entre eux, les meilleurs même en particulier, nous l'ont conservé sous le nom de Virgile ; c'est le cas pour C S R A Esc. etc. ; cependant H donne simplement *De Aetna monte*, sans nom d'auteur. On peut en conclure qu'au Xe et au XIe siècle, date approximative de C S, Virgile passait pour être l'auteur du poème. Dans les manuscrits très inférieurs du XVIe siècle, dans le Pomponianus entre autres, l'attribution est la même. Cette attribution remonte très probablement à l'original plus ancien dont

1. P. Vergili Maronis Opera recensuit Otto Ribbeck, vol. IV : *Appendix Vergiliana*, prolegom., p. 1, Leipzig, 1878.
2. Sur ces mots : *septem sive octo*, v. Baehrens, P. L. M., vol. II, p. 37.
3. V. pour la *Ciris*, Waltz, *de Carmine Ciris*, Paris, 1881 ; cf. Baehrens, P. L. M., t. II.

dérivent ces manuscrits. La même remarque est à faire pour les premières éditions de l'*Aetna* qui donnent le poème sous le nom de Virgile ; cependant quelques-unes ajoutent : *a quibusdam Cornelio Severo tribuitur*. Il semble bien, dans ce dernier cas, qu'on ait affaire à une conjecture d'humaniste. L'Aldine se contente de donner *incerti authoris*. Mais dans tous ces cas, qu'il s'agisse de manuscrits ou d'éditions anciennes, nous n'avons pas de renseignements plus authentiques que ceux de Servius et de Donat.

Quand on lit le poème avec attention, on se rend facilement compte que l'auteur devait avoir vu de ses propres yeux les spectacles qu'il décrit, et qu'outre l'Etna, il avait visité d'autres régions volcaniques en Campanie et dans le sud de l'Italie. Il en parle sûrement en connaisseur[1]. Est-ce le cas de Virgile ? Il est bien difficile de l'affirmer. Que Virgile ait séjourné en Campanie et même en Sicile, la chose est hors de doute ; mais que ce séjour soit antérieur à la composition des Bucoliques, détail qui est ici de la plus haute importance, voilà ce qu'on ne peut prouver avec certitude. Donat dit qu'après avoir pris la toge virile, Virgile quitta Crémone pour Milan[2]. Saint Jérôme rapporte que peu après il passa à Rome[3]. Ce dernier fait n'est pas confirmé par Donat, dont les manuscrits portent simplement ici : *transiit*, suivi d'une lacune ; mais il se lit dans la *Vita Bernensis* et dans la biographie de Servius[4]. En ce qui concerne Donat, la Vulgate ajoute que de Milan il passa à Naples, où il se livra avec ardeur à l'étude des lettres grecques et latines, puis de la philosophie et des sciences, et qu'ensuite il revint à Rome[5]. Servius dit simplement : « Nam et Cremonae et Mediolani et Neapoli studuit ». Faut-il croire avec Cartault que le texte de la Vulgate soit ici une pure interpolation et que le séjour de Virgile à Naples, dans Donat comme dans Servius, soit une invention d'interpolateur due à une confusion d'époques[6] ? Le fait est possible, car ni la *Vita*

1. V. *Aetna*, v. 426 et suiv.
2. V. *Suetoni reliquiae*, édit. citée, p. 55.
3. V. *ibid.*, p. 43.
4. Sur cette question, v. Cartault, *Etudes sur les Bucoliques*, p. 10-11, Paris, 1897.
5. V. *Suetoni reliquiae*, p. 55, notes critiques.
6. Cartault, *ouvr. cité*, p. 11.

Bernensis, ni la biographie de Phocas, laquelle dépend cependant très intimement de celle de Donat, ne parlent d'un séjour à Naples à cette date[1]. Mais de ce qu'il est possible, doit-on conclure qu'il est certain ? Pourquoi devrions-nous voir une interpolation dans la Vulgate là où les manuscrits de Donat offrent une lacune? Si l'interpolation est réelle, elle est en tous cas bien ancienne, puisque le fait du séjour à Naples se lit dans les manuscrits de Servius. Évidemment on ne peut tirer une conclusion sûre de ces témoignages suspects, mais il ne paraît pas invraisemblable que Virgile ait visité et habité la Campanie et même la Sicile dans les années qui ont suivi sa prise de toge virile, c'est-à-dire vers l'âge de 18 à 20 ans, ou au besoin entre 18 et 26 ans. Du fait que Virgile ait composé ses Géorgiques à Naples (v. *Géorg.*, IV, 563-564), on ne peut tirer aucune conclusion utile ; car il s'agit dans ce cas d'une époque postérieure à celle dont je m'occupe. Mais quand il prétend dans ces mêmes Géorgiques (I, 471 et suiv.) avoir vu *bien des fois* l'Etna déverser ses torrents de lave dans les champs de Sicile, j'estime qu'on affaiblirait singulièrement la pensée, si on prenait *vidimus* dans un sens général pour désigner un spectacle dont il n'aurait pas été particulièrement témoin. En somme il n'est pas absurde de croire que Virgile ait visité Naples et la Sicile dans sa jeunesse, qu'il ait assisté à une éruption de l'Etna et que, par suite, il ait trouvé là une occasion exceptionnelle d'écrire un poème sur les volcans. Si le fait n'est pas absolument prouvé, il n'a rien d'invraisemblable.

Aux vers 514-516 de l'*Aetna*, l'auteur fait allusion à la terre à potier qui peut se fondre sous l'action d'un feu intense et appelle les potiers eux-mêmes en témoignage de ce qu'il avance. Sans doute il n'est pas nécessaire d'être potier soi-même ou d'avoir observé de près le travail des potiers pour connaître le fait en question. Il n'en est pas moins curieux de remarquer, à cette occasion, que parmi les versions diverses qui avaient cours sur les parents de Virgile, une des plus accréditées était, au dire de Phocas, celle qui en faisait le fils d'un potier : *Sed plures figulum* (sc. *referunt genitorem esse*),... *figuli suboles*[2], etc.

1. Cartault, *ouvr. cité, ibid.*
2. V. *Suetoni reliquiae*, éd. citée, p. 69.

Virgile aurait bien pu observer dans l'atelier paternel le fait qui est constaté dans l'*Aetna.* Il faut avouer cependant que ce genre d'argument peut être retourné et que ce petit détail a pu précisément, par une association d'idées fort explicable, donner à quelque ancien grammairien la pensée d'attribuer le poème à Virgile[1]. De même le nom de la mère de Virgile, *Magia*, a dû être pour beaucoup dans la légende, si célèbre au moyen âge, de Virgile *magicien* [2].

Dans l'hypothèse où Virgile aurait écrit l'*Aetna*, ce ne peut être qu'une œuvre de jeunesse. Or, on ne peut pas admettre qu'il n'ait rien composé avant les Bucoliques ; on sait d'ailleurs qu'il composa sûrement un *Culex* et une partie des *Catalecta* que nous possédons. Et cependant, d'après son propre témoignage et celui de ses contemporains, les Bucoliques seraient sa première œuvre, les Géorgiques sa deuxième, et l'Enéide sa troisième. Phocas lui-même, oubliant qu'il vient de lui attribuer un *Culex*, dit : « Pastores cecinit *primos*, etc. ». Ce fait tient sans doute à ce que Virgile, très difficile pour lui-même, au point qu'il voulait détruire son Enéide inachevée comme indigne de lui, jugeait méprisables ses premiers essais et que le souvenir ne s'en est conservé plus tard que dans des compilations de grammairiens. Mais ces grammairiens, mal renseignés, ou trop désireux de paraître instruits, ont mêlé le vrai et le faux et par suite nous ont laissé un recueil de poèmes *virgiliens* où il nous est aujourd'hui difficile de savoir ce qui est de Virgile et ce qui n'est pas de lui. De là provient notre extrême défiance quand il est question de lui attribuer l'*Aetna.*

Sénèque, dans la lettre LXXIX, dit : « quem (sc. Aetnam) quo minus Ovidius tractaret, nihil obstitit quod jam Virgilius *impleverat.* » Si Sénèque avait en vue les passages bien courts des Géorgiques et de l'Enéide où est décrit l'Etna, nous devons avouer que le verbe *implere* n'a guère de sens ; il s'entendrait au contraire à merveille, s'il s'agissait d'un poème de l'étendue et de la valeur du nôtre. Cependant là encore il faut se défier ; car dans la même phrase, Sénèque emploie *tractare* en parlant de quelques vers d'Ovide. Si nous devons restreindre le sens de

1. V. Ellis, *Aetna*, p. 238.
2. V. Cartault, *ouvr. cité*, p. 4.

tractare, il est juste que nous restreignions également celui de *implere*, et l'argument tiré de ce détail a par suite peu de valeur.

L'hypothèse d'une œuvre de jeunesse de Virgile se concilie fort bien avec les innomblables ressemblances qui se remarquent entre l'*Aetna* et le poème de Lucrèce. Il n'y a rien d'étonnant à ce que Virgile, qui prit la toge virile l'année même de la mort de Lucrèce, se soit intéressé à l'œuvre de ce dernier, l'ait prise pour modèle et s'en soit inspiré dans un poème de caractère philosophique et scientifique comme l'était également le *De natura rerum*. On ne pourrait guère objecter ici les ressemblances indiscutables de l'*Aetna* avec les Géorgiques et l'Enéide. Wernsdorf en avait conclu que l'auteur de l'*Aetna* avait imité Virgile. La conclusion contraire ne serait pas absurde [1]. Nous pourrions, dans les Géorgiques et dans l'Enéide, avoir affaire non pas à une imitation proprement dite, mais au travail d'un poète qui reprendrait lui-même dans un âge plus avancé ses propres pensées, ses propres phrases, ses propres expressions, les corrigerait, les améliorerait, leur donnerait ce fini qui manque dans l'*Aetna*. Cette supposition n'a rien, par elle-même, d'invraisemblable ; il est très naturel qu'un poète profite de ses essais passés. En tous cas les ressemblances de forme et de pensée entre l'*Aetna* et les poèmes authentiques de Virgile sont fort nombreuses et fort curieuses [2].

On ne peut tirer grand profit, dans la présente question, des remarques que fait Hildebrandt [3] sur l'emploi des figures dans l'*Aetna*. Sans doute on rencontre dans les deux poètes de nombreux exemples d'énallages, hypallages, tropes, métaphores et figures analogues qui fournissent matière à d'intéressantes comparaisons ; v. par ex. *Aetna*, 587 et 588 ; Virgile, *Enéide*, I, 540, et IX, 52, etc. On peut en dire autant des ellipses de toute sorte que renferme l'*Aetna* ; v. par ex. *Aetna*, 542, et *Bucol.*, I, 28 ; *Aetna*, 260, et *Enéide*, V, 830, etc. S'il y a dans l'*Aetna* des mots rares, des formes insolites ou même des ἅπαξ λεγόμενα, il n'en manque pas non plus dans Virgile [4]. Mais

1. V. Walter, dans *Blätter fur bayer. Gymnas.*, 1899, n. 7/8, p. 585-593.
2. Cf aussi Sīmaethi (*Aetna*, 508) et Sīmaethia (*Enéid.*, IX, 584). Dans les autres poètes, on a la quantité : Sĭmaethus.
3. *Beiträge zur Erklärung des Gedichtes Aetna*, Progr. Leipzig, 1900.
4. V. Ladewig, *De Vergilio verborum novatore*, Progr. Neustrelitz, 1869.

je ne sais pas si ce genre de comparaisons peut nous mener à une conclusion sérieuse. Les observations relatives au style ou à l'expression, que je note en passant, ont été l'objet d'études de Kruczkiewicz, Alzinger, Hildebrandt; les analogies que présentent entre eux l'auteur de l'*Aetna* et Virgile sont évidemment fort curieuses, mais je crois qu'on en trouverait facilement d'aussi frappantes dans la plupart des autres poètes latins. On sait enfin que dans sa première jeunesse Virgile subit l'influence d'une école de poètes, celle à laquelle appartenait l'auteur des *Dirae*[1], qui s'efforçait de mettre à la mode les phrases sèches et concises, formées d'expressions dures et rangées sans aucun souci de l'art. Ce caractère est bien celui du style de l'*Aetna*, en beaucoup de passages, particulièrement dans les exposés scientifiques ; mais il nous faut avouer que dans les Bucoliques, qui ne sont pas cependant une œuvre de l'âge mûr, l'influence en question ne se fait nullement sentir. Comme nous ne possédons d'ailleurs aucune œuvre authentique de la première jeunesse de Virgile, il nous est difficile de déterminer jusqu'à quel point il a subi cette influence, et de tirer une conclusion.

Et maintenant, le sujet est-il de ceux qui pouvaient plaire à Virgile? Oui, sans aucun doute. Il s'intéressa très jeune aux études de philosophie et d'histoire naturelle et cultiva même avec soin la médecine et les mathématiques[2] ; il avait reçu à l'école une instruction très soignée et pratiqué tous les procédés de la composition oratoire. De bonne heure il dit adieu aux subtilités de la rhétorique et résolut de se livrer plus rarement aux charmes de la poésie ; il demanda à la philosophie une existence plus calme et plus heureuse:

Ite hinc, inanes, ite, rhetorum ampullae,
Nos ad beatos vela mittimus portus,
Magni petentes docta dicta Sironis,
Vitamque ab omni vindicamus cura[3], etc.

Académicien par principe, il n'en accueillait pas moins dans ses œuvres, d'après Donat, des opinions fort diverses. Il em-

1. V. Ribbeck. *Geschichte der röm. Dichtung*, I, p. 308 ; cf. Alzinger, dans la *Neue philol Rundschau*, 1900, n. 12, p. 274.
2. V. Cartault, *ouvr. cité*, p. 9 ; Waltz, *les Bucoliques*, p. 8-9.
3. V. *Catalecta*, VII.

pruntait fréquemment aux Stoïciens et aux Académiciens des doctrines qu'il eût voulu pouvoir fondre ensemble. Il fut quelque temps à l'école de l'épicurien Siron[1] et fit passer dans ses Géorgiques plus d'une théorie de son prédéceseur Lucrèce[2]. Dans l'*Aetna* également se rencontrent des opinions fort diverses, et un mélange curieux des doctrines d'Héraclite avec celles d'Epicure. On peut lire sur ce point d'intéressantes remarques dans Kruczkiewicz.

Faut-il conclure que l'*Aetna* est un poème de Virgile ? Nous n'avons point de preuve que cela soit, et nous ne saurons jamais la vérité. Sans doute, de toutes les opinions que j'ai passées en revue sur l'attribution du poème, il n'en est pas qui paraisse mieux fondée que celle que j'ai examinée la dernière. Mais les arguments les plus probants sont d'ordre extrinsèque. Si nous admettons que l'*Aetna* est l'œuvre de Virgile, ce ne peut être qu'une œuvre de jeunesse, composée entre 50 et 44 avant Jésus-Christ ; Virgile avait alors de 20 à 26 ans. Ici surgit une grave difficulté. Nous sommes, avec l'*Aetna*, en face d'un poète inexpérimenté, maladroit, peut-être un débutant, luttant péniblement contre un sujet ingrat et soupirant parfois devant les difficultés de la tâche entreprise[3]. D'autre part, Virgile commença ses Bucoliques à 28 ans ; les Eglogues II, III, V, furent publiées en 42 et 41[4] ; ce serait deux ans au moins et huit ans au plus après l'*Aetna*. Est-il croyable qu'un même auteur ait composé, à si peu d'intervalle, deux œuvres si différentes de fond et de forme ? L'*Aetna* est partout rempli d'expressions bizarres, gauches, contournées, parfois étranges au point d'être peu compréhensibles ; les Bucoliques au contraire ne renferment pas un seul vers qui ne se comprenne facilement, pas une seule phrase qui ne soit conforme à ce que nous savons des règles de la syntaxe latine et aussi des lois de la pensée. Beaucoup de formes de phrases, dans l'*Aetna*, sont tellement extraordinaires qu'on se demande si elles sont vraiment correctes ; plus d'une fois nous sommes réduits à en conjecturer

1. V. Dans *Suetoni reliquiae*, édit. citée, la *Vita Vergili* de Probus, p. 52, celle de Donat, p. 66, et celle de Phocas, p. 70.
2. V. par ex. *Géorg.*, II, 475 et suiv.
3. V. *Aetna*, 221 ; cf. Quintilien, X, 3, 8.
4. V. Cartault, *ouvr. cité*, p. 58 ; Waltz, *ouvr. cité*, p. 10.

le sens, faute de le comprendre et de l'expliquer d'une manière sûre ; ceci n'arrive jamais dans les Bucoliques et ne se présente que très exceptionnellement dans les autres poèmes de Virgile.

Cette considération mérite réflexion. Si j'ai exposé sincèrement tous les arguments qu'on peut invoquer dans la question que j'étudie[1], je dois déclarer en fin de compte qu'ils se réduisent à des probabilités, et que ces probabilités se soutiennent difficilement devant l'impression d'extrême défiance que nous ressentons, quand nous comparons l'œuvre, en somme bizarre, qu'est l'*Aetna* avec les poèmes admirables que sont les *Bucoliques*, les *Géorgiques* et l'*Enéide.*

III. — Le poème.

L'*Aetna* est avant tout une œuvre de caractère scientifique. Le but poursuivi est indiqué très nettement dès le début ; il s'agit de chanter l'Etna et d'étudier les causes de ses éruptions. L'auteur ne veut dire que des choses « vraies » ; il professe un souverain mépris pour les poètes qui gaspillent leur talent à redire les mensonges d'une mythologie surannée ou à célébrer les exploits de personnages fabuleux. De là naissent certaines digressions qui corrigent l'aridité du sujet sans nuire au plan rigoureux et au développement méthodique de l'ensemble.

Aux trois vers du début qui résument sommairement le sujet succèdent : 1° une invocation à Apollon ; 2° une série de railleries à l'adresse des lieux communs mythologiques dont se contentent les poètes. Après avoir une seconde fois indiqué le but, plus noble et plus sérieux, qu'il poursuit, l'auteur se livre à de nouvelles attaques contre les légendes poétiques relatives à l'Etna, décrit en passant la guerre des Géants contre les Dieux et reproche aux poètes, aux poètes dramatiques surtout, leur prétention de connaître les secrets des Dieux. Il termine cette série de digressions en insistant sur son souci de dire la « vérité », et de chanter les éruptions du fameux volcan.

1 V. aussi *Aetna*, 634, et la phrase que prête Donat à Virgile (*Suetoni reliquiae*, éd. citée, p. 67, texte de la Vulgate) : « solitus erat dicere nullam virtutem commodiorem homini esse patientia, etc. » La phrase manque dans les bons manuscrits.

Ici seulement (v. 94) est abordé le sujet proprement dit, l'explication matérielle des phénomènes volcaniques.

Le poète constate d'abord que la terre est pleine de cavités et de canaux. C'est là un fait dont il est difficile de déterminer les causes, mais dont la réalité est démontrée par plusieurs preuves, toutes basées sur l'observation directe de phénomènes que nous avons sous les yeux (fleuves qui disparaissent, arpents de terre qui s'effondrent, antres d'une profondeur insondable).

Ces canaux, dit-il, servent de passage aux vents et au feu, qui s'y déchaînent avec d'autant plus de violence qu'ils y sont plus étroitement enfermés. De là naissent les tremblements de terre.

De ce fait nous avons une preuve dans l'Etna dont il décrit à cette occasion l'aspect extérieur et les phénomènes d'éruptions. Il ne cherche pas les détails pittoresques, mais expose les particularités qui peuvent justifier son système (larges ouvertures, vastes abîmes, traces du passage ancien de la flamme, etc.).

A la suite de cet exposé, l'auteur se propose (v. 189) d'étudier la cause des éruptions. Après avoir évoqué sommairement le spectacle d'une éruption, il constate qu'il faut, pour la provoquer, l'alliance du vent et du feu, du vent qui commande, du feu qui obéit.

Il passe ensuite (v. 219) à trois questions nouvelles : 1° d'où viennent les vents ? 2° de quoi s'alimente l'éruption ; 3° comment se produisent les périodes de calme ? Ces questions seront répétées 72 vers plus loin (v. 281). Dans l'intervalle se place une double digression : 1° éloge des hommes qui cherchent à connaître les lois de l'univers ; 2° éloge plus particulier, et mieux mérité, de ceux qui, au lieu de demander à la culture de la terre des profits grossiers, s'appliquent à en étudier la conformation intérieure dans un but scientifique (224-274).

Au vers 283 commence l'examen des trois questions qui précèdent et concluent cette double digression.

Sur la première l'auteur ne dit rien de bien précis. Les vents pénètrent au sein de la terre par des pores et conduits qui échappent à notre observation, sous l'influence des nuages, des pluies et des eaux qui les refoulent de haut en bas ; ici se

place une double comparaison avec un Triton hydraulique et un orgue hydraulique. Une fois comprimés dans l'intérieur du sol, les vents prennent de la violence et tendent à en ressortir par les canaux étudiés plus haut, en entraînant avec eux des matières qui s'embrasent par leur passage rapide dans des issues trop étroites.

L'auteur laisse ensuite de côté la deuxième question et passe à la troisième (v. 367). Pourquoi le volcan s'apaise-t-il par moment et les vents restent-ils au calme ? Il n'en connaît pas la cause (*causa latet*), mais il constate le fait ; ce serait en tout cas, pense-t-il, une impiété de croire que l'Etna s'apaise parce que ses cavernes sont épuisées et qu'il lui faut du temps pour réparer ses forces. Il revient ici à deux reprises sur les effets terribles produits par les éruptions succédant à des périodes de calme.

La deuxième question est examinée en dernier lieu (v. 386). Les aliments des éruptions sont très variés. Ce sont le soufre, l'alun, le bitume, dont la présence dans l'Etna est aisée à constater ; mais c'est surtout la pierre meulière dont le poète fait la description et donne les qualités spécifiques.

Après une brève digression sur d'autres régions volcaniques (Aenaria, les Campi Phlegraei, l'île Rotunda, l'île de « Vulcain »), où la rareté et l'insignifiance des éruptions s'expliquent par l'absence de la pierre meulière, il revient à cette dernière, et en décrit de nouveau l'aspect et les propriétés. Il fait à cette occasion un tableau complet d'une éruption, prodromes, phénomènes, effets, s'efforce de faire admirer une fois de plus au lecteur le caractère merveilleux de la pierre meulière, insiste très particulièrement sur son extrême importance dans les manifestations éruptives de l'Etna, et la compare à d'autres pierres qui n'ont pas, comme elle, la propriété de résister longtemps au feu ou de le conserver indéfiniment, une fois qu'elles sont embrasées.

En quelques mots sont ensuite récapitulées les causes des éruptions de l'Etna.

La partie scientifique du poème se termine ici (v. 568). La fin se compose d'une digression et d'un récit épisodique qu'un lien bien lâche rattache au sujet : 1° Pourquoi allons-nous chercher très loin, en Grèce et en Orient, dit l'auteur, des

spectacles ou des objets d'admiration (souvenirs historiques ou légendaires, vieux monuments, œuvres d'art, etc.) si inférieurs à cette merveille, l'Etna, que la nature a placée là, devant nous? (v. 569-604) 2° D'ailleurs l'Etna a, lui aussi, sa légende. Après avoir décrit les effets terribles d'une éruption dans Catane, l'auteur termine par l'histoire merveilleuse des frères pieux, Amphinomus et Anapias, sauvant leurs parents à travers les flammes, alors que leurs concitoyens ne pensaient qu'à sauver des richesses matérielles (v. 604 *ad finem*).

Cette rapide analyse nous permettra de saisir clairement l'intention du poète et de mieux comprendre l'œuvre.

L'auteur est un penseur érudit, doublé d'un observateur réfléchi, qui met en vers des théories depuis longtemps connues et discutées dans les diverses écoles philosophiques grecques. L'œuvre appartient à cette catégorie nombreuse de poèmes scientifiques qui tendaient, depuis l'exemple donné par Cicéron et Lucrèce, à faire connaître aux Romains les doctrines soutenues par les penseurs grecs dans leurs recherches sur la formation du monde et sur les éléments qui le composent. L'*Aetna*, comme le *De Natura rerum*, les *Phaenomena* d'Aratus traduits par Cicéron, ou les *Astronomiques* de Manilius, n'est en somme qu'un essai de vulgarisation scientifique. Il a ceci de commun avec les autres œuvres analogues, surtout avec le poème de Lucrèce, que l'auteur veut, lui aussi, paraître savant et dégagé des préjugés vulgaires, qu'il critique amèrement les croyances populaires, traite de menteurs les poètes qui s'en inspirent ou les répandent, et s'assigne la noble tâche de délivrer les esprits des craintes superstitieuses. Seulement, par une contradiction dont il ne paraît guère se rendre compte, il oublie de temps en temps le but grave qu'il poursuit et le caractère austère qu'il prétend donner à son œuvre, pour tomber dans des digressions inspirées par la plus pure mythologie, énumérer comme à plaisir ces fables mensongères qu'il reproche aux autres et insérer au milieu de ses démonstrations savantes des épisodes merveilleux auxquels il prête l'appui de son talent poétique. Il s'en faut de beaucoup, je crois, qu'il soit aussi convaincu qu'il voudrait le paraître; il implore le secours d'Apollon, décrit le combat des Géants et des Dieux, raille les supplices infernaux et retrace le miracle des frères pieux de

Catane, tantôt sur un ton railleur, tantôt d'un air sérieux. Aussi nous est-il difficile de juger si, oui ou non, nous avons à voir en lui un philosophe sincère ou un incroyant. D'ailleurs aucune des théories qu'il expose ne lui est personnelle ; il se borne à versifier des doctrines connues. Malgré son étalage d'érudition et son désir de paraître en pleine possession de son sujet, il lui arrive plus d'une fois, par exemple lorsqu'il examine la manière dont s'est formé l'univers, de soumettre à son lecteur plusieurs théories différentes, sans indiquer celle qui lui paraît la mieux fondée. Il laisse aux autres le soin de conclure. Dans les questions de théorie pure, il reste indécis ; il n'est dogmatique que là où il expose des faits qu'il a pu observer lui-même et que son lecteur peut contrôler. Ceci est très caractéristique. Il en appelle très volontiers dans ce cas au témoignage des sens. Il veut qu'on ne croie que ce qui peut se démontrer ; le théoricien disparaît devant l'observateur. Le contenu de l'œuvre n'a donc rien d'original ; c'est un emprunt perpétuel à diverses sources que depuis longtemps les éditeurs et critiques se sont efforcés de découvrir, et en particulier aux théories de Posidonius et de son disciple Asclépiodote [1].

Tous ces emprunts ont été trop clairement mis en évidence par Wagler et Sudhaus pour qu'il soit utile d'en donner des exemples ici. Mais il faut bien conclure de ce fait que notre poète n'a pas une grande originalité dans l'invention. On ne peut même pas dire qu'il se rattache à une école bien précise ; car si la doctrine de Posidonius fait le fond du poème, on trouve ailleurs des emprunts à Aristote, à Epicure, à Héraclite, à Diogène d'Apollonie. Pour les parties qui n'ont pas un caractère scientifique, comme la tirade sur les voyages, la guerre des Géants ou la fable d'Amphinomus et Anapias, elles sont reproduites plus ou moins textuellement d'écrivains grecs plus anciens, et même appartiennent plus d'une fois à ce domaine commun des poètes dont l'auteur affecte de faire fi comme d'un chemin trop battu [2].

1. V. l'*Introduction* de l'Edition de Sudhaus.

2. V. pour la légende des frères pieux, L. Radermacher, dans le *Rhein. Mus.*, N. F., LII. Bd., 1897, p. 626.

Si le poème offre quelque originalité, elle est dans le sentiment qui l'inspire et dans le but auquel il tend. Elle est aussi dans l'art de la composition et dans la méthode rigoureuse que suit l'auteur sans jamais s'en départir. Car si l'exposé des causes et des effets des éruptions volcaniques est souvent interrompu par des digressions de toute nature, le plan d'ensemble est si net et si régulier qu'il a parfois la sécheresse et la force de déduction d'un raisonnement mathématique.

On peut remarquer d'une manière générale que l'auteur a bien soin de préciser la question qu'il pose avant de l'étudier, et de tirer une conclusion avant de passer à l'examen d'une nouvelle question. Il rappelle d'ailleurs par la suite à diverses reprises les conclusions qu'il a pu tirer précédemment, et l'ensemble des raisonnements qu'il tient, avec les conclusions auxquelles il aboutit, forme comme une vaste démonstration, s'appuyant toujours sur des faits d'observation courante et se décomposant en deux parties générales : les causes de l'éruption, l'éruption elle-même avec ses effets. Comme on le conçoit aisément, la seconde a un caractère poétique et descriptif plus accentué que la première ; celle-ci est plutôt d'ordre théorique ; celle-là fait davantage appel au témoignage des sens. Mais dans l'une comme dans l'autre le poète a recours à l'observation comme au raisonnement, tantôt plus, tantôt moins, suivant les cas qu'il a à examiner. Cette méthode rigoureuse dans la présentation comme dans la discussion des problèmes qu'étudie l'auteur, est sûrement le trait le plus caractéristique de sa manière de faire. Quelques exemples peuvent la mettre en évidence. En quatre vers, 25-28, résumés nettement par *mens carminis haec est*, il expose : 1° le sujet qu'il va traiter, et 2° les différentes parties du sujet, qu'il étudiera une à une (*motus*, *causa*, — *trudat moles*, *ignibus irriguis*). Une deuxième fois, après l'énumération des fables mensongères qui ont cours chez les poètes sur les éruptions de l'Etna, il répète, avec l'unique souci de dire la vérité, le but qu'il poursuit (*quo motu*, — *novos ignes*, 92-93). L'énumération des hypothèses sur la formation du monde (102 et suiv.) aboutit à la constatation d'un fait qui ne peut se nier, *dum stet opus causae*, et immédiatement il cite à l'appui des faits d'observation courante (117 et suiv.) ; de ces

faits ressort une conclusion exprimée avec la rigueur d'un théorème de géométrie (*quod si... si...*, *haud mirum... si...*). La lecture attentive du poème prouve le souci d'établir dans tous les cas des raisonnements rigoureux appuyés sur des faits et s'enchaînant de manière à aboutir à des conclusions d'ordre de plus en plus général. Seulement, et il ne faut pas perdre de vue ce point-là, si l'on veut bien comprendre la méthode du poète, la sécheresse des démonstrations scientifiques est habilement entrecoupée par des digressions, descriptions, épisodes de toute sorte qui permettent de lire l'œuvre sans fatigue et sans trop de tension d'esprit. Mais le talent qu'a l'auteur de classer logiquement ses idées et de séparer nettement les questions qui se présentent à son esprit, se fait remarquer jusque dans ces morceaux-là. C'est ainsi que sont examinées une par une trois suppositions de la fable menteuse sur les causes des éruptions de l'Etna (*principio*,...*facies altera*,...*proxima fabula*, 29-74); c'est ainsi que dans la longue digression des vers 224-274, nous constatons une opposition très marquée entre : 1° le plaisir divin que procure l'étude des choses célestes (224-252), et 2° la folie des hommes qui s'avilissent à des occupations mesquines et oublient leur dignité à chercher de vils profits (252-273); cette digression, dans son ensemble, est précédée des questions que se propose d'étudier l'auteur (219-223) et suivie en conclusion de l'exposé des joies que procure l'étude désintéressée de ces questions (273-281); au lieu d'interrompre la démonstration annoncée, elle n'en fait que davantage ressortir l'intérêt. On peut faire des remarques analogues par tout le poème. On est même tenté de trouver que le poète abuse du raisonnement et que son plan et sa méthode pèchent par excès de sécheresse. En fait, on admet difficilement dans une œuvre en vers le retour perpétuel de formules et expressions syllogistiques : *aut... aut*; *sive... sive*; *igitur*; *si*; *quod si*; *nunc... nunc*; *sed*, etc. L'auteur prévoit des objections, y répond d'avance, interpelle le lecteur, lui demande s'il a compris, lui propose des preuves, l'invite à se rendre compte des faits. Sûrement à tous ces points de vue-là l'*Aetna* est fort remarquable. La rigueur du raisonnement répond au caractère sérieux, technique parfois, du sujet traité; mais elle est adoucie par mille procédés poétiques qui nous rappellent que nous n'avons pas affaire à

l'œuvre d'un philosophe se bornant exclusivement à une démonstration scientifique. Il faut reconnaître toutefois qu'un auteur qui affecte un pareil dédain pour les poètes, pour les poètes scéniques en particulier, commet quelque incohérence en leur empruntant çà et là leurs procédés, en commençant son œuvre par une invocation triple à Apollon, et la terminant par le récit d'une légende miraculeuse, ou bien en donnant place à Jupiter, à Pluton, aux Géants, et à une foule de figures fabuleuses. Cependant ce genre d'incohérence n'affecte en rien l'art de la composition proprement dite. Elle prouve que l'auteur n'est pas aussi maître de son sujet qu'il voudrait nous le faire croire, qu'il tâche d'en racheter le caractère aride et peu attrayant par des souvenirs d'école et des lieux communs poétiques, et qu'il s'adresse à des lecteurs peu disposés à goûter d'arides raisonnements sur des matières trop abstraites.

Il n'est pas toujours maître de sa langue. Il souffre, comme Lucrèce, de l'indigence du vocabulaire scientifique et philosophique de la langue latine, et cette indigence l'oblige à se contenter quelquefois de termes vagues (*opus*, *materia*, *semen*, *vena*, etc.), dont le sens peut changer avec les vers, à donner un sens grec à des mots latins (*silva*), à employer au détriment de la clarté des circonlocutions, des synonymes ou des à peu près. La phrase est souvent dure, le style sec et pénible, la proposition mal agencée, la période mal équilibrée. Ceci est surtout manifeste dans les parties scientifiques de l'œuvre ; dans les parties poétiques et descriptives, on remarque au contraire, à côté de certaines gaucheries de style et d'expression, un souci louable d'atteindre la plus grande variété possible. Et ici le recours continuel à des figures de mots ou de pensées, ou à des formules oratoires, introduit, au milieu de développements d'une lecture fatigante, des réflexions incidentes, des parenthèses qui délassent l'esprit. Tantôt il feint de prendre un adversaire à partie et l'interpelle, tantôt il le suppose d'accord avec lui et emploie la première personne du pluriel ; ici il fait appel à une comparaison, là il interrompt brusquement une série d'explications par une réflexion ou une remarque accessoire destinée à éclairer un point de détail. On peut voir des exemples curieux de ces procédés de style dans la grande tirade sur les occupations des mortels (224-281). Il a d'ailleurs,

dans ses digressions comme dans ses descriptions, un talent poétique indéniable. Quand il décrit la lutte des Géants et des Dieux, les soucis mesquins des hommes, une éruption de l'Etna, ou les qualités merveilleuses de la pierre meulière, on croirait avoir affaire à un autre poète, différent de celui qui expose sèchement des théories d'histoire naturelle. Plusieurs vers sont d'une facture très habile et ne manquent pas d'harmonie imitative ; v. par ex. 301 : *Et magnum commurmurat Aetna* ; v. 298 : *Imparibus numerosa modis canit arte regentis.*

L'emploi des comparaisons est peut-être le caractère le plus remarquable du talent descriptif de l'auteur. Une surtout, empruntée à l'art de la guerre, mérite d'être mise en relief. Le volcan est le théâtre d'une grande lutte, un champ de bataille où de redoutables ennemis sont aux prises, où le vent, le feu, la lave, se livrent un combat acharné jusqu'à ce que la victoire reste au feu. Ce ne sont plus des éléments inertes que nous avons devant nous ; ce sont des troupes réelles, des soldats vivants commandés par leurs chefs et défendant leurs droits avec une suprême énergie. La pierre meulière en particulier est, pour ainsi dire, personnifiée dans toute la seconde partie du poème, comme les vents l'ont été dans la première. Elle souffre, lutte, résiste, expose ses qualités et répond aux interrogations curieuses de ceux qui l'étudient. Ceci nous fait accepter aisément les maladresses d'expression et les tournures insolites que présente le poème. Celles-ci ne sont d'ailleurs pas plus choquantes que celles de Lucrèce, où l'aridité du sujet et la pauvreté de la langue étaient un grand obstacle à la poésie du style. Elles s'expliqueraient d'elles-mêmes, si nous admettions que le poème date d'une quarantaine d'années avant Jésus-Christ ; elles constitueraient un défaut bien plus grave, si nous prétendions que l'œuvre appartient à l'époque d'Auguste ou à celle de Néron. Quelque solution que l'on adopte pour cette dernière question, il n'en est pas moins vrai que le style manque en général d'aisance et de souplesse, surtout dans les parties scientifiques. L'auteur répète fréquemment les mêmes mots ou des mots synonymes à très peu d'intervalle. Quand il en résulte un effet poétique, la chose est excellente ; v. par ex. 52-53 ; quand cet effet manque, nous en sommes choqués à la longue ; v. par ex. 227 et suiv., où *nosse* et ses synonymes sont répétés

plus de dix fois. Il y a d'autres maladresses ou singularités d'expression fort curieuses, des changements de construction syntaxique inattendus, des oppositions sèchement et durement marquées, des transitions brusques annoncées par *sed*, *verum*, *quod si*, des déductions, conclusions, raisonnements, où l'abus des *hinc*, *illinc*, *inde*, *igitur*, finit par être désagréable au lecteur. Ces conjonctions, comme bien d'autres conjonctions similaires, *tum*, *tunc*, *nunc*, *sive*, *seu*, *aut*, etc., reviennent à chaque instant dans le poème. Ailleurs au contraire, dans les énumérations surtout, il y a un continuel emploi de l'asyndète, avec gradation et conclusion finale. En somme, si l'ensemble du poème paraît écrit en un style pénible et si les raisonnements sont parfois difficiles à saisir et à comprendre, il y a dans le détail assez de beauté et de variété pour que nous traitions les défauts avec indulgence. On ne peut demander à une œuvre de but scientifique la même élégance et la même poésie continue qu'à des œuvres didactiques de contenu mythologique ou de caractère moins abstrait. On ne conçoit pas l'*Aetna* écrit dans le ton des *Métamorphoses* et des *Géorgiques* ; on s'explique très bien en revanche sa ressemblance de ton et d'allure avec beaucoup de parties du *De Natura rerum*. A tous ces points de vue on ne peut refuser d'y voir une œuvre fort curieuse.

La versification elle-même est tantôt dure et pénible comme celle de Lucrèce, tantôt facile et coulante, comme si nous avions affaire à un imitateur de Virgile. Ce dernier cas est cependant le plus rare ; il se remarque dans les morceaux qui n'ont pas un caractère scientifique. Jamais d'ailleurs on ne constate une aisance ou une élégance telle que nous puissions comparer le poète à Ovide. En général, son rythme est lourd, et ses vers gauchement construits ; certains ont une tournure très prosaïque, qu'explique la nature du sujet et du but à atteindre. L'emploi du spondée y est plus fréquent que celui du dactyle, et la fréquence de la césure hephthémimère, comme de la troisième trochaïque, fait de l'auteur un imitateur de Lucrèce bien plutôt qu'un poète de l'école de Virgile et d'Ovide. Les statistiques de Franke sont très significatives à cet égard [1].

1. Franke, *Res metrica Aetnae carminis*, Marpurgi Cattorum, 1898.

Une des plus curieuses particularités métriques de l'*Aetna* est la fréquence d'une forte ponctuation dans les deux derniers pieds, particulièrement après le dactyle du cinquième pied. Il semble à chaque instant que le poète n'a pas pu terminer sa pensée avec le vers et qu'il en commence une nouvelle avec le dernier pied, sans se soucier de ce que cette coupe peut avoir de désagréable. D'ailleurs, le sixième pied est souvent composé, dans ce cas, d'un mot qui n'a rien de poétique ou qui ne mérite pas d'être ainsi mis en relief (*vates*, 76 ; *necesse est* 148 ; *semper*, 214 ; *nullus*, 216 ; *illic*, 274 ; *artē*, 320 ; *profecto*, 417 ; *sive*, 514 ; *ut cum*, 562, etc.). Il est à remarquer en outre que les vers se terminent fréquemment par des mots de sens banal ou par des adjectifs démonstratifs, adverbes ou conjonctions (*haec est*, 28 ; *illos*, 281 ; *ante*, 423 ; *illinc*, 473 etc.) ; très souvent aussi se trouve au dernier pied l'enclitique *est* précédée d'une élision, et dans ce cas le mot élidé est fréquemment le même (*terra est*, 84, 421 ; *vetusta est*, 110 ; *necesse est*, 120, 148 ; *ira est*, 147 ; *vero est*, 177 ; *lunae est*, 231 ; *vento est*, 315 ; *rerum est*, 317 ; *dura est*, 396, etc.). Le retour incessant des mêmes mots à la fin du vers est un autre caractère des procédés de versification ; beaucoup de vers se terminent par *ignis*, *ventus*, *terra*, *unda*, *amnis*, etc. On constate aussi un très grand nombre de vers présentant la même syllabe finale par série de deux, trois ou même quatre (6-7, *faventes*, *sorores* ; 9-10, *regis*, *arvis* ; 19-20, *matrem*, *dentem* ; 299-301, *unda*, *aura*, *Aetna* ; 587-590, *canoris*, *tectis*, *agris*, *victis*, etc.). Toutes ces particularités de versification sont loin de constituer des beautés poétiques ; on ne peut pas dire qu'elles prouvent de la négligence, puisque le poète a fait tous les efforts possibles pour intéresser le lecteur à son sujet. Elles montrent, je crois, que l'auteur devait appartenir à une époque, celle par exemple qui sépare les débuts de Virgile de la mort de Lucrèce, où la technique du vers était encore mal fixée, où la poésie latine, mal assouplie par les efforts de Lucrèce, attendait toujours l'éclosion d'œuvres qui pussent, comme celle de Virgile, servir de modèle aux poètes à venir. Il me paraît bien difficile d'admettre que ces caractères tiennent à de l'inhabileté ou à de l'incapacité. Ils sont de ceux qu'un poète maladroit, même un débutant, eût pu aisément éviter et même eût sûre-

ment évités, s'il avait eu l'intention de faire une œuvre réellement poétique. Rappelons-nous le dédain, mainte fois exprimé dans l'*Aetna*, pour les œuvres des poètes. L'unique souci de l'auteur est d'exposer des choses vraies, et non de suivre des chemins battus en ressassant de vieilles légendes. Ce dédain peut bien expliquer pourquoi la versification, chose accessoire, est négligée dans un poème qui doit tirer tout son intérêt du sujet traité.

Ces considérations, qui seront complétées ou justifiées plus loin par beaucoup de remarques du commentaire et par l'index, expliquent pourquoi l'*Aetna* et son auteur ont été si diversement jugés. Les lecteurs témoignent pour l'un comme pour l'autre du dédain ou de l'admiration, suivant le point de vue auquel ils se placent. L'œuvre n'a jamais été appréciée comme elle mérite de l'être, je veux dire sans enthousiasme comme sans parti pris de dénigrement. Est-il certain qu'avant les travaux de Sudhaus et d'Ellis, elle ait été bien comprise et sainement jugée? Composée en vers par un auteur qui fait sans cesse appel au témoignage des sens, mais ne sait pas ou ne peut pas toujours comprendre et exposer le détail des faits d'expérience qu'il étudie, elle paraît aux yeux des savants revêtir un caractère demi-poétique, demi-scientifique, peu compatible avec l'exposé de phénomènes naturels aussi importants que le sont les éruptions volcaniques et les causes de ces éruptions. D'autre part, la difficulté qu'éprouve le poète à plier ses démonstrations aux lois de la poésie, les maladresses, les formules lourdes et sèches, les expressions gauches ou obscures, les raisonnements parfois difficiles à comprendre, les développements pénibles que lui impose le choix de la langue poétique dans un sujet exclusivement scientifique, tout cela lui a porté préjudice dans l'esprit des lettrés[1]. Il serait cependant injuste de le condamner sans phrase. J'estime même qu'il mérite plus l'éloge que le blâme. Les défauts qu'on lui reproche sont en substance ceux qu'on peut reprocher à Lucrèce, dont personne ne nie le talent poétique ni la valeur scientifique. Si la science de l'auteur de l'*Aetna* paraît parfois rudimentaire, la faute en est moins à lui

1. V. C. Hosius, dans *Neue Jahrbücher f. das classische Alterthumsgeschichte und deutsche Literatur*, herausg. v. J. Ilberg, 1899, vol. III, p. 107-110.

qu'aux philosophes et savants qui lui servaient de guide. En lisant l'œuvre attentivement, on ne peut pas dire que les théories physiques qui y sont exposées soient moins intelligibles qu'elles ne le sont dans les œuvres scientifiques en prose léguées par l'antiquité. Quant au talent poétique, il est indéniable. Sans doute, dans ce qui fait le fond même du poème, dans les raisonnements théoriques surtout, il est permis d'en faire peu de cas. Mais est-ce par là qu'il faut le juger ? Les digressions, les épisodes, les descriptions, les récits, les souvenirs fabuleux, les allusions et autres passages analogues que contient l'*Aetna* entrecoupent à chaque instant ce que pourrait offrir d'aride ou de désagréable un développement scientifique trop longuement prolongé. N'est-ce pas là un grand mérite ? En outre, dans les passages de ce genre, l'auteur montre une rare aptitude à présenter ses pensées sous une forme originale, à trouver des expressions pittoresques, des métaphores hardies, des images curieuses, des comparaisons piquantes. Il ne faut pas que certaines gaucheries de style ou duretés de forme nous empêchent de sentir les beautés vraiment poétiques que renferme l'œuvre à chaque page, même dans les morceaux où sont exposées les théories les plus abstraites. Que les défauts soient imputables à la jeunesse de l'auteur, ou à son inexpérience, ou à la date de l'œuvre, il y aurait mauvaise foi ou partialité injustifiée à ne pas leur opposer beaucoup de qualités qui sont précisément celles qu'on loue chez les vrais poètes. Je n'hésite pas à croire que, dans un sujet moins aride, l'auteur aurait fait preuve d'un talent poétique vigoureux. Dans l'*Aetna*, les indices de ce talent sont assez sensibles pour que nous les reconnaissions sincèrement et accordions au poème une place honorable parmi les œuvres analogues de la littérature latine.

AETNA

SOMMAIRE

I.

1-4. But du poème : chanter l'Etna et les causes de ses éruptions.
4-8. Invocation à Apollon.
9-28. Opposition entre : 1° les lieux communs préférés des poètes (l'âge d'or, 9-16; les Argonautes, la guerre de Troie, Thyeste, Cadmus, Ariane, 17-28), et 2° les soucis plus nobles de l'auteur : exposer les causes des éruptions de l'Etna.
29-90. Digressions : sur les légendes mensongères relatives à l'Etna (forge de Vulcain, 29-35; atelier des Cyclopes, 36-41 ; tombeau d'Encelade, avec description épisodique des Géants et de leur lutte contre les Dieux, 40-73) ; — sur la prétention des poètes de connaître l'intérieur de la terre (royaume de Pluton, Tityos, Tantale, les juges infernaux, Ixion, 75-85) et la vie des dieux (amours de Jupiter, 85-90).
91-94. Rappel du sujet : l'Etna et ses éruptions.

II.

94-102. Conformation de l'intérieur de la terre, sillonnée de canaux qui servent de passage à l'air.
104-116. Hypothèses sur la formation de ces canaux.
117-146. Preuves de leur existence et conclusion.
146-175. Ressemblance entre les effets du feu et ceux du vent renfermé au sein de la terre ; leur violence, leur force d'expansion ; leurs luttes ; tremblements de terre.
175-178. Confirmation de ces faits donnée par l'Etna.
178-189. Description de l'aspect de la montagne bouleversée par des éruptions anciennes.

III.

189-199. Causes des éruptions, démontrées par l'observation.
199-212. Description sommaire d'une éruption; crainte de Jupiter en présence de ce phénomène.
212-219. Influence des vents dans les manifestations volcaniques.

IV.

604 *ad finem.* Légende des frères pieux : tableau des ravages d'une éruption dans Catane, 606-625; dévouement d'Amphinomus (et d'Anapias), 625 *ad finem.*

Aetna mihi ruptique cavis fornacibus ignes,
Et quae tam fortes volvant incendia causae,
Quid fremat imperium, quid raucos torqueat aestus,
Carmen erit.
Dexter venias mihi, carminis auctor,
Seu te Cynthos habet, seu Delost gratior Hyla,
Seu Dodona tibi potior, tecumque faventes
In nova Pierio properent a fonte sorores
Vota ; per insolitum Phoebo duce tutius itur.

Aurea securi quis nescit saecula regis ?
Cum domitis nemo Cererem jactaret in arvis,
Venturisque malas prohiberet fructibus herbas,
Annua sed saturae complerent horrea messes,
Ipse suo flueret Bacchus pede, mellaque lentis
Penderent foliis, et pinguis Pallas olivae
Secretos amnes ageret ; tum gratia ruris.
Non cessit cuiquam melius sua tempora nosse.

L'Etna, les feux qui jaillissent de ses profondes fournaises, les causes puissantes qui lancent en tourbillons ses masses embrasées, la raison qui le fait gronder contre toute soumission, et rouler avec un bruit sourd ses flots brûlants, tel sera le sujet de mon poème.

Puisses-tu venir à mon aide, ô toi, l'auteur de toute poésie, dieu de Cynthos, ou dieu d'Hyla, si Hyla te plaît mieux que Délos, ou dieu de Dodone, si tu préfères Dodone ; puissent à ta suite, favorables à mes desseins, accourir du mont Piérus les neuf sœurs ! Mon but est nouveau et sur une route peu fréquentée, avec Phœbus pour guide, la marche est plus sûre.

Qui donc ignore les siècles exempts de soucis du roi de l'âge d'or? ces siècles où personne ne domptait les campagnes pour y jeter les semences de Cérès, ni ne chassait des moissons prêtes à venir les herbes nuisibles ; mais où chaque année d'abondantes récoltes remplissaient les greniers, où Bacchus faisait lui-même couler le vin sous son propre pied, où des feuilles des arbres découlait lentement le miel, où de la grasse olive Pallas faisait ruisseler l'huile. Alors la campagne était remplie de charmes. Non, personne n'a pu se flatter de mieux connaître sa propre époque.

Ultima quis tacuit juvenum certamina Colchos ?
Quis non Argolico deflevit Pergamon igni
Impositam, et tristi natorum funere matrem,
Aversumve diem, sparsumve in semine dentem ?
Quis non perjurae doluit mendacia puppis,
Desertam vacuo Minoida litore questus,
Quidquid et antiquum jactavit fabula carmen ?

Fortius ignotas molimur pectore curas :
Qui tanto motus operi, quae causa perennes
Explicet in densum flammas, et trudat ab imo
Ingenti sonitu moles, et proxima quaeque
Ignibus irriguis urat, mens carminis haec est.

Principio, ne quem capiat fallacia vatum,
Sedes esse dei tumidisque e faucibus ignem
Vulcani ruere et clausis resonare cavernis
Festinantis opus : non est tam sordida divis
Cura, neque extremas jus est dimittere in artes
Sidera. Subducto regnant sublimia caelo
Illa, neque artificum curant tractare laborem.

Est-il un de nos jeunes poètes qui n'ait célébré la Colchide, au bout du monde, avec ses combats ? qui n'ait pleuré sur le bûcher où se dressait Pergame, incendiée par les Argolides, sur cette mère dont les fils périrent lamentablement, sur le soleil détournant son visage, ou sur ces dents, semence nouvelle, que reçut le sol ? en est-il un qui n'ait gémi sur cette poupe menteuse où se tenait un parjure, et qui n'ait plaint la fille de Minos abandonnée sur un rivage désert ? Bref, qui n'a pas chanté tous ces thèmes antiques où la fable s'est donné libre cours ?

Nous avons plus d'audace ; notre esprit entreprend un travail d'un genre inconnu. Quels mouvements agitent l'immense montagne, quelle cause développe éternellement les flammes dans un milieu compact, chasse de leur profondeur, avec un fracas énorme, de pareilles masses, et brûle tout ce qui est dans le voisinage sous des torrents de feu, voilà la pensée de mon poème.

Tout d'abord, que personne ne se laisse prendre aux fictions trompeuses des poètes. Là se trouve, disent-ils, le séjour d'un dieu ; de ces gouffres trop pleins déborde le feu de Vulcain et dans ces cavernes closes retentit le bruit de ses actifs travaux. Non, les divinités n'ont pas de soucis aussi vulgaires ; nous n'avons pas le droit de les faire descendre à d'aussi viles occupations. C'est à l'écart de nous qu'ils règnent, là-haut, dans le ciel, et ils ne se soucient pas de se livrer à des travaux d'artisans.

Discrepat a prima facies haec altera vatum :
Illis Cyclopas memorant fornacibus usos,
Cum super incudem numerosa in verbera fortes
Horrendum magno quaterent sub pondere fulmen
Armarentque Jovem ; turpe est sine pignore carmen.

Proxima vivaces Aetnaei verticis ignes
Impia sollicitat Phlegraeis fabula castris.
Temptavere, nefas ! olim detrudere mundo
Sidera, captivique Jovis transferre Gigantes
Imperium, et victo leges imponere caelo.
His natura sua est alvo tenus ; ima per orbes
Squameus intortos sinuat vestigia serpens.
Construitur magnis ad praelia montibus agger :
Pelion Ossa creat, summus premit Ossan Olympus.
Jam coacervatas nituntur scandere moles,
Impius et miles metuentia comminus astra
Provocat ; infestus cunctos ad praelia divos
Provocat, admotisque terit jam sidera signis.
Juppiter e caelo metuit, dextramque coruscam
Armatus flamma removet caligine mundum.

Voici une autre invention des poètes, différente de la première. Ces fournaises, racontent-ils, sont celles qui servaient aux Cyclopes, lorsque, frappant en cadence sur l'enclume d'un bras vigoureux, ils forgeaient la foudre redoutable sous les coups énormes de leurs pesants marteaux, et fabriquaient des armes à Jupiter ; légende méprisable et sans garantie !

Autre fiction : une légende impie veut que les feux éternels du sommet de l'Etna soient mis en mouvement par les combattants du camp de Phlégra. Les Géants tentèrent jadis, ô horreur! de chasser les astres de la voûte céleste, de faire prisonnier Jupiter, de transmettre son empire à un autre et d'imposer des lois au ciel vaincu. Ces monstres ont l'aspect habituel jusqu'au ventre ; au-dessous ce sont des serpents couverts d'écailles qui se replient dans une marche tortueuse. On construit pour le combat un rempart de monts énormes; le Pélion s'accroît de la masse de l'Ossa, et tout au-dessus de l'Ossa repose l'Olympe. Déjà ils tentent d'escalader cet amoncellement de montagnes ; l'impie soldat provoque de tout près les astres apeurés; oui, prêt à l'attaque, il provoque tous les dieux au combat ; ses étendards s'avancent et déjà sous ses pieds il foule les astres. Jupiter, du haut du ciel, est tout tremblant ; sa main droite brandit la foudre dont il est armé et il fait disparaître le ciel sous de sombres nuages.

Incursant vasto primum clamore Gigantes ;
Hic magno tonat ore pater, geminantque faventes
Undique discordes comitum simul agmine venti.
Densa per attonitas rumpuntur flumina nubes,
Atque in bellandum quae cuique potentia divum
In commune venit. Jam patri dextera Pallas
Et Mars laevus erat ; jam cetera turba deorum
Stant utrumque tuens. Validos tum Juppiter ignes
Increpat et victor proturbat fulmine montes.
Illinc devictae verterunt terga ruinae
Infestae divis acies, atque impius hostis
Praeceps cum castris agitur materque jacentes
Impellens victos. Tum pax est reddita mundo ;
Tum Liber cessata venit per sidera ; caelum
Defensique decus mundi nunc redditur astris.
Gurgite Trinacrio morientem Juppiter Aetna
Obruit Enceladon, vasto qui pondere montis
Aestuat et petulans exspirat faucibus ignem.

Haec est mendosae vulgata licentia famae.
Vatibus ingenium est : hinc audit nobile carmen.

Voilà que s'élancent à un premier assaut les Géants, poussant une immense clameur ; alors le père des dieux fait entendre la voix puissante du tonnerre que secondent de partout, redoublant leurs efforts, les vents en furie avec leur cortège d'auxiliaires. Sans cesse, à travers les nuages, éclate la foudre et se déchaînent des torrents de pluie ; la lutte réunit dans une défense commune tout ce que les dieux ont de puissance. Déjà à la droite du père des dieux était postée Pallas, à sa gauche Mars ; déjà tous les autres dieux sont là, debout, le regard fixé sur chacun des deux. Alors Jupiter fait crépiter ses feux ; il est vainqueur et sa foudre renverse les montagnes. Aussitôt sont mises en déroute et précipitées du ciel ces armées en lutte contre les dieux ; ils s'enfuient, ces ennemis impies, tête en avant, avec leurs camps, et suivis de leur mère qui presse ses fils vaincus gisant à ses pieds. Alors fut rendue la paix au monde. Bacchus revient à travers les astres qui ont retrouvé le calme ; ils reprennent leur place au ciel et embellissent de nouveau l'univers qui vient d'être ainsi défendu. Puis, dans les gouffres de Sicile, Jupiter ensevelit sous l'Etna Encelade mourant ; celui-ci s'agite sous la masse pesante de la montagne et ses mouvements insolents font jaillir le feu de sa gorge.

Voilà les bruits que répand partout librement une légende trompeuse. Les poètes ont du talent, et c'est là ce qui donne à leurs

Plurima pars scenae rerum est fallacia : vates
Sub terris nigros viderunt carmine manes
Atque inter cineres Ditis pallentia regna,
Mentiti valles Stygias undasque calentes.
Hi Tityon poena stravere in jugera foedum ;
Sollicitant illi te circum, Tantale, cena,
Sollicitantque siti ; Minos, tuaque, Aeace, in umbris
Jura canunt, idemque rotant Ixionis orbem,
Quidquid et interius falsi sibi conscia terra est.

Nec tu, Terra, satis ; speculantur numina divum,
Nec metuunt oculos alieno admittere caelo.
Norunt bella deum, norunt abscondita nobis
Conjugia, et quotiens falsa sub imagine peccet,
Taurus in Europen, in Ledan candidus ales,
Juppiter, ut Danaae pretiosus fluxerit imber.
Debita carminibus libertas ista ; sed omnis
In vero mihi cura ; canam quo fervida motu
Aestuet Aetna, novosque rapax sibi congerat ignes.

Quacumque immensus se terrae porrigit orbis,

œuvres de la célébrité. La scène n'est en grande partie que mensonge. Les poètes ont, dans leurs vers, vu sous terre les noires ombres ; au milieu des mânes, ils ont vu le pâle royaume de Pluton ; ils ont imaginé, ces menteurs, les vallées du Styx et les ondes brûlantes des enfers. Ceux-ci ont châtié Tityos en l'allongeant, forme hideuse, sur des arpents entiers ; ceux-là t'entourent de mets de toute part et te torturent par la faim, te torturent par la soif, ô Tantale ; et toi, Minos, et toi, Eaque, ils chantent les jugements que vous rendez au milieu des ombres; c'est encore eux qui font tourner la roue d'Ixion. Bref, ils placent au sein de la terre toutes ces fictions qu'elle sait bien n'être que pur mensonge. Et même, ô Terre, tu ne leur suffis pas ; ils espionnent les divinités, et ne craignent pas de porter leurs regards dans le ciel, domaine étranger. Ils connaissent les guerres des dieux; ils connaissent des unions qui nous sont cachées, à nous ; ils savent combien de fois se déguise Jupiter pour de coupables amours : c'est un taureau avec Europe, avec Léda un cygne au blanc plumage, avec Danaé une pluie de précieux métal. On accorde aux poètes cette liberté-là. Mais pour moi, le vrai est mon unique souci. Je vais chanter par quelle cause s'agite et bouillonne l'Etna embrasé, et comment son avidité rassemble en lui des feux sans cesse renaissants.

Partout où s'étend l'immense cercle des terres, dont la mer ceint

Extremique maris curvis incingitur undis,
Non totum ex solido est ; ducit namque omnis hiatum,
Secta est omnis humus, penitusque cavata latebris
Exiles suspensa vias agit ; utque animanti
Per tota errantes percurrunt corpora venae,
Ad vitam sanguis omnis qua commeat idem,
Terra voraginibus conceptas digerit auras.

Scilicet aut olim diviso corpore mundi
In maria ac terras et sidera, sors data caelo
Prima, secuta maris, deseditque infima tellus,
Sed tortis rimosa cavis et qualis acervus
Exilit imparibus jactis ex tempore saxis ;
— Ut crebro introrsus spatio vacat acta charybdis
Pendetque in sese, similis quoque terra futura
In tenues laxata vias non omnis in artum
Nec stipata coit ; — sive illi causa vetusta est,
Nec nata est facies, sed liber spiritus intra
Effugiens molitur iter, seu nympha perenni
Edit humum limo, furtimque obstantia mollit,

---

les bords en recourbant ses flots, il n'offre pas une masse entièrement compacte; partout le sol a des fissures ; partout il s'entr'ouvre ; creusé dans ses profondeurs, il est sillonné de passages étroits. De même que dans l'être animé circulent çà et là, par tout le corps, des veines qui laissent aller et venir sans cesse l'ensemble du sang nécessaire à la vie ; de même la terre, quand elle a reçu de l'air par ses orifices, le distribue dans son sein.

Peut-être cet état remonte-t-il au temps où le corps du monde fut divisé en mers, terres et ciel. Le premier rang fut assigné au ciel, le second à la mer ; la terre descendit au rang le plus bas, mais elle se trouva remplie de cavités sinueuses et offrit l'aspect de ces amoncellements qui s'élèvent quand on jette au hasard au même endroit des pierres de grosseur inégale. Tel se forme un gouffre offrant dans son intérieur de nombreux espaces vides et suspendu, pour ainsi dire, sur lui-même; telle la terre, elle aussi, au moment de sa formation, s'est ouverte et a donné passage à d'étroits canaux ; par suite, elle n'est pas partout resserrée en un bloc massif. Peut-être aussi le fait en question a-t-il une cause ancienne, sans que la terre ait présenté cette forme à l'origine. Il se peut que l'air libre contenu dans son sein s'en échappe en se frayant une route, ou bien que l'eau pousse au dehors le sol perpétuellement transformé en limon et amollisse peu à peu ce qui lui fait obstacle ; il se peut encore que des vapeurs aient triomphé de la masse compacte qui les

Aut etiam inclusi solidum vicere vapores,
Atque igni quaesita via est, sive omnia certis
Pugnavere locis ; non est hic causa dolendi,
Dum stet opus causae.
Quis enim non credit inanes
Esse sinus penitus, tantos emergere fontes
Cum videt ac se uno torrentes mergere hiatu ?
Non ille est tenuis vacuusque ; agat apta necesse est
Confluvia, errantes arcessens undique venas,
Et trahat ex pleno quod fortem contrahat amnem.
Flumina quin etiam latis currentia rivis
Occasus habuere suos : aut illa vorago
Direpta in praeceps fatali condidit ore,
Aut occulta fluunt tectis adoperta cavernis,
Atque inopinatos referunt procul edita cursus.

Quod ni diversos emittat terra canales,
Hospitium fluvium, jam semita nulla profecto
Fontibus et rivis constet via, pigraque tellus
Conferta in solidum segni sub pondere cesset.
Quod si praecipiti conduntur flumina terra,

---

tenait enfermées et que des passages aient été ainsi ouverts par l'action du feu : il se peut même qu'en certains endroits toutes ces causes aient concouru ensemble. Ce n'est pas ici le lieu de gémir de notre ignorance ; il suffit de constater un effet. Qui donc ne croit pas qu'il existe des cavités vides au sein de la terre, du moment qu'il voit d'immenses sources en jaillir et des torrents s'enfoncer dans une seule crevasse ? Et il ne s'agit pas d'une ouverture étroite, au fond vide ; il faut qu'elle fournisse un réservoir suffisant pour recueillir les filets d'eau qui y affluent de toute part, et qu'elle puisse, une fois remplie, laisser jaillir de quoi former un fleuve puissant. Bien plus, de rapides et vastes cours d'eau ont parfois disparu dans le sol : tantôt le gouffre où ils se sont engloutis les a ensevelis pour toujours ; tantôt ils continuent, invisibles, à couler dans les cavernes qui les recouvrent, puis, contre toute attente, ils reparaissent au loin et reprennent leur marche.

Si la terre n'était pas sillonnée en tous sens de canaux capables de recueillir les cours d'eau, il n'y aurait sûrement aucun passage pour les sources, aucune voie pour les rivières, et la terre, inerte et agrégée en un bloc solide, ne formerait qu'une masse pesante et immobile. Mais si des fleuves s'engloutissent dans les abîmes du sol, si d'autres, engloutis, reparaissent à la surface, et même si d'autres

Condita si redeunt, si quaedam incondita surgunt,
Haud mirum clausis etiam si libera ventis
Spiramenta latent. Certis tibi pignora rebus
Atque oculis haesura tuis dabit ordine tellus.

Immensos plerumque sinus et jugera pessum
Intercepta licet densaeque abscondita nocti
Prospectare ; procul chaos ac sine fine ruinae.
Cernis et in silvis spatiosa cubilia retro
Antraque demissas penitus fodisse latebras.
Incomperta via est ; aer tantum effluit intra.

Argumenta dabunt ignoti vera profundi.
Tu modo subtiles animo duce percipe curas,
Occultamque fidem manifestis abstrahe rebus.
Nam quo liberior quoque est animosior ignis
Semper in inclusis, nec ventis segnior ira est
Sub terra penitusque movent hoc plura ; necesse est
Vincla magis solvant, magis hoc obstantia pellant.
Nec tamen in rigidos exit contenta canales
Vis animae flammaeve ; ruit quae proxima cedunt

---

encore se montrent sans avoir été engloutis, il ne faut pas s'étonner que les vents, eux aussi, renfermés au sein de la terre, trouvent un libre passage dans des issues secrètes. Des faits certains vous en donneront la preuve, preuve qui n'échappera pas à vos regards, si vous étudiez la terre en détail.

Très souvent on peut voir d'immenses ouvertures dans le sol, des arpents entiers engloutis et disparaissant dans d'épaisses ténèbres ; on n'a bien loin devant soi que chaos, ruines sans fin. Vous voyez également dans les forêts de vastes repaires, des antres où se creusent sous terre de profondes retraites. Où aboutissent-elles ? On n'en sait rien ; l'air seul, à l'intérieur, se dégage du sol.

Ce sont là des faits réels permettant de conclure ce qui se passe dans les profondeurs inconnues. Tâchez seulement d'avoir votre esprit pour guide dans l'étude de ces questions délicates. Par ce qui se manifeste à vos yeux, vous déduirez ce qui leur est caché.

En effet, plus le feu a de liberté d'action et de violence dans les espaces toujours clos, plus les] vents, eux aussi, ont de rage sous la terre, et plus ils en bouleversent les profondeurs ; c'est là surtout qu'ils doivent briser leurs liens et repousser tout ce qui leur fait obstacle. Toutefois, la force du vent ou de la flamme n'est pas, lors de leur issue, enfermée par des canaux tout droits ; non, elle force le passage dès que vient à céder l'obstacle ; elle brise obliquement les barrières

Obliquumque secat qua visa tenerrima claustra.
Hinc terrae tremor, hinc motus, ubi densus hiatu
Spiritus exagitat venas, cessantiaque urget.
Quod si spissa foret, solido si staret in omni,
Nulla daret miranda sui spectacula tellus,
Pigraque et in pondus conferta immobilis esset.

Sed summis si forte putas concedere causis
Tantum opus et summis alimentum viribus, ora
Quod valida in promptu cernis validosque recessus,
Falleris et nondum tibi lumine certa liquet res.
Namque illuc, quodcumque vacans hiat, impetus omnis;
At sese introitu solvunt, aditu que patenti
Conversae languent vires, animosque remittunt.
Quippe ubi quod teneat ventos acuatque morantes
In vacuo desit, cessant, tantumque profundi
Explicat errantes, et in ipso limine tardant.
Angustis opus est turbare in faucibus illos.
Fervet opus, densique premunt, premiturque ruina
Nunc Euri Boreaeque Notus, nunc hujus uterque.

---

qui paraissent les plus fragiles. Ainsi se produisent les tremblements de terre, les mouvements du sol, une fois que l'air, comprimé dans son passage, bouleverse les canaux souterrains et repousse tout ce qui lui résiste. Or si la terre était compacte, si elle ne se composait que d'une masse solide, elle ne fournirait aucun de ces spectacles merveilleux qu'elle nous donne : elle serait inerte, bloc pesant et immobile.

Peut-être pensez-vous que c'est à la surface du sol qu'agissent les causes d'aussi puissants phénomènes et que se forment les éléments capables de les entretenir, sous prétexte que vous avez sous les yeux des ouvertures immenses et d'immenses enfoncements du sol. Dans ce cas, vous faites erreur ; vous n'avez pas encore mis les choses en pleine lumière. En effet, partout où se présente l'ouverture d'un gouffre, là se produit tout l'effort impétueux des vents. Seulement, dès l'ouverture même, leurs forces s'affaiblissent ; une fois l'entrée pleinement libre, elles se modifient, s'abattent et perdent tout pouvoir. Et voici pourquoi : aussitôt que dans l'espace libre fait défaut la cause qui comprime les vents et excite leur lenteur, ils s'apaisent; un si profond espace les disperse en tous sens et les fait se calmer à l'orifice même. Il leur faut un étroit passage pour qu'ils se déchaînent. C'est alors qu'ils se démènent : ils se pressent, ils se poussent; tantôt c'est Eurus et Borée qui se précipitent sur Notus, tantôt c'est celui-ci qui accable les deux autres. Voilà ce qui donne de la rage

Hinc ventis rabies, hinc saevo quassa citatu
Fundamenta soli trepidant urbesque caducae.
Inde neque est aliud, si fas est credere, mundo
Venturam antiqui faciem veracius omen.

Haec primo cum sit species naturaque terrae,
Introrsus cessante solo trahit undique venas.
Aetna sui manifesta fides et proxima vero est.
Non illic duce me occultas scrutabere causas ;
Occurrent oculis ipsae cogentque fateri ;
Plurima namque patent illi miracula monti.
Hinc vasti terrent aditus merguntque profundo ;
Corrigit hinc artus penitus quos exigit ultra ;
Hinc spissae rupes obstant discordiaque ingens
Inter opus ; nectunt varie mediumque coercent
Pars igni domitae, pars ignes ferre coactae,
Ut major species et ne succurrat inanis.
Haec operis visenda sacri faciesque domusque ;
Haec illi sedes tantarumque area rerum est.

---

aux vents ; leurs secousses furieuses ébranlent le sol jusque dans ses fondements, font trembler les villes qui menacent de s'écrouler. Et c'est ainsi qu'un jour, s'il est permis de le croire, le monde reprendra sa forme primitive ; aucun autre présage n'est plus digne de foi

Voilà donc, pour commencer, quel est l'aspect de la terre ; voilà quelle est sa nature. Le sol est creusé à l'intérieur ; de partout s'y réunissent des canaux. Pour ce qui le concerne, l'Etna en fournit une preuve manifeste, tout à fait vraisemblable.

Vous n'aurez pas à ce sujet, si vous me suivez bien, à étudier des causes cachées. Ces causes se présenteront d'elles-mêmes à vos yeux et vous obligeront à reconnaître ce qui est, car la montagne offre aux regards plus d'un spectacle merveilleux. Ici de vastes ouvertures, qui se continuent dans les profondeurs du sol, inspirent la frayeur ; là se dressent dans son sein des ramifications qui se prolongent loin au dehors ; c'est une confusion immense par toute la montagne. Les roches s'enchevêtrent en tous sens ; elles en occupent le milieu, les unes déjà domptées par le feu, les autres destinées à le subir ; ainsi l'Etna revêt un aspect plus grandiose et n'offre pas aux regards une masse aux flancs vides. Voilà comment doit nous apparaître cette merveille divine ; tel est son domaine ; voilà où s'accomplissent d'aussi prodigieux phénomènes.

Nunc opus artificem incendi causamque reposcit,
Non illam parvi aut tenuis discriminis ; ignes
Mille sub exiguo ponent tibi tempore vera.
Res oculique docent ; res ipsae credere cogunt.
Quin etiam tactu moneant contingere, tuto
Si liceat ; prohibent flammae, custodiaque ignis
Illi operum est arcens aditus, divinaque rerum
Cura sine arbitrio est ; eadem procul omnia cernes.

Nec tamen est dubium, penitus quid torqueat Aetnam,
Aut quis mirandus tantae faber imperet arti.
Pellitur exustae glomeratus nimbus arenae ;
Flagrantes properant moles, volvuntur ab imo
Fundamenta ; fragor tota nunc rumpitur Aetna,
Nunc fusca pallent incendia mixta ruina.
Ipse procul magnos miratur Juppiter ignes,
Neve sepulta novi surgant in bella Gigantes,
Neu Ditem regni pudeat, neu Tartara caelo
Vertat, in occulto tantum premit ! omnia at extra
Congeries operit saxorum et putris arena,

J'ai maintenant à rechercher l'auteur et la cause des embrasements de l'Etna. Ce n'est pas une cause insignifiante, difficile à discerner ; non, des milliers de feux, en bien peu de temps, vous mettront à même de juger la réalité. Les faits parlent aux yeux et vous imposent d'eux-mêmes ce que vous devez croire. Ils vous inviteraient même à vous rendre compte des phénomènes par le toucher, si la chose n'allait pas sans danger ; mais les flammes repoussent l'observateur. Les œuvres de la montagne ont pour gardien le feu, qui en interdit l'accès ; la divinité qui veille sur l'Etna ne veut point de contrôle ; c'est de loin qu'il faudra contempler le spectacle.

Et cependant il n'y a pas de doute à avoir sur la cause qui bouleverse l'Etna dans ses profondeurs ou sur l'artisan admirable qui commande à un pareil chef-d'œuvre.

La montagne vomit en tourbillons des nuages de sable calciné, déverse activement des masses brûlantes, et fait rouler du fond d'elle-même ses propres fondements. Tantôt éclate par tout l'Etna un fracas violent, tantôt s'en échappent des flammes pâlissantes où se mêlent des débris noirâtres.

Jupiter lui-même contemple de loin avec surprise ces feux immenses. Ne seraient-ce pas les Géants ensevelis qui se relèvent, tout frais pour de nouvelles guerres ? Serait-ce Pluton, mécontent de son royaume, qui va échanger le Tartare contre le ciel, tant il fait d'efforts dans sa demeure cachée ! Cependant en dehors tout se recouvre d'a-

Quae nec sponte sua faciunt, nec corporis ullis
Sustentata cadunt robustis viribus. Omnes
Exagitant venti turbas, ac vertice saevo
In densum conjecta rotant, volvuntque profundo.
Hac causa exspectata ruunt incendia montis.
Spiritus inflatis nomen, languentibus aer.
Nam prope nequidquam per sest violentia ; semper
Ingenium velox igni motusque perennis ;
Verum opus auxilium est ut pellat corpora ; nullus
Impetus est ipsi ; qua spiritus imperat, audit.
Hic princeps magnoque sub hoc duce militat ignis.

Nunc, quoniam in promptu est operis natura solique,
Unde ipsi venti ? quae res incendia pascit ?
Cum subito cohibentur, inest quae causa silenti ?
Subsequar ; immensus labor est, sed fertilis idem.
Digna laborantis respondent praemia curis.

Non oculis solum pecudum miranda tueri
More, nec effusis in humum grave pascere corpus ;

---

mas de roches et de sable réduit en poudre. Ces matières ne s'élèvent pas d'elles-mêmes dans les airs ; elles tombent quand un autre corps puissant ne les tient pas soulevées. Ce sont les vents qui provoquent ces troubles violents ; ils lancent contre elles-mêmes en furieux tourbillons ces matières, masse épaisse qu'ils font rouler et tournoyer dans les profondeurs. Voilà la cause qui laisse prévoir l'embrasement imminent de la montagne. Déchaînés, les vents prennent le nom de souffles; relâchés, celui d'air. Car, livrée à elle-même, la violence de la flamme ne produit à peu près aucun effet. Le feu a bien toujours une nature vive; il est perpétuellement en mouvement ; mais il lui faut un auxiliaire pour qu'il puisse chasser des corps ; il n'a en lui aucune force d'impulsion ; là où le vent commande, il obéit. Le vent est le général, le chef puissant ; le feu est un soldat combattant sous ses ordres.

Maintenant que j'ai mis en évidence le caractère des mouvements de la montagne et la nature du sol, voyons d'où viennent les vents, quels aliments entretiennent l'incendie, quelle est, lorsqu'ils sont arrêtés subitement, la cause de leur silence? Je vais continuer ; c'est là une tâche immense, mais féconde, un travail dont les fruits récompensent dignement les soucis qu'il impose.

Ne pas se borner, comme les animaux, à contempler du regard des merveilles, à satisfaire, étendus sur le sol, les grossiers appétits

Nosse fidem rerum dubiasque exquirere causas ;
Sacrare ingenium capitique attollere caelum ;
Scire quot et quae sint magno natalia mundo
Principia : — occasus metuunt ? ad secula pergunt ?
Et firma aeterno religata est machina vinclo ? —
Solis scire modum et, quanto minor orbita lunae est,
Haec brevior cur sic bis senos pervolet orbes,
Annuus ille meet ; quae certo sidera currant
Ordine, quaeve suos errent incondita cursus ;
Scire vices etiam signorum et tradita jura :
— Sex cum nocte rapi, totidem cum luce referri ; —
Nubila cur caelo, terris denuntiet imbres,
Quo rubeat Phoebe, quo frater palleat igni ;
Tempora cur varient anni : — ver, prima juventa,
Cur aestate perit ? cur aestas ipsa senescit ?
Autumnoque obrepit hiems et in orbe recurrit ? —
Axem scire Helices et tristem nosse cometen,
Lucifer unde micet, quave Hesperus, unde Bootes,
Saturni quae stella tenax, quae Martia pugnax,
Quo rapiant nautae, quo sidere lintea tendant ;

---

du corps; se rendre un compte réel des choses et en rechercher les causes incertaines; sanctifier son intelligence et dresser sa tête jusque dans les cieux ; savoir le nombre et la nature des éléments qui ont formé l'univers à l'origine : — ont-ils une fin à redouter ? existeront-ils dans la suite des siècles ? et la machine du monde est-elle soutenue par des liens éternels ? — connaître le mouvement du soleil, savoir pourquoi la lune, avec sa marche d'autant plus courte que son orbite est moindre, accomplit douze fois par an sa révolution, alors que le soleil ne l'accomplit qu'une fois ; savoir quels sont les astres qui ont une route fixe, et ceux qui errent dans une marche irrégulière ; connaître même la succession des constellations et les lois qui leur sont imposées : — six disparaissent avec la nuit et six nous sont ramenées avec le jour ; — savoir pourquoi sont annoncés des nuages dans le ciel, des pluies pour la terre par le même feu qui fait rougir le disque de Phébé et pâlir celui de son frère ; pourquoi l'année a des saisons variées : — le printemps, jeunesse de l'année s'en va avec l'été, pourquoi ? pourquoi l'été lui-même vieillit-il ? pourquoi l'automne est-il chassé par l'hiver qui reprend sa place dans le cercle des saisons ? — connaître l'axe de l'Ourse, la sinistre comète ; savoir d'où vient l'éclat de Lucifer, de Vesper, du Bouvier, quelle est l'étoile de Saturne, signe de ténacité, quelle est celle de Mars, indice d'humeur belliqueuse, quels astres font plier ou

Scire vias maris et caeli praediscere cursus,
Quo volet Orion, quo Sirius incubet index ;
Et quaecumque jacent tanto miracula mundo
Non disjecta pati, nec acervo condita rerum,
Sed manifesta notis certa disponere sede
Singula, divina est animi ac jucunda voluptas.

Sed prior haec dominis cura est, cognoscere terram,
Et quae nunc miranda tulit natura notare.
Haec nobis magna, adfinis caelestibus astris.
Nam quae, mortales, spes quaeve amentia major !
In Jovis errantes regno perquirere velle,
Tantum opus ante pedes transire et perdere segnes !

Torquemur miseri in parvis premimurque labore ;
Scrutamur rimas et vertimus omne profundum :
Quaeritur argenti semen, nunc aurea vena ;
Torquentur flamma terrae ferroque domantur,
Dum sese pretio redimant, verumque professae
Tum demum viles taceant inopesque relictae.
Noctes atque dies festinant arva coloni ;

---

tendre leurs voiles aux matelots ; connaître les routes de la mer, apprendre à l'avance les mouvements du ciel ; savoir où vole Orion, où se poste Sirius, indicateur vigilant ; bref, ne pas souffrir que toutes ces merveilles, étendues devant nous dans le vaste univers, restent dispersées au hasard et ensevelies dans la masse des phénomènes, mais au contraire les distinguer par leurs caractères propres et les disposer chacune à la place qui lui convient, voilà pour l'esprit une occupation divine, un plaisir délicieux.

Mais le premier souci pour l'homme, roi de la terre, est de connaître son domaine, d'observer les merveilles que la nature a mises aujourd'hui sous ses yeux. C'est là une tâche grandiose, tâche qui nous rapproche des astres célestes.

Y a-t-il en effet, ô mortels, une espérance, une folie plus grande que de vouloir errer, en quête d'études, dans le royaume de Jupiter, et, quand nous avons à nos pieds un pareil chef-d'œuvre, de passer devant, indifférents, sans en tirer profit ?

Nous nous laissons, pauvres malheureux, torturer par des soucis mesquins, accabler par le travail ; nous fouillons les fentes du sol, nous en bouleversons les profondeurs ; nous cherchons ici un filon d'argent, là une veine d'or ; bourreaux de la terre, nous employons la flamme et le fer à la dompter, jusqu'à ce qu'elle paye sa rançon, avoue la vérité, puis finalement reste abandonnée, sans valeur, muette, privée de ses biens. Jour et nuit le laboureur se hâte à cul-

Callent rure manus, glebarum excellimus usu ;
Fertilis haec segetique feracior, altera viti,
Haec platanis humus, haec herbis dignissima tellus,
Haec dura et melior pecori, silvisque fidelis ;
Aridiora tenent oleae, sucosior ulmis
Grata. Leves cruciant animos et corpora causae,
Horrea uti saturent, tumeant et dolia musto,
Plenaque desecto surgant faenilia campo.
Sic avidi semper, qua visum est carius, itis.

Implendus sibi quisque bonis est artibus ; illic
Sunt animi fruges, haec rerum maxima merces :
Scire quod occulto terrae natura coercet ;
Nullum fallere opus ; non mutos cernere sacros
Aetnaei montis fremitus animosque furentis ;
Non subito pallere sono, non credere subter
Caelestes migrasse minas ad Tartara mundi ;
Nosse quid impediat ventos, quid nutriat illos,
Unde repente quies et nullo foedere pax sit.

Concrescunt animi penitus, seu forte cavernae

---

tiver son champ ; les mains s'endurcissent au travail du sol ; nous savons à merveille tirer parti de la glèbe. Ici le sol est fertile et propice aux moissons ; là il est meilleur pour la vigne ; là c'est un terrain qui convient aux platanes ; là il est excellent pour des prairies ; là il est dur, préférable pour les troupeaux, favorable aux bois ; là il est aride, l'olivier y vient bien ; là il est humide, l'orme s'y plaît. Que de futiles motifs tourmentent nos âmes et nos corps ! nous voulons que nos greniers soient combles, que nos tonneaux éclatent sous le vin qui fermente, que nos prairies, fauchées, remplissent jusqu'au faîte des fenils entiers.

Voilà comment l'avidité vous entraîne toujours là où vous croyez avoir un profit à retirer.

Il faut que chacun de nous remplisse son esprit de nobles connaissances ; là il trouvera un vrai profit ; ce sera pour lui la plus haute récompense de savoir ce que la nature tient caché dans le sein de la terre, de n'être déçu par aucun phénomène, de ne pas rester muet en présence du mont Etna avec ses grondements divins et son impétuosité furieuse, de ne pas pâlir d'effroi devant un bruit soudain, et de ne pas être persuadé que les menaces du ciel sont descendues jusqu'au fond de l'univers, jusqu'au Tartare ; il saura ce qui retient les vents, ce qui les alimente, pourquoi ils se calment subitement et observent une paix que ne garantit aucun traité.

La force des vents s'accroît au sein de la terre, soit qu'elle se trouve

Introitusque ipsi servent, seu terra minutis
Rara foraminibus tenues in se abstrahat auras ;
Plenius hoc etiam, rigido quia vertice surgit
Illinc infestis atque hinc obnoxia ventis,
Undique diversas admittere cogitur auras,
Et conjuratis addit concordia vires,
Sive introrsus agunt nubes et nubilus Auster,
Seu forte flexere caput tergoque feruntur.
Praecipiti delecta sono premit unda fugatque
Torrentes auras pulsataque corpora denset.
Nam veluti sonat ora diu Tritone canoro,
Pellit opus collectus aquae victusque moveri
Spiritus et longas emugit bucina voces ;
Carmineque irriguo magnis cortina theatris
Imparibus numerosa modis canit arte regentis,
Quae tenuem impellens animam subremigat unda ;
Haud aliter summota furens torrentibus aura
Pugnat in angusto et magnum commurmurat Aetna.

Credendum est etiam ventorum existere causas

---

maintenue dans des cavernes ou même dans les endroits qui les ont laissés entrer, soit que le sol, partout percé de légers canaux, laisse pénétrer en lui-même de petits courants d'air. Elle s'accroît surtout de ce fait que l'Etna, avec son sommet qui se dresse droit dans les airs, exposé de toute part à l'assaut des vents, est obligé de laisser leurs souffles pénétrer en tous sens dans sa masse. Ligués ensemble, ils recueillent de cette union de nouvelles forces. Il arrive aussi qu'ils sont refoulés à l'intérieur de la montagne par les nuages qu'amène l'Auster, ou bien qu'ils tournent au hasard autour de son sommet et s'ébattent sur ses flancs. L'eau, se détachant des nuages, tombe avec bruit, repousse sous elle les airs qui s'enfuient impétueusement, frappe et condense les particules qui les composent. Voyez en effet ce qui se passe lorsque sur une rive l'écho retentit longuement du son éclatant du Triton ; l'instrument subit la pression de la masse d'eau qui y est réunie et de l'air qui par force est mis en mouvement ; la trompette fait par suite entendre des mugissements prolongés. Voyez aussi ce qui produit de la musique, lorsque l'eau s'écoule dans les orgues des grands théâtres : d'un ensemble de tubes inégaux l'artiste fait naître des sons bien cadencés en imprimant à l'air léger une impulsion, comme s'il ramait sous l'eau. Il n'en est pas autrement dans l'Etna ; refoulé par des torrents d'eau, les vents entrent en fureur, luttent dans des espaces étroits, et la montagne fait entendre de puissants grondements.

Il faut croire d'ailleurs que les vents sont également mis en mou-

Sub terra similes harum quas cernimus extra,
Ut, cum densa premunt inter se corpora, turbam
Elisa in vacuum fugiunt et proxima secum
Momine torta trahunt, tutaque in sede resistunt.

Quod si forte mihi quaedam discordia tecum est,
Principiis aliis credas cum surgere ventos,
Non dubium rupes aliquas penitusque cavernas
Proruere ingenti sonitu, casuque propinquas
Diffugere impellique animas, hinc crescere ventos ;
Aut humore etiam nebulas se effundere largo,
Ut campis agrisque solent quos adluit amnis ;
Vallibus exoriens caligat nubilus aer,
Flumina parva ferunt auras, — vis proxima vento est, —
Eminus adspirat fortes et verberat humor.
Atque haec in vacuo si tanta potentia rerum est,
Hoc plura efficiant infra clusique necesse est.

His agitur causis extra penitusque ; coactus
Exagitant ventos ; pugnant in faucibus ; arte

---

vements au sein de la terre par des causes semblables à celles que nous constatons à la surface. C'est ainsi que lorsque des corps compacts se choquent entre eux, le choc où ils s'écrasent les repousse vers les espaces libres ; ils s'y enfuient, entraînant avec eux dans un tourbillon tout ce qui les entoure, et s'arrêtant enfin quand ils trouvent un sûr lieu de repos.

Peut-être ne suis-je pas complètement d'accord avec vous ; vous pourriez croire que d'autres causes donnent naissance aux vents. Voici cependant des faits indéniables : certaines roches, certaines cavernes s'éboulent profondément avec un immense fracas ; l'éboulement repousse, refoule dans tous les sens l'air qui les environne ; il en résulte un accroissement des vents. Ou bien encore des nuages s'étendent au loin, chargés d'humidité ; c'est un cas fréquent dans les plaines et dans les campagnes qu'arrose un cours d'eau ; des vallées s'élèvent des nuées de vapeur sombre ; de modestes cours d'eau entraînent des courants d'air, d'une force presque égale à celle du vent ; l'humidité les rafraîchit, même de loin, et leur donne de la puissance comme en les fouettant.

Or si dans l'espace libre les choses ont déjà tant de pouvoir, il faut bien que les vents produisent des effets plus nombreux sous la terre, quand ils y sont enfermés.

Voilà donc les causes qui agissent au dehors comme au dedans du sol. Resserrés, les vents sont mis en mouvement ; ils entrent en

Pugnantes suffocat iter.
Velut unda profundo
Terque quaterque exhausta graves ubi perbibit euros,
Ingeminant fluctus et primos ultimus urget,
Haud secus adstrictus certamine tangitur ictu
Spiritus, involvensque suo sibi pondere vires
Densa per ardentes exercet corpora venas,
Et quacumque iter est properat transitque morantem,
Donec confluvio veluti siponibus actus
Exilit, atque furens tota vomit igneus Aetna.

Quod si forte putas isdem decurrere ventos
Faucibus atque isdem pulsos remeare, notandas
Res oculis locus ipse dabit cogetque negare.
Quamvis caeruleo siccus Jove fulgeat aether,
Purpureoque rubens surgat jubar aureus ostro,
Illinc obscura semper caligine nubes
Pigraque defuso circumstupet humida vultu,
Prospectans sublimis opus vastosque receptus.
Non illam videt Aetna nec ullo intercipit aestu ;
Obsequitur quacumque jubet levis aura reditque.

---

lutte dans leurs étroits passages; comprimés dans cette lutte, ils sont comme étranglés dans leur marche. Voyez l'eau, dans la haute mer ; quand elle a été soulevée trois ou quatre fois par de violents vents de l'est, les vagues se multiplient, et les premières subissent la poussée de la dernière. De même le souffle du vent, fortement comprimé dans sa lutte, subit des chocs, enveloppe ses forces dans sa masse pesante, pousse en avant les corps solides à travers les canaux du sol qui s'embrasent, se précipite partout où s'offre une issue, et dépasse le vent contraire qui l'arrête, jusqu'à ce que, chassé de l'espace où il était concentré, comme par des tubes de siphons, il bondit au dehors, plein de furie, entraînant des torrents de feu qui se déversent par tout l'Etna.

Peut-être pensez-vous que le vent sort de terre et qu'il y est refoulé par les mêmes ouvertures; mais observez les faits caractéristiques que l'Etna lui-même vous fournit, et vous serez forcé d'avouer le contraire.

Même quand le ciel est d'azur, l'air sec et brillant, et que le soleil montre à son lever des rayons d'or autour d'un disque empourpré, il y a toujours de ce côté-là un nuage sombre, masse inerte étendant en tous sens sa face chargée d'humidité, contemplant du haut des airs la montagne avec ses vastes abîmes. L'Etna ne s'en aperçoit pas ; ses feux ne le font pas disparaître ; il flotte, allant et revenant partout, obéissant à la plus légère impulsion de l'air. Voyez

Placantes etiam caelestia numina ture
Summo cerne jugo, vel qua liberrimus Aetnae
Introspectus hiat, tantarum semina rerum,
Si nihil irritet flammas, stupeatque profundum
Hinc igitur credis torrens ut spiritus ille,
Qui rupes terramque rotat, qui fulminat ignes,
Cum rexit vires et praeceps flexit habenas,
Praesertim ipsa suo declivia corpore nunquam
Corpora diripiat validoque absolverit arcu?
Quod si fallor, adest species; tantusque ruinis
Impetus attentos oculorum transfugit ictus.
Nec levis astantes igitur ferit aura movetque
Sparsa liquore manus, sacros ubi ventilat ignes;
Verberat ora tamen, pulsataque corpora nostris
Incursant, adeo in tenui vim causa repellit!
Non cinerem stipulamve levem, non arida sorbet
Gramina, non tenues plantas humus excita praedas.
Surgit adoratis sublimis fumus ab aris,
Tanta quies illi est et pax innoxia rapti!

---

aussi ces gens qui apaisent les divinités célestes en leur offrant de l'encens au sommet de la montagne, même aux endroits où s'ouvre librement aux regards son gouffre béant, source de phénomènes grandioses, lorsque rien n'excite les flammes, et que le calme règne au fond de l'abîme. Comprenez-vous par suite comment ce souffle impétueux qui fait voler en tous sens roches et terre, qui lance des feux semblables à ceux de la foudre, ne peut pas, une fois qu'il a modéré ses forces, et que, lancé en avant, il s'est détourné de sa route, enlever des corps que leur propre poids entraîne d'ailleurs à tomber et les déloger de la voûte puissante de la montagne ?

Si je me trompe, j'ai pour moi l'apparence; il y a dans les écroulements tant de violence que les yeux les plus attentifs ne peuvent s'en rendre compte. Est-ce que les assistants se sentent frappés d'un léger souffle et touchés par l'eau lustrale que répand la main du prêtre quand il agite les torches sacrées ? Et cependant leur visage est atteint; des atomes de corps mis en mouvement viennent nous heurter; tant il est vrai que dans des phénomènes sans importance la cause ne produit pas un effet violent!

Ainsi ni la cendre, ni les minces fétus de paille, ni l'herbe desséchée, ni les plus légères plantes ne deviennent la proie du sol ; il est immobile et ne les engloutit pas. La fumée s'élève dans les airs des autels où on offre des sacrifices, tant le sol est tranquille, paisible, incapable de rien absorber !

Sive peregrinis igitur propriisve potentes
Conjurant animae causis, ille impetus ignes
Et montis partes atra subvectat arena ;
Vastaque concursu trepidantia saxa fragores
Ardentesque simul flammas ac fulmina rumpunt.
Haud aliter quam cum prono jacuere sub Austro
Aut Aquilone fremunt silvae, dant bracchia nodo
Implicitae ac serpunt junctis incendia ramis.

Nec te decipiant stolidi mendacia vulgi,
Exhaustos cessare sinus, dare tempora rursus
Ut rapiant vires repetantque in praelia victi.
Pelle nefas animo mendacemque exue famam.
Non est divinis tam sordida rebus egestas,
Nec parvas mendicat opes nec conrogat auras.
Praesto sunt operae, ventorum examina, semper;
Causa latet quae rumpat iter cogatque morari.
Saepe premit fauces magnis exstructa ruinis
Congeries, clauditque vias luctamine ab imo,
Et spisso veluti tecto sub pondere praestat

Que ce soit donc des causes étrangères ou des causes particulières qui donnent de la puissance aux vents ligués entre eux, leur souffle impétueux soulève des feux et des fragments de la montagne même au milieu de sables noirâtres. D'énormes roches se meuvent en désordre, se heurtent avec fracas, explosions de flammes, détonations de foudre. De même, quand des forêts s'inclinent, courbées sous l'Auster, ou que le souffle de l'Aquilon les fait mugir, les branches des arbres s'entremêlent, et en se touchant font naître des incendies.

Mais n'allez pas vous laisser tromper par les mensonges d'une foule stupide et croire que le sein de la montagne se calme parce qu'il est épuisé, qu'il faut du temps pour qu'il reprenne des forces et les tourne à un nouveau combat, après la défaite. Chassez de votre esprit cette pensée criminelle; rejetez cette opinion mensongère Non, les choses divines ne souffrent pas d'une si misérable indigence, indigence qui mendierait un peu de secours et demanderait de l'air comme une aumône.

Toujours sont prêts les ouvriers de la montagne, les essaims des vents; mais on ne voit pas la cause qui les arrête dans leur marche et les oblige à s'attarder.

Souvent d'immenses éboulements obstruent les orifices et barrent la route aux luttes qui se produisent au fond de l'abîme. C'est une masse serrée et pesante, sorte de toit sous lequel les vents ne se

Haud similes tenero occursu, cum frigida monti
Desidia est tutoque licet discedere, ventos.
Post, ubi conticuere, mora velocius urgent;
Pellunt oppositi moles ac vincula rumpunt.
Quidquid in obliquum est, frangunt iter ; acrior ictu
Impetus exoritur ; magnis operata ruinis
Flamma micat, latosque ruens exundat in agros,
Si cessata diu referunt spectacula venti.

Nunc superant quaecumque regant incendia silvae,
Quae flammas alimenta vocent, quid nutriat Aetnam.
Incendi poterunt illis vernacula causis
Materia adpositumque igni genus utile terrae.
Uritur assidue calidus nunc sulphuris humor;
Nunc spissus crebro praebetur alumine sucus;
Pingue bitumen adest et quidquid comminus acres
Irritat flammas : illius corporis Aetna est.
Atque hanc materiam penitus discurrere, fontes
Infectae eliciantur aquae radice sub ipsa.
Pars oculis manifesta jacet, quae robore dura est

---

ressemblent plus, qu'ils heurtent sans force, aux moments où la montagne est refroidie et calme et qu'on peut s'en éloigner sans rien craindre. Mais ensuite, quand ils sont restés quelque temps silencieux, ce temps d'arrêt les rend plus rapides, plus pressants; ils se choquent aux obstacles et les repoussent; ils rompent les liens qui les enchaînent. Tout ce qui se trouve en travers de leur route, ils le brisent. Le choc donne à leur élan plus d'impétuosité ; la flamme fait tout écrouler devant elle, bondit, lance dans les vastes campagnes des vagues brûlantes. Voilà ce qui se passe quand, après une longue inaction, les vents reproduisent le spectacle de leur puissance.

Maintenant il me reste à traiter des matières qui entretiennent l'incendie, de tout ce qui attire les flammes et alimente l'Etna. Toutes ces matières doivent pouvoir prendre feu, sous l'action des causes précédentes. Elles sont fournies par la montagne elle-même ; c'est une sorte de terre qui s'y rencontre naturellement et qui peut nourrir la flamme. Là brûle continuellement soit du soufre en fusion, soit de l'alun, fournissant en abondance sa substance grasse, soit du bitume onctueux, bref, tout ce qui, approché de la flamme, est capable de l'exciter. Voilà de quoi est formée la masse de l'Etna. Ces matières sont d'ailleurs répandues çà et là jusque dans son intérieur ; de cela témoignent des sources qui en sont infectées et qui jaillissent à sa base même. Une partie de ces aliments est exposée

Ac lapis : in pingui fervent incendia suco.
Quin etiam varie quaedam sine nomine saxa
Toto monte liquent : illis custodia flammae
Vera tenaxque data est.
Sed maxima causa molaris
Illius incendi lapis est ; is vindicat Aetnam.
Quem si forte manu teneas ac robore cernas,
Nec fervere putes, ignem nec spargere posse.
Sed simul ac ferro quaeras, respondet, et ictu
Scintillat dolor ; hunc multis circum inice flammis,
Et patere extorquere animos atque exue robur :
Fundetur ferro citius, nam mobilis illi
Et metuens natura mali est, ubi cogitur igni.
Sed simul atque hausit flammas, non tutior hausti
Ulla domus, servans aciem duransque tenaci
Saepta fide, tanta est illi patientia victo !
Vix unquam redit in vires atque evomit ignem.
Totus enim, denso stipatus robore carbo,
Per tenues admissa vias incendia nutrit,
Cunctanterque eadem et pigre concepta remittit.

---

visiblement à nos regards ; ce sont des blocs durs, de vraies pierres, dont le feu fait bouillonner la sève onctueuse. En outre se trouvent par toute la montagne, çà et là, des roches qui n'ont pas de nom spécial et qui se liquéfient ; à elles a été assignée la charge de conserver réellement et fidèlement la flamme. Mais ce qui produit surtout l'incendie de l'Etna, c'est la pierre meulière ; à elle appartient l'Etna. Si vous la tenez à la main et en jugez par sa masse solide, vous ne croyez pas qu'elle puisse s'enflammer, ni communiquer le feu ; mais dès que vous la frappez avec le fer pour l'interroger, elle répond à votre enquête ; sous le coup, sa douleur fait jaillir des étincelles. Maintenant placez-la au milieu des flammes, laissez ces flammes lui arracher son âme même, dépouillez-la de ce qui fait sa dureté ; elle fondra plus vite que le fer, car elle a une nature qui change promptement et qui redoute le mal, dès qu'elle subit la contrainte du feu.

Mais aussitôt qu'elle est pénétrée par les flammes, celles-ci n'ont pas de plus sûr asile ; elle garde ses positions devant l'adversaire, fortifie sa ligne de défense avec une confiance tenace, tant elle a de force de résistance, quand elle est vaincue ! Il est rare qu'elle reprenne sa nature première et rejette hors d'elle le feu. Elle ne forme plus qu'un bloc carbonisé, enveloppé d'une croûte épaisse et résistante, qui entretient le feu, une fois qu'il a pénétré en elle à travers ses pores étroits, et le laisse partir avec hésitation et lenteur, comme elle l'a accueilli.

Nec tamen hoc uno, quod montis plurima pars est,
Vincit et incendi causam tenet ille : profecto
Miranda est lapidis vivax animosaque virtus.
Cetera materies, quaecumque est fertilis igni,
Ut semel accensa est, moritur, nec restat in illa
Quod repetas : tantum cinis et sine semine terra est.
Hic semel atque iterum patiens ac mille perhaustus
Ignibus instaurat vires, nec desinit ante
Quam levis excocto defecit robore pumex
In cinerem putresque jacit dilapsus arenas.

Cerne locis etiam ; similes adsiste cavernas.
Illic materiae nascentis copia major.
Sed genus hoc lapidis, — certissima signa coloris, —
Quod nullas adjunxit opes, elanguit ignis.
Dicitur insidiis flagrasse Aenaria quondam,
Nunc exstincta super ; testisque Neapolin inter
Et Cumas locus est, multis jam frigidus annis,
Quamvis aeternum pingui scatet ubere sulphur ;
In mercem legitur, tanto est fecundius Aetna !

Cependant ce n'est pas seulement parce qu'elle forme la plus grande partie de la montagne que cette pierre l'emporte sur les autres et qu'elle est la vraie cause de l'incendie ; assurément, nous devons admirer sa vitalité, sa force de résistance.

Toutes les autres roches qui peuvent fournir au feu un aliment, s'anéantissent, une fois brûlées ; il n'y reste plus rien à prendre : ce n'est que cendre, sorte de terre sans germe de vie. Mais la pierre meulière, elle, supporte l'incendie à mainte et mainte reprise; épuisée mille fois par le feu , elle reprend ses forces ; elle n'a de fin qu'au moment où le feu triomphant enfin de sa dureté. elle est réduite à l'état de pierre ponce légère, tombe en cendres et se décompose en ne laissant échapper que de la poussière.

Etudiez aussi le fait suivant les régions ; allez voir des cavernes du même genre. Il s'y forme des matières combustibles en plus grande quantité. Mais comme la pierre meulière, — c'est à la couleur qu'on la reconnaît le plus sûrement, — ne leur a pas apporté son concours, le feu s'y est à peu près éteint. On dit que dans Aenaria se produisit jadis, contre toute attente, une éruption de flammes; aujourd'hui, tout est éteint à la surface; on trouve un cas semblable dans un endroit situé entre Naples et Cumes, d'où le feu a disparu depuis de longues années, bien que le sol y fournisse sans interruption du soufre en abondance ; on le recueille pour le commerce, tant il s'y trouve en plus grande quantité que dans l'Etna !

Insula, cui nomen facies dedit ipsa Rotunda,
Sulphure non solum nec obesa bitumine terra est,
Et lapis adjutat generandis ignibus aptus ;
Sed raro fumat, qui vix, si accenditur, ardet,
In breve mortales flammas quod copia nutrit.
Insula durat adhuc Vulcani nomine sacra :
Pars tamen incendi major refrixit, et alto
Jactatas recipit classes portuque tuetur ;
Quae restat, minor et dives satis ubere terra est,
Sed non Aetnaeis vires quae conferat illis.
Atque haec ipsa tamen jam quondam exstincta fuisset,
Ni furtim adgereret Siculi vicinia montis
Materiam silvamque suam, pressove canali
Huc illuc ageret ventos et pasceret ignes.

Sed melius res ipsa notis spectataque veris
Occurrit signis nec temptat fallere testem.
Nam circa latera atque imis radicibus Aetnae
Candentes efflant lapides disjectaque saxa
Intereunt venis, manifesto ut credere possis
Pabula et ardendi causam lapidem esse molarem,

L'île, à qui son nom même a fait donner le nom d'île Ronde, n'offre pas seulement un sol chargé de soufre et de bitume ; le feu peut encore y compter sur une pierre apte à le faire naître ; mais elle laisse rarement échapper de la fumée, et même à peine s'embrase-t-elle quand on l'enflamme, car le peu que l'île en fournit n'entretient que des flammes destinées à s'éteindre bientôt. Aujourd'hui encore une île continue à brûler, l'île dite de Vulcain, à qui elle est consacrée ; cependant l'incendie s'y est éteint dans sa plus grande partie ; les flottes, ballottées sur la haute mer, s'y réfugient et trouvent un abri dans son port ; l'autre partie, la plus petite, est assez riche en matières combustibles, mais incapable de rivaliser en forces avec l'Etna. Et même, il y a longtemps que le feu y serait également éteint, si le mont sicilien, son voisin, ne l'alimentait pas secrètement de sa propre substance, et, par un canal souterrain, ne fournissait pas un libre passage aux vents et n'entretenait pas ses feux

Mais les faits se présentent encore mieux à nos yeux avec des preuves et des indices réels, sans que rien puisse tromper l'observateur. En effet, tout autour des flancs de l'Etna et à sa base même sont des pierres brûlantes qui exhalent leur chaleur, des roches éparses çà et là dont les pores se refroidissent ; il est manifeste, et vous pouvez le croire, que l'aliment du feu, la cause qui le fait

Cujus defectus jejunos colligit ignes.
Ille ubi collegit flammas, jacit, et simul ictu
Materiam accendit cogitque liquescere secum.
Haud equidem mirum. Facies quam cernimus, extra
Si lenitur opus, restat; magis uritur illic
Sollicitatque magis vicina incendia saxum,
Certaque venturae praemittit pignora flammae.
Nam simul atque movet vires turbamque minatur,
Diffugit, exemploque solum trahit undique rimans,
Et grave sub terra murmur demonstrat et ignes.
Tum pavidum fugere et sacris concedere rebus
Par erit; e tuto speculaberis omnia colli.
Nam subito effervent onerosa incendia raptis;
Accensae subeunt moles, truncasque ruinas
Provolvunt atque atra sonant examina arenae.
Illinc incertae facies hominumque figurae;
Pars lapidum domita, stanti pars robora pugnae,
Nec recipit flammas; hinc indefessus anhelat
Atque aperit se hostis, decrescit spiritus illinc.
Haud aliter quam cum laeto devicta tropaeo

---

brûler, c'est la pierre meulière, puisque, lorsqu'elle manque, il ne se produit que des feux languissants. Mais elle, dès que la flamme l'a pénétrée, elle la relance, en frappe les autres matières, les enflamme et les oblige à fondre en même temps qu'elle.

Tout cela n'a rien d'étonnant. L'aspect extérieur du volcan reste le même, quand celui-ci est au repos. C'est ailleurs que brûle la pierre, appelant à s'enflammer avec elle tout ce qui l'approche et envoyant à l'avance des preuves certaines de l'incendie qui se prépare. En effet, dès qu'elle met ses forces en mouvement, et menace de bouleverser la région, elle s'échappe de toute part, entraîne derrière elle le sol qu'elle fend de partout, en justifie les sourds grondements et les feux souterrains.

C'est alors qu'il sera à propos de s'enfuir en tremblant et de laisser agir les phénomènes divins ; vous contemplerez en sûreté le spectacle du haut d'une colline. En effet, en un instant se mettent à bouillonner des flammes, alimentées de tout ce qu'elles entraînent ; des masses embrasées s'avancent, roulent pêle-mêle devant elles d'informes débris ; des nuées de sable noir s'envolent avec fracas. On croirait voir des formes vagues, des figures humaines ; ce sont des pierres domptées dans la lutte, d'autres qui tiennent ferme, et ne subissent pas l'atteinte de la flamme. Ici l'ennemi infatigable, tout haletant, découvre ses forces ; là il sent s'affaiblir le souffle qui l'anime. C'est ainsi qu'après une victoire triomphante, l'armée qui

Prona jacet campis acies et castra sub ipsa.
Tum si quis lapidum summo pertabuit igni,
Asperior sopito et quaedam sordida faex est,
Qualem purgato cernes desidere ferro.
Verum ubi paulatim exsiluit sublata caducis
Congeries saxis, angusto vertice surgunt.
Sic velut in fornace lapis torretur et omnis
Exustus penitus venis subit altius humor.
Amissis opibus levis et sine pondere pumex
Excutitur ; liquor ille magis fervere magisque
Fluminis in speciem mitis procedere tandem
Incipit et pronis demittit collibus undas.
Illae paulatim bis sena in millia pergunt :
Quippe nihil revocat, certis nihil ignibus obstat,
Nulla tenet frustra moles ; simul omnia pugnant.
Nunc silvas rupesque notant haec tela, solumque
Ipsa adjutat, opes facilesque sibi induit amnis.
Quod si forte cavis cunctatus vallibus haesit,
Utpote inaequales volvens perpascitur agros,

---

est vaincue gît abattue dans la plaine, à la sortie même du camp. S'il arrive alors qu'une pierre se soit consumée sous le feu qui en attaquait la surface, elle devient, ce feu éteint, raboteuse, sorte de résidu informe, semblable à ces scories que laisse le fer quand on l'a purifié.

Mais à mesure que les pierres tombent les unes sur les autres, elles forment un amoncellement qui peu à peu s'élève et se termine en un sommet étroit. Elles brûlent alors comme dans une fournaise ; le feu les dessèche, fait sortir par leurs pores et remonter le liquide que contient leur intérieur. Leur substance disparue, elles sont réduites à l'état de ponces légères, d'un poids infime ; mais leurs éléments liquides se mettent à bouillonner de plus en plus, et finalement s'avancent sous la forme d'un fleuve tranquille, laissant s'écouler leurs flots sur la pente des collines. Ces flots continuent peu à peu leur marche jusqu'à une distance de douze milles ; car rien ne les fait reculer ; ce sont des feux irrésistibles ; ils ne connaissent plus d'obstacle ; aucune masse ne les arrête; ce serait en vain : c'est partout la lutte en même temps. Alors les forêts et les rochers sont marqués au passage par cet ennemi ainsi armé ; il trouve même dans le sol un auxiliaire, et le fleuve de feu se procure de faciles secours.

S'il arrive qu'il s'attarde, arrêté dans le creux d'une vallée, car il ravage dans son cours des terrains de hauteur inégale, alors ses

Ingeminat fluctus et stantibus increpat undis,
Sicut cum rapidum curvo mare cernulat aestu,
Ac primum tenues imas agit, ulteriores
Progrediens, late diffunditur et succernens.
Flumina consistunt ripis ac frigore durant,
Paulatimque ignes coeunt, ac flammea messis
Exuitur facies. Tum prima ut quaeque rigescit,
Effumat moles, atque ipso pondere tracta
Volvitur ingenti strepitu praecepsque sonanti
Cum solido inflixa est, pulsatos dissipat ictus,
Et qua disclusa est, candenti robore fulget.
Emicat examen plagis ; ardentia saxa,
Scintillas procul ecce vides ; procul ecce ruentes
Incolumi fervore cadunt. Verum impetus igni est,
Symaethi quondam ut ripas trajecerit amnis.
Vix junctas quisquam fixo dimoverit illas ;
Vicenos persaepe pedes jacet obruta moles.

Sed frustra certis disponere singula causis
Temptamus, si firma manet tibi fabula mendax,

---

ondes se pressent l'une l'autre, montent, se dressent avec fracas, de même que sur une mer en furie, une vague bondit, en se creusant, par-dessus celle qui la précède. Le fleuve de feu pousse d'abord en avant ses flots inférieurs, les plus faibles, puis ceux qui viennent par derrière, à mesure qu'il avance, et les fait retomber en une vaste nappe comme s'ils venaient de traverser un crible. Le courant s'arrête entre ses rives, se refroidit, se durcit ; peu à peu les flots de feu prennent de la consistance ; ce qui ressemblait à une moisson de flammes change d'aspect. A mesure que ces masses se raidissent, elles exhalent de la fumée, puis, entraînées par leur propre poids, roulent avec un fracas immense ; lorsque dans leur chute rapide, elles se heurtent avec bruit à un corps solide, la partie heurtée vole en éclats, et à l'endroit où le choc l'a entr'ouverte, brille un noyau de matière incandescente. A chaque coup jaillit un essaim d'étincelles ; voici des roches en feu, voici des étincelles au loin, vous les voyez ; voyez au loin comme elles sortent violemment des roches qui ont conservé leur chaleur, puis retombent. Mais telle est la force impétueuse du feu que jadis le torrent de lave franchit les rives du Simaethus. A peine serait-il possible de les débarrasser des masses qui s'y sont fixées en les réunissant ; très souvent elles s'y sont accumulées à une hauteur de vingt pieds.

Mais il serait bien inutile d'assigner une cause certaine à chaque point particulier, si vous persistez à avoir foi en une légende men-

Materiam ut credas aliam fluere igne, favillae
Flumina proprietate simul concrescere, sive
Commixtum lento flagrare bitumine sulphur ;
Nam posse exustam cretam quoque robore fundi,
Et figulos huic esse fidem, dein frigoris usu
Duritiem revocare suam et constringere venas.
Sed signum commune leve est, atque irrita causa
Quae trepidat ; certo verum tibi pignore constat.
Nam velut arguti natura est aeris, et igni
Cum domitum est, constans, eademque et robore salvo,
Utraque ut possis aeris cognoscere partem,
Haud aliter lapis ille tenet, seu forte madentes
Effluit in flammas, sive est securus ab illis,
Conservatque notas, nec vultum perdidit ignis.
Quin etiam externam multis color ipse refellit,
Non odor aut levitas ; putris magis ille magisque,
Una operis facies eademque per omnia terra est.
Nec tamen infitior lapides ardescere certos,
Interius furere accensos : haec propria virtus.

---

songère, et si vous croyez que c'est une autre substance qui se liquéfie sous l'action du feu, que les torrents de lave se durcissent en vertu d'une qualité spécifique qui tient de la cendre, ou même que c'est du soufre mélangé à du bitume onctueux qui brûle en eux ; c'est ainsi, par exemple, que la terre à potiers, une fois réduite par le feu, peut se fondre dans sa substance la plus dure, chose dont témoignent les potiers, puis, en se refroidissant, revenir à sa dureté première et resserrer ses pores. Mais un indice général n'a guère de valeur ; une cause qui prête au doute est une cause sans effet sûr ; la vérité s'impose à vous, appuyée sur des garanties certaines. En effet, de même que le cuivre, si aisé à reconnaître, conserve, une fois dompté par le feu, le même caractère que lorsque sa dure substance n'a pas été altérée, au point que, dans l'un et l'autre cas, vous pourriez reconnaître ce qui est réellement du cuivre, de même notre pierre possède, soit qu'elle s'écoule en un liquide enflammé, soit qu'elle reste à l'abri des flammes, des caractères qui restent les mêmes, et jamais le feu n'a modifié son aspect. Bien plus l'absence d'éléments étrangers est démontrée aux yeux de beaucoup d'observateurs par sa couleur, sans qu'ils se fondent sur son odeur ou sa légèreté Elle a beau se réduire en cendres de plus en plus ; son aspect ne change jamais ; elle présente toujours la même substance terreuse. Toutefois, je ne le nie pas, il est certaines pierres qui prennent feu, et dont l'intérieur brûle violemment, une fois

Quin ipsis quaedam Siculi cognomina saxis
Imposuere *phrydas*, et jam omine significarunt
Fusilis esse notae; nunquam tamen illa liquescunt,
Quamvis materies foveat sucosior intus,
Ni penitus venae fuerint commissa molari.

Quod si quis lapidis miratur fusile robur,
Cogitet obscuri verissima dicta libelli
Heraclite, tui : nihil insuperabile ab igni,
Omnia quo rerum naturae semina jacta.
Sed nimium hoc mirum ? Densissima corpora saepe
Et solido vicina tamen compescimus igni.
Non animos aeris flammis succumbere cernis ?
Lentitiem plumbi non exuit ? ipsaque ferri
Materies praedura tamen subvertitur igni ;
Spissaque suspensis fornacibus aurea saxa
Exsudant pretium, et quaedam fortasse profundo
Incomperta jacent similique obnoxia sorti.
Nec locus ingenio est ; oculi te judice vincent.
Nam lapis ille riget, praeclususque ignibus obstat,

---

embrasé ; c'est là leur caractère particulier. Ces pierres ont même reçu des Siciliens certains surnoms; ce sont des *phrydes*, et ce mot laisse entendre qu'elles ont un caractère fusible ; cependant elles ne se liquéfient jamais, malgré la matière grasse qui conserve la chaleur au dedans, à moins qu'elles n'aient subi un profond contact avec les pores mêmes de la pierre meulière.

Peut-être s'étonnera-t-on que la substance d'une pierre soit fusible. Mais alors que l'on pense aux vérités que contient ton obscur petit livre, ô Héraclite : rien ne peut résister à l'attaque du feu, en qui la nature a déposé les principes de toutes choses. Est-ce là un fait si étonnant ? Les corps les plus denses, dont la masse est à peu près solide, nous les réduisons bien à l'aide du feu. Ne voyez-vous pas le cuivre perdre ses forces et succomber sous les flammes ? le plomb perdre sa souplesse ? Le fer lui-même, cette substance si dure, se transforme bien sous l'action du feu. Des roches massives, garnies d'or, laissent bien, sous la voûte des fournaises, suinter le précieux métal ; sans doute il y a encore dans les profondeurs du sol des substances inconnues, soumises au même sort. Et ici, il n'est pas besoin de rien imaginer ; regardez et jugez, vous vous rendrez à l'évidence.

En effet, la pierre meulière est dure ; elle est fermée au feu et lui

Si parvis torrere velis caeloque patenti.
Candenti pressoque agedum fornace coerce:
Nec sufferre potest nec saevum durat in hostem;
Vincitur et solvit vires captusque liquescit.
Quae majora putas autem tormenta movere
Posse manu? quae tanta putas incendia nostris
Sustentare opibus, quantis fornacibus Aetna
Uritur, ac sacro nunquam non fertilis igni?
Sed non qui nostro fervet moderatior usu,
Sed caelo propior, vel quali Juppiter ipse
Armatus flamma est.
His viribus additur ingens
Spiritus adstrictis elisus faucibus, ut cum
Fabriles operae rudibus contendere massis
Festinant, ignes quatiunt follesque trementes
Examinant pressoque instigant agmine ventum.
Haec operis forma est; sic nobilis uritur Aetna.
Terra foraminibus vires trahit; urget in artum
Spiritus; incendi via fit per maxima saxa.

Magnificas laudes operosaque visere templa

---

résiste, si vous voulez la brûler dans un petit foyer et à l'air libre. Mais essayez un peu de la maintenir, bien serrée, dans une fournaise incandescente; elle ne peut résister; elle ne tient plus contre l'attaque de son cruel ennemi; elle est vaincue; ses forces s'en vont; prisonnière du feu, elle se liquéfie. Or, pensez-vous que la main de l'homme puisse mettre en action des instruments de torture plus grands, pensez-vous que nos ressources puissent alimenter des incendies aussi violents que le sont ceux de l'Etna, de ces fournaises où brûle sans cesse en abondance un feu sacré? Mais ce n'est pas un feu modéré, destiné à notre usage; non, c'est un feu céleste, semblable à la flamme dont est armé Jupiter lui-même. Et sa force est secondée par le souffle puissant des vents, violemment refoulés au dehors par des passages trop étroits; de même les forgerons, aux prises avec des masses de métal informes, travaillent vivement, activent le feu, chassent l'air des soufflets qui tremblent, et excitent le vent qui en sort par bouffées ininterrompues.

Voilà comment les choses se passent; voilà comment s'embrase la fameuse montagne. La terre, par ses pores, laisse pénétrer en elle les éléments qui font sa force; le souffle du vent les comprime dans des espaces étroits, et l'incendie s'ouvre un passage à travers les plus énormes roches.

Pour voir des magnificences fort réputées, des temples élevés à

Divitiis hominum aut artes memorare vetustas
Traducti maria et terras per proxima fatis
Currimus atque avidi veteris mendacia famae
Eruimus cunctasque libet percurrere gentes.
Nunc juvat Ogygiis circumdata moenia Thebis
Cernere quae fratres, ille impiger, ille canorus,
Invitante ausi sunt carmine saxa lyraque
Condere, felicesque alieno intersumus aevo.
Nunc gemina ex uno fumantia sacra vapore
Miramur, septemque duces raptumque profundo.
Detinet Eurotas illic et Sparta Lycurgi,
Et sacer in bellum numerus, sua turba trecenti.
Nunc hic Cecropiae variis spectantur Athenae
Carminibus, gaudentque soli victrice Minerva.
Excidit hic reduci quondam tibi, perfide Theseu,
Candida sollicito praemittere vela parenti,
Tu quoque Athenarum carmen, tam nobile sidus,
Erigone; sedes vestras Philomela canoris
Evocat in silvis; at tu, soror, hospita tectis
Acciperis; solis Tereus ferus exulat agris.

---

grands frais par les hommes, pour pouvoir parler d'œuvres d'art antiques, nous traversons terres et mers, nous courons le monde, affrontant la mort de près; nous exhumons avec ardeur les mensonges des vieilles légendes; notre fantaisie nous fait parcourir tous les peuples. Tantôt nous prenons plaisir à contempler les remparts dont fut entourée la Thèbes d'Ogygès, remparts que construisirent deux frères, l'un homme d'action, l'autre musicien harmonieux, faisant audacieusement mouvoir les pierres par leur chant et les accords de leur lyre; nous avons du bonheur à vivre dans des siècles différents du nôtre. Tantôt nous admirons cet autel où une colonne de fumée se divise pour un double sacrifice, nous admirons les sept chefs et le héros qu'engloutit le sol. Là c'est l'Eurotas qui nous retient, c'est la Sparte de Lycurgue, c'est le nombre sacré de soldats armés en guerre, cette troupe qui se suffisait à elle-même, les Trois Cents. Ici c'est l'Athènes de Cécrops que mille poèmes nous appellent à visiter, Athènes, si heureuse de la victoire remportée par Minerve sur son sol. Voici l'endroit où jadis tu as oublié, à ton retour, perfide Thésée, de tendre devant toi les voiles blanches qu'attendait un père anxieux. Toi aussi, tu es pour Athènes un sujet de poème, toi, Erigone, constellation célèbre. C'est Athènes, votre ancien séjour, qu'évoque Philomèle dans les bois où retentissent ses plaintes, tandis que toi, sa sœur, tu reçois l'hospitalité dans

Miramur Trojae cineres et flebile victis
Pergamon exstinctosque suo Phrygas Hectore ; parvum
Conspicimus magni tumulum ducis ; hic et Achilles
Impiger et victus magni jacet Hectoris ultor.
Quin etiam Graiae fixos tenuere tabellae
Signave : nunc Paphiae rorantes arte capilli ;
Sub truce nunc parvi ludentes Colchide nati ;
Nunc tristes circa subjecta altaria cervae,
Velatusque pater ; nunc gloria viva Myronis ;
Et jam mille manus operum turbaeque morantur.
Haec visenda putas dubius terraque marique.
Artificis naturae ingens opus adspice : nulla
Tu tanta humanae plebis spectacula cernes,
Praecipueque vigil fervens ubi Sirius ardet.

Insequitur miranda tamen sua fabula montem.
Nec minus ille pio quam sonti est nobilis igni.
Nam quondam ruptis excanduit Aetna cavernis,
Et, velut eversis penitus fornacibus, ingens

---

nos demeures et que le cruel Térée est exilé dans la solitude des champs. Nous admirons Troie en cendres, Pergame, cause de tant de larmes pour ses fils vaincus, les Phrygiens succombant avec leur Hector; nous jetons nos regards sur l'humble tombeau d'un chef puissant; voici l'endroit où reposent l'infatigable Achille et le vengeur, vaincu, du grand Hector. Bien plus, des œuvres grecques, tableaux, statues, nous ont souvent tenus dans l'admiration ; ici c'est la déesse de Paphos avec sa chevelure où l'artiste a fait ruisseler l'eau ; là ce sont de petits enfants jouant aux pieds de la barbare Colchidienne ; ailleurs des assistants éplorés autour de l'autel où vint se placer une biche, un père se couvrant le visage d'un voile ; ailleurs encore ce sujet vivant qui fait la gloire de Myron. Bref, mille travaux d'artistes, des masses de chefs-d'œuvre retiennent notre attention.

Voilà les spectacles que vous croyez devoir contempler au prix de mille risques sur terre et sur mer. Eh bien ! la nature a produit une œuvre grandiose, regardez-la : jamais au milieu des foules humaines, vous ne verrez si imposant spectacle, surtout lorsque le vigilant Sirius brûle de ses feux ardents.

Une légende merveilleuse se rattache néanmoins à la montagne, et celle-ci n'est pas moins célèbre par le pieux exemple donné par ses feux que par leurs ravages.

Jadis, en effet, les cavernes de l'Etna firent éruption ; la montagne s'embrasa, et, comme si ses profondes fournaises se déversaient au

Evecta in longum lapidis fervoribus unda,
Haud aliter quam cum saevo Jove fulgurat aether,
Et nitidum obscura caelum caligine torquet.
Ardebant agris segetes et mollia cultu
Jugera cum dominis, silvae collesque ruebant.
Vixdum castra putant hostem movisse ; tremebant
Et jam finitimae portas evaserat urbis.
Tum vero ut cuique est animus viresque rapinae,
Tutari conantur opes : gemit ille sub auro ;
Colligit ille arma et stulta cervice reponit ;
Defectum raptis illum sua carmina tardant ;
Hic velox minimo properat sub pondere pauper ;
Et quod cuique fuit cari, fugit ipse sub illo
Sed non incolumis dominum sua praeda secuta est ;
Cunctantes ignis vorat ; undique torret avaros ;
Consequitur fugisse ratos et praemia ; captis
Concrepat ; haec nullis parsura incendia pascunt
Vel solis parsura piis.
Namque optima proles
Amphinomus fraterque pari sub munere fortes,
Cum jam vicinis streperent incendia tectis,

---

dehors, des torrents de lave en feu s'en échappèrent sur une immense étendue. C'est ainsi que Jupiter en courroux sillonne l'éther de sa foudre, et enveloppe le ciel brillant de tourbillons de sombres nuées. Tout brûlait dans les champs : moissons ondulant sur les terres en culture, propriétaires mêmes ; forêts, collines, le feu poussait tout en avant. L'ennemi paraissait à peine avoir quitté son camp, on tremblait d'effroi, et déjà il avait franchi le seuil de la ville voisine. Alors chacun, suivant ses forces et son ardeur au sauvetage, s'efforce de mettre son bien en sûreté. L'un gémit sous le poids de l'or qu'il emporte ; l'autre rassemble ses armes qu'il place, l'insensé ! sur ses épaules ; celui-ci succombe sous la charge de ses poèmes qui retarde sa fuite ; celui-là se sauve légèrement sous un bien modeste fardeau : c'est un pauvre. Bref, chacun prend ce qu'il a de plus cher et s'enfuit. Mais c'est un butin perdu, qui ne suit pas son maître jusqu'au boût. Ceux qui s'attardent, le feu les dévore ; de toute part il brûle ces avares ; il les poursuit quand ils croient lui avoir échappé, eux et leurs richesses ; il s'en empare ; il pétille ; il en fait les aliments d'un incendie qui n'épargnera personne, ou qui du moins n'épargnera que les frères pieux. En effet, deux nobles enfants, Amphinomus et son frère, vaillants tous deux en présence d'un même devoir, au moment où éclatait dans les maisons voisines

Adspiciunt pigrumque patrem matremque senecta
Eheu ! defessos posuisse in limine membra.
— Parcite, avara manus, dulces attollere praedas ! —
Illis divitiae solae materque paterque ;
Hanc rapient praedam, mediumque exire per ignem,
Ipso dante fidem, properant. O maxima rerum
Et merito pietas homini tutissima virtus!
Erubuere pios juvenes attingere flammae,
Et quacumque ferunt illi vestigia, cedunt.
Felix illa dies, illa est innoxia terra!
Dextra saeva tenent laevaque incendia ; fertur
Ille per obliquos ignes fraterque triumphans ;
Tutus uterque pio sub pondere sufficit ; illa
Et circa geminos avidus sibi temperat ignis.
Incolumes abeunt tandem et sua numina secum
Salva ferunt.
Illos mirantur carmina vatum ;
Illos seposuit claro sub nomine Ditis,
Nec sanctos juvenes attingunt sordida fata ;
Securae cessere domus et jura piorum.

---

le bruit de l'incendie, aperçoivent, incapables d'effort, leur père et leur mère que la vieillesse, hélas ! arrêtait accablés de fatigue sur le seuil de leur porte. — Cessez, ô troupe d'avares, d'enlever des biens qui vous sont tant à cœur ! — Pour eux, pas d'autres richesses que leur père et leur mère ; voilà le butin qu'ils sauveront ; ils se hâtent de l'emporter à travers les flammes qui elles-mêmes leur garantissent le salut. O piété, la plus grande des vertus, vertu qui est à juste titre la meilleure sauvegarde pour l'homme ! Les flammes eurent honte d'atteindre ces pieux jeunes gens ; partout où ils portent leurs pas, elles reculent. O heureux jour ! heureuse terre que respecte le fléau ! A droite, à gauche, l'incendie redoutable est partout ; mais chacun des deux frères traverse les feux, triomphant, à l'abri tous les deux sous leur pieux fardeau ; autour d'eux les flammes contiennent leur avide fureur. Sains et saufs, ils s'éloignent enfin, emportant avec eux leurs divinités sauvées du danger. Ils reçoivent des hommages d'admiration dans les chants des poètes ; ils ont obtenu, sous un nom glorieux, une place séparée chez Pluton. Des jeunes gens aussi vertueux ne subissent pas une destinée vulgaire ; ils ont en partage un séjour exempt d'inquiétude et tous les droits réservés aux gens pieux.

COMMENTAIRE

I

ABRÉVIATIONS RELATIVES AUX MANUSCRITS :

1°

C. Cantabrigiensis (xe siècle), à la Bibliothèque de l'Université de Cambridge (Kk V 34).

S. Stabulense fragmentum (xie siècle), provenant de l'ancien monastère de Stavelot, aujourd'hui à la Bibliothèque nationale, à Paris (17.177, foll. 98, 99, 100).

2°

G. Gyraldinae lectiones (du vers 138 au vers 287), variantes attribuées à un très ancien manuscrit, aujourd'hui perdu, dont Lilio Giraldi aurait tiré une copie de l'*Aetna* au xvie siècle ; elles nous ont été conservées dans les *Acta Societatis Latinae Ienensis*, V, p. 3-6 (1756) et par Matthiae dans la *Neue Bibliothek der schönen Wissenschaften und der freyen Künste*, 60. Bd., p. 311-327 (1797).

L. Laurentianus, fragment de 16 vers (272-287), présentant des variantes identiques avec G, conservé dans un manuscrit de la Bibliothèque de Florence (33.9).

3°

R. Rehdigeranus 125, *alias* Vratislaviensis (xve siècle), à la Bibliothèque de Breslau.

A. Arundelianus 133 (xve siècle), au British Museum.

V. Vaticanus 3272 (xve siècle), conservant les vers 1-434, à la Bibliothèque du Vatican.

H. Helmstadtiensis 332, *alias* Guelferbytanus (xve siècle), aujourd'hui à Wolfenbüttel.

4°

Exc. Pith. — *Excerpta Pithoeana*, série de variantes dues à Pierre Pithou, et conservées dans le ms. d'Orville X. I, 6, 6 (xviiie siècle), à la Bodléienne.

II

PRINCIPALES ÉDITIONS CITÉES :

Edition de Jos. Scaliger, dans l'*Appendix Virgiliana*, édition de Leyde, 1613, avec notes de F. Lindenbruch.

— Le Clerc (Theodorus Gorallus), 2e édit., Amsterdam, 1715 (avec les notes de Scaliger et Lindenbruch).

— Wernsdorf, dans ses *Poetae Latini Minores*, IV, p. 1-214, Altenbourg, 1785 (Lemaire, P. L. M., III, Paris, 1824).

— F. Jacob, avec traduction allemande en vers et commentaire en latin, Leipzig, 1826.

Édition de Munro, Aetna revised, emended and explained, Cambridge, 1867.
— Baehrens, dans ses *Poetae Latini Minores*, t. II : *Appendix Vergiliana*, p. 28-127, Leipzig, 1880.
— Sudhaus, Aetna erklärt, Leipzig, 1898
— R. Ellis, Aetna, a critical recension of the text..., with prolegomena, translation, textual and exegetical commentary, excursus and complete index of the words, Oxford, 1901.

Vers 1. Carmen... carminis. — L'auteur répète très fréquemment les mêmes mots à peu d'intervalle, soit dans le même sens, soit dans deux sens différents, ex. *opus* : 25, 32 ; 168, 169 ; 184, 187, 189, 195 ; 599, 601 ; — *robur*, 396, 402, 406, 413, 424 ; 504, 516, 522 ; — *ignis*, 28, 30 ; 215, 218 ; 403, 408, 412, 419, 423, 429, 437 ; 513, 521, 526 ; 539, 542, 545, 550, 558 ; 632, 639, 641, etc.

Je prends ici *carmen*, dans le premier cas, au sens concret : *le poème qui va suivre* ; dans le second cas, au sens abstrait : *la poésie*. *Auctor* ne peut être qu'au vocatif, et Apollon doit être invoqué directement, pour justifier l'allusion, indiquée plus loin, à trois de ses sanctuaires préférés (*seu... seu... seu..*).

La plupart des éditeurs ne ponctuent pas après *mihi* ; Ellis fait très évidemment de *carminis auctor* une apposition au sujet sous-entendu de *venias* (« come thou to favour and support me as I sing »). L'absence de vocatif serait choquante avec la triple allusion qui suit. Je mets une virgule après *mihi*, avec Baehrens et Sudhaus, et je fais de *carminis auctor* une invocation directe à Apollon. Ainsi le comprennent Meineke (*o du, des Gesangs begeisternder Geber*) et Jacob (*o nahe dich, Spender des Liedes*), qui n'ont cependant pas de ponctuation après *mihi*. Le subjonctif *venias* paraît en outre exprimer un souhait plutôt qu'une prière ; voir O. Riemann, *Syntaxe latine*, § 165, *a*) et Rem. II, p. 250 ; § 170, *a*), p. 258 (Paris, Klincksieck, 1890).

5-6. J'écris *Cynthos, Delost, Hyla, seu Dodona tibi*. Ces deux vers ont été l'objet d'innombrables conjectures.

On lit dans les meilleurs manuscrits : Cynthos CS ; Delos C ; Dolos S ; ila C, illa S ; seu tibi Dodona CS.

Leclerc, ainsi que la plupart des éditeurs qui l'ont suivi, fait de *Delos* un nominatif, lit *seu Delos gratior illa*, et pour justifier *illa* remplace *Cynthos* par *Xanthos*. Cette substitution est malheureuse. Il est très logique que les trois sanctuaires d'Apollon indiqués par la répétition de *seu* soient nommés par ordre d'importance. A ce compte Delos ne peut être que le premier et ceci est clairement exprimé dans *Seu te Cynthos habet*. Reste à trouver les deux autres, dont l'importance est moindre. J'accepte avec Ellis l'excellente correction de Munro *seu Delost gratior Hyla* (v. Munro, p. 38) Le sanctuaire d'Apollon à Hyla est mentionné par Etienne de Byzance et Eustathe ; Strabon, Ptolémée et Pausanias y font allusion (v. Munro, p. 39-40). Un poète érudit comme le nôtre pouvait le citer de préférence à d'autres plus connus. Et même, en raison de sa prédilection pour les formes grecques, je voudrais pouvoir écrire avec Sudhaus *Hyle*, et au vers suivant, *Dodone* ; mais cette prédilection ne me paraît pas suffisante pour autoriser un changement de finale dans les mots que transmettent les manuscrits.

Après Delos, sanctuaire très connu, et Hyla, moins célèbre, vient Dodone,

que rejettent la plus grande partie des éditeurs, sous prétexte que Dodone est un sanctuaire de Jupiter et non d'Apollon. En fait, nous n'avons de l'antiquité aucun témoignage formel attribuant à Dodone un culte d'Apollon. Est-ce une raison pour nier le fait et rejeter l'allusion de l'*Aetna?* Stace, qui est, lui aussi, un poète érudit et abuse jusqu'à l'excès de la mythologie, paraît bien également faire une allusion à un sanctuaire d'Apollon à Dodone. Comment comprendre, si cela n'est pas, le passage de la Thébaïde, relatif à Apollon (III, 104-108), où Dodone est nommée à côté de Cyrrha :

... Non te caelestia frustra
Edocuit, lauroque sua dignatus Apollo est :
Et nemorum Dodona parens, Cyrrhaeaque virgo
Audebit tacito populos suspendere Phoebo.

Ailleurs (*Thébaïde,* VIII, 195 et suiv.), il est dit que la mort d'Amphiaraus sera pour Phœbus une douleur éternelle et que les temples les plus fameux cesseront de rendre des oracles. Là sont énumérés, après le sanctuaire de Delphes, Ténédos, Cyrrha, Delos, Didyme (*penetralia Branchi*), Claros, Milet (*Didymaea limina*), Patara (*Lyciam*), puis

Quin et cornigeri vatis nemus, atque Molossi
Quercus anhela Jovis, Trojanaque Thymbra tacebit.

Il se peut, comme le veut Ellis (*Comment.*, p. 77), que dans ce dernier passage la mention des temples d'Ammon en Libye et de Jupiter à Dodone se justifie à côté de celle du dieu de Thymbra ; la mort d'Amphiaraus fera fermer les sanctuaires les plus réputés : « every famed μαντεῖον will be silent for anguish at the lost of Apollo's seer ». Sans doute, cette conclusion pourrait se tirer de la formule *quin et* ; cependant cette expression, concluant une longue énumération de temples d'Apollon, et annonçant trois autres temples, dont l'un, celui de Thymbra, est très sûrement consacré au même dieu, peut aisément s'appliquer à des sanctuaires où Apollon ne joue qu'un rôle accessoire, celui d'ὑποφήτης ou προφήτης de Zeus. Apollon tirait de Zeus son inspiration et en traduisait les volontés. V. Eschyle, *Eumén.*, 17-19 :

Τέχνης δέ νιν Ζεὺς ἔνθεον κτίσας φρένα,
Ἵζει τέταρτον τόνδε μάντιν ἐν θρόνοις·
Διὸς προφήτης δ'ἐστὶ Λοξίας πατρός.

Si Phœbus est le porte-parole de Jupiter, pourquoi n'y aurait-il pas dans Stace une double allusion à ce rôle, et pourquoi cette allusion ne justifierait-elle pas dans l'*Aetna* la leçon *Dodona* que donnent les manuscrits ? Nous pouvons avouer notre ignorance; cette ignorance ne nous autorise pas à changer une leçon claire pour des hypothèses douteuses. Seulement, en lisant avec CS : *Seu tibi Dodona potior*, il nous faut allonger l'*a* final de *Dodona* ; cet arrangement paraît difficile à admettre. Jacob écrit: *Dodona est* (Xanthos, Delos, Dodona); Bormans (*Collation des 167 premiers vers de l'Aetna de Lucilius Junior, avec un fragment du XI*ᵉ *siècle*, dans les *Bulletins de l'Académie royale de Bruxelles*, XXI, p. 258-379, 1854 ; commentaire sur le v. 6) : *Ac tibi Dodona potior*, réduisant à deux le nombre des sanctuaires invoqués dans le passage; Sudhaus, à la suite des *Itali* : *Dodone*; Ellis (dans le *Corpus Poetarum Latinarum* de Postgate, fasc. III, p. 68) : *Dodonā*, à l'ablatif, difficile à comprendre, si on maintient *seu*. En lisant *seu Dodona tibi potior*, on enlève toute difficulté ; le poème entier offre un grand nombre de cas où des

vers et des mots ont été transposés, répétés ou supprimés. J'aurai à en donner plus loin quelques exemples.

Leclerc lit *seu tibi Python est*, Wernsdorf *sive tibi Pytho est*, Baehrens *Rhodos*, Munro et Ellis (*Aetna*, p. 3) *seu tibi Ladonis*; Ellis propose dans le commentaire *Seu Colophona subis*.

23. Ce vers est incompréhensible dans la forme où le transmettent les manuscrits : quicquid in C (avec s̄ *et* = *scilicet et* [v. Ellis, p. 78] au-dessus de *quicquid*), quicquid et in S, quidquid in H, jactata est CS.

Aucune des conjectures et corrections faites jusqu'ici pour lui donner un sens ne me paraît satisfaisante, parce qu'aucun éditeur n'a voulu y voir une interrogation résumant et concluant la série d'interrogations qui le précèdent. V. Scaliger et Leclerc : *crimen*; Wernsdorf : *quidquid item*; Jacob (dans son commentaire, p. 88) : *quid quod et Aetnaeum*; Maehly (*Beiträge zur Kritik des Lehrgedichts Aetna*, Basel, 1862, p. 5) et Baehrens: *quidquid et... jam nacta est*. Munro suppose ce vers formé des débris de deux autres qu'il cherche à reconstituer :

Quicquid in antiqu[o narratur tempore gestum
(*ou* gestum est memorabile saeclo)
Omnis per vari]um jactata est fabula carmen,

correction trop fantaisiste pour être admise aisément. Sudhaus lit avec S : *quidquid et antiquum...*, et traduit en faisant de *quidquid* un adjectif, et aussi, je suppose, en sous-entendant *est* (*quidquid carmen est antiquum*) : « Kurz, all die alten Lieder sind ein verbrauchter Stoff ». Ellis, qui met une *crux desperationis* à *jactata est*, conserve la leçon de S *quidquid in...*, et donne à *quidquid* le rôle adverbial qu'il a dans Tite-Live, VII, 32, 6 : *quidquid ab urbe longius proferrent arma*, dans Claudien, *in Eutrop.*, I, 196 : *quidquid se Tigris ab Haemo dividit*, et ailleurs (v. *Commentary*, p. 79). Il voit par suite dans le vers une allusion aux innombrables aspects qu'ont pris les légendes dans la poésie grecque : « ay, every variation of mythology thrown into antique song ». Il accepterait d'ailleurs volontiers le sens de Sudhaus, à condition de changer *in* en *id*; les thèmes poétiques que fournit la mythologie seraient aujourd'hui des sujets rebattus (« trite and hackneyed »). Je crois que ces deux sens sont indiqués dans l'ensemble du morceau : 1° par la répétition de *quis* (*non*); 2° par l'expression *quidquid*, et je rattache très étroitement le vers 23 aux six précédents en y voyant une interrogation finale résumant toutes les autres, et non la simple constatation d'un fait. La pensée qu'il contient est d'ailleurs la même que dans Virgile, *Géorg.* III, 4 : *omnia jam vulgata*, dans Némésien, *Cyneg.* 47 : *Omnis et antiqui vulgata est fabula saecli*, et dans d'autres poètes. L'auteur vient de citer plusieurs thèmes poétiques usés ; l'idée générale contenue dans les verbes *tacuit*, *deflevit*, *doluit*, *questus*, est celle de « chanter, célébrer dans des vers ». Cette idée se supplée très naturellement devant le dernier vers : Qui donc, en somme, n'a pas composé de ces vieilleries que la légende a ressassées à nos oreilles? Ceci peut se comprendre avec la leçon d'Ellis, qui avait été pendant longtemps la leçon vulgaire, v. Meineke, Jacob (texte, p. 4; la traduction correspond à la conjecture du commentaire, v. ci-dessus); *quidquid in antiquum... carmen* correspond à *omnia illa carmina in quae jactata est fabula*. Mais toutes les allusions et interrogations précédentes qui ne sont pas directement amenées par *quis* sont reliées entre elles par une conjonction de

coordination (*et, ve, ve*) ; l'absence d'une conjonction de ce genre avec *quidquid* est choquante, et je lis avec Bormans, Baehrens, Sudhaus, *quidquid et*, formule qui est employée d'une façon tout à fait analogue au vers 84, où elle conclut également une énumération du même genre. Reste le passif *jactata est*, qui est inexplicable après *quidquid et*, si on suppose la phrase interrogative. Je n'hésite pas à lui substituer *jactavit*, qui donne un sens très clair et n'a rien de plus audacieux que cent autres conjectures apportées au texte de l'*Aetna* (v. l'apparat critique de Baehrens). *Jactare* s'emploie couramment au sens de « répéter, étaler, faire valoir ». C'est le sens qui convient ici. Je cite en terminant la conjecture de Suringar (*Spicilegia critica in Lucilii Junioris Aetnam*, Lingae, 1804), qui n'est ni plus claire, ni plus ingénieuse que les autres : Quidquid in antiquis jactatum est, fabula, crimen.

25-26. Quae tanta CS. Ellis corrige *vis quanta*, qui lui est suggéré par une leçon de R : *quamvis tanta*. Les *Itali* ont *quae causa*, adopté par la plupart des anciennes éditions et conservé par Sudhaus. Je crois cette leçon la seule acceptable. *Motus* et *causa* sont bien les deux points qu'étudie de préférence le poète dans son œuvre. Il s'attache moins à faire connaître la puissance que les causes des phénomènes d'éruption. L'étude de ces causes est annoncée à mainte reprise dans le cours du poème ; v. 2 : quae tam fortes... causae ; 189 : nunc opus causam... reposcit ; 220 : unde ipsi venti ; 281 : quid impediat ventos, quid nutriat illos, Unde repente quies... ; 359 et suiv. : Sive peregrinis... propriisve potentes Conjurant animae causis ; cf. pour *motus* v. 92-93 : canam quo fervida motu Aestuet Aetna, etc. Il me paraît inutile de chercher autre chose ; v. Baehrens : *quae tanta potestas*. Au vers suivant, je conserve avec les manuscrits et presque tous les éditeurs *in densum*, auquel Markland (*ad Stat. Silv.*, p. 141) substituait *immensum* qu'ont accueilli Jacob et Baehrens. L'ablatif *in denso*, conjecture de C.-A. Schmid (*Cornelius Severus Aetna übersetzt... mit dem latein. Texte*, Braunschweig, 1769 ; cf. sur ce vers Menckenius, *P. Cornelii Severi de Aetna carmen antiquum a praeposteris Joh. Clerici conjecturis vindicatum*, dans les *Miscell. Lips. nova*, vol. V, I, p. 137-160 ; II, p. 335-338, 1745), adoptée par Ellis, ne me semble pas nécessaire. Les vers 26-28 indiquent trois phénomènes successifs d'éruption : 1° l'expansion de la flamme qui se fraye une route à travers la masse compacte des roches ; 2° la sortie violente et bruyante des flots de lave, et 3° leur écoulement sur les flancs de la montagne. Le premier de ces phénomènes est clairement indiqué par l'accusatif *in densum*, qui doit s'entendre non du milieu même où se développe la flamme, mais de l'effort qu'elle fait pour s'y frayer une voie. Il y a dans la pensée indication de mouvement et de but à atteindre. (V. le commentaire de Sudhaus, p. 100.)

49. Je conserve la leçon de CS, creat, abandonnée par tous les éditeurs depuis Pithou. Variantes : *terit* (leçon des *Itali*) Pithou ; *gravat* Jacob, Sudhaus, Ellis ; *onerat* Baehrens. L'expression *creat* est étrange, mais n'est pas inexplicable ; elle forme même une image moins banale que les variantes qu'on lui a substituées. Scaliger la comprend au sens de *auget* : « ex duobus montibus creatur unus ». *Creare* est le causatif de *crescere* (v. Bréal, *Dict. étymol. lat.*, p. 50) ; la masse du Pélion s'accroît (*crescit*) de celle de l'Ossa. L'Ossa est la cause de cet accroissement ; c'est lui qui fait croître la montagne au-dessus de laquelle il est élevé, *creat Pelion*. Je n'ai pas d'exemples à citer de ce sens précis de *creare* ; mais il me paraît justifié par l'exemple de *augere*. *Augere* se rencontre, quoique très rarement, au sens de « faire naître,

créer », v. Lucrèce, V, 322 : nam quodcumque alias ex se res auget (cf. *auctor* = *créateur*; v. Bréal, *ouvr. cité*, p. 21); il a également le sens, très connu, de « augmenter, accroître » ; ces deux sens se retrouvent dans *augescere*, « commencer à naître ou à croître ». Or, à *creare* correspond *crescere*, qui signifie : 1° naître, 2° croître. Le sens usuel de *creare* est évidemment celui que contient *crescere* dans le premier cas; au second cas peut correspondre l'acception de *creare* = « rendre plus grand, faire croître », que nous lisons dans l'*Aetna*. L'image du Pélion augmentant de toute sa masse la masse déjà énorme de l'Ossa me paraît fort naturelle chez un poète qui, malgré sa gaucherie, sait souvent trouver une expression pittoresque pour caractériser un spectacle imposant. Je ne vois pas de raison sérieuse pour rejeter une leçon qui est celle des bons manuscrits, et je donne à *creat* un sens que logiquement il peut avoir, quoique je n'en connaisse pas d'autre exemple.

53. On lit : admotisque tertia C ; amotisque (avec *d* au-dessus de *a*) t̄tia S ; admotus (avec lacune du reste du vers) R; admotis (avec la même lacune) H ; le vers manque dans les manuscrits inférieurs et dans les anciennes éditions. Il a donné lieu à d'innombrables corrections : *ad territa* Wassenberg dans Suringar, qui supprime le vers 52, parce que la tautologie de *Provocat* le choque; *qua tertia* Bormans ; *admotisque trementia* Munro ; [*inde Iris cunctos ad praelia divos*] *Convocat* ; *admotis qua pervia* etc. Baehrens ; *per territa* Ellis (dans le *Corpus* de Postgate), *per inertia* id. (*Aetna*, p. 7) ; *admotisque terit jam* Sudhaus. Cette dernière correction (*terit jam* tiré de *tertia* C ou *t̄tia* S ; — peut-être encore *tenet jam* ?) me paraît excellente.

Il y a dans les vers 48-53 une gradation manifeste marquant les diverses phases de l'assaut des géants contre les dieux : 1° ils construisent un rempart de montagnes (*construitur*, *creat*, *premit*) ; 2° ils s'efforcent de monter à l'assaut (*nituntur scandere*) ; 3° ils défient les dieux de près (*provocat comminus*) ; 4° ils arrivent et provoquent les dieux au combat (*provocat ad praelia*) ; 5° les voilà arrivés ; ils foulent les astres sous leurs pieds (*terit* ou *tenet jam*). Cette dernière phase précédant immédiatement la bataille, est si nettement indiquée par *terit* (ou *tenet*) *jam sidera* et par le complément circonstanciel *admotis signis*, que toute autre correction me paraît inacceptable. La répétition de *Provocat* n'a d'ailleurs rien de choquant, surtout au début du vers ; elle ne justifie ni la plainte d'Ellis (« What can be weaker than the twice repeated *Provocat* ? »), ni la suppression de Suringar, ni le *Convocat* de Baehrens; j'y vois au contraire une beauté poétique. De loin d'abord, de près ensuite, les géants défient leurs ennemis, et le second *Provocat* éclate comme un second coup de trompette au commencement du vers 53, au moment précis où l'armée assaillante met le pied sur le terrain même qui sera témoin de la bataille. Il y a là un artifice de diction admirable, non une banale tautologie. Cf. d'ailleurs Ovide, *Fast.*, vi, 322-323 :

> Convocat aeternos ad sua festa deos,
> Convocat et Satyros, etc.

V. aussi *Aetna*, 81-82, 87, etc.

58. Je ne m'explique pas pourquoi ce vers, que je donne tel qu'on le lit dans CS et dans les anciennes éditions, a été diversement modifié : *discordi fremitum* Wakefield (*ad Lucret.*, vi, 198), Baehrens ; *discordi sonitum* Jacob (dans son Commentaire), Ellis ; *molimine* [*favente*] Unger ; *sonitum... aug-*

mine Alzinger (*Studia in Aetnam collata*, Lipsiae, 1396. p. 6). Ellis s'appuie, pour rejeter *comitum*, sur la nécessité de donner un complément direct à *geminant*; Hildebrandt (*Zur Ueberlieferung der Aetna*, Philologus, Bd. LVI, 1897, p. 101) supplée l'accusatif *fragorem* dont l'idée serait contenue dans *tonat*; Santen écrit : geminatque fragorem...; discordi coeunt... venti (v. l'apparat critique de Baehrens). Sudhaus cite comme exemple de *geminant* employé intransitivement Virgile, *Géorg.*, I, 333; mais on lit en réalité dans Virgile : « ingeminant Austri et densissimus imber », et il est hors de doute que *ingeminare* s'emploie comme verbe intransitif. Nous en sommes moins sûrs pour *geminare*; cependant dans Térence, *Adelph.*, 173 : « nisi caves, geminabit », *geminabit* se comprend aisément au sens intransitif, sans que nous ayons besoin d'admettre l'explication de Donat : « *subaudiendum est* plagam ». Dans Lucrèce, IV, 449, *geminare* est également intransitif au sens de « être double, aller deux à deux » : (videatur) bina... per totas aedes *geminare* supellex. Lucrèce est un des modèles favoris de notre poète; son exemple a bien pu lui permettre d'employer *geminare* au sens absolu, avec une signification voisine de la précédente; grâce au concours de leurs auxiliaires (comitum simul agmine) les vents qui combattent entre eux *redoublent* de violence. *Discordes venti* est justifié par Virgile, *Enéide*, X, 356 : *magno discordes aethere venti*; Tibulle, IV, 1, 124 : *discordes tenuerunt agmina venti*. Le *comitum agmen* s'entend aisément, comme l'expose Hildebrandt (v. *art. cité*), des phénomènes météorologiques qui accompagnent les vents : pluie, grêle, tonnerre, éclairs; il n'y a là rien de recherché, et Sudhaus, qui condamne cette interprétation comme trop *künstlich*, semble s'y rallier dans sa traduction : « Zugleich mit dem Chore ihrer Gesellen ». Quels peuvent être ces compagnons? *Venti discordes*, au pluriel, désignant l'ensemble des vents, il faut bien que *comites* désigne autre chose qu'eux-mêmes. L'ensemble des puissances des airs réunies, à l'appel de Jupiter, pour concourir à la défense des dieux menacés, donne d'ailleurs à ce passage un caractère de grandeur qu'il serait maladroit de lui enlever avec une autre interprétation. Quant à l'emploi de *simul* comme préposition, avec l'ablatif, c'est un cas trop fréquent en poésie (v. Riemann, *Syntaxe latine*, p. 183, édit. de 1890) et chez Tacite, pour qu'on puisse en être embarrassé ici; on pourrait d'ailleurs aisément rattacher *agmine* à *faventes* ou même à *geminant* et considérer *simul* comme un adverbe. Le sens resterait le même.

59. Je conserve, avec Sudhaus et Baehrens, *flumina* que donnent CS et que défend Bormans, mais que rejettent tous les autres éditeurs. J'estime que l'idée de « pluies torrentielles », accompagnées sans doute de grêle, répond à la pensée du vers précédent infiniment mieux que *fulmina*, et que ce dernier mot ferait inutilement double emploi avec *tonat* (v. 57) et *attonitas* (v. 59); le poète répéterait trois fois de suite la même chose. Je n'ose cependant pas affirmer que *flumina* ne soit pas une erreur du copiste, car on trouve ailleurs *flumen* écrit évidemment par erreur pour *fulmen* : v. 39, *flumen*, v. 64 *flumine*; cf. v. 363 *flumina* (dans V), etc.

63. Ce vers est de ceux dont il faut désespérer. On lit dans C : Stant utrimque ds̄ validos tum, etc..; dans S : de.. (lacune de deux lettres), dans H : utrumque deus; les Itali ont *metus*, admis dans la plupart des anciennes éditions et considéré par Jacob comme nom propre (« Hier wie dort ist die *Furcht* »). En ponctuant après *utrimque*, le *deus* de H donnerait un sens acceptable; mais l'expression *deus Jupiter* paraît plate et insolite, et je ne

crois pas qu'on puisse en trouver un autre exemple. Scaliger conjecturait *metu* (*stare metu*) ; Haupt écrit *secus* ; Unger *Stant ut cuique decus* ; Baehrens *tuens*; Ellis *verens*; Munro place *deus* entre deux croix, et Sudhaus n'ose rien corriger. Le *tuens* de Baehrens me semble être la meilleure correction possible ; graphiquement il se rapproche tout autant de *d* et *dš* de CS que le *verens* d'Ellis, et il me paraît mieux traduire le tableau que le poète avait l'intention de représenter. Jupiter se prépare à la défense; à sa droite est Pallas, à sa gauche Mars, ses deux lieutenants. De part et d'autre sont rangés les autres dieux en deux groupes, les yeux fixés sur Mars et Pallas et prêts à livrer combat au premier signal qu'ils donneront sur l'ordre de Jupiter. Par suite je préfère lire *utrumque* au lieu de *utrimque* qui a l'inconvénient de laisser *tuens* sans complément, ou de lui donner un sens absolu (« se tenant sur leurs gardes » ou « sur la défensive »). Avec *verens*, comme d'ailleurs avec *metus*, on prête aux dieux une crainte qui n'est plus guère de mise au moment où les assiégés ont réuni toutes leurs forces, où Jupiter a déjà pris ses foudres, fait retentir son tonnerre, appelé au secours les éléments et rangé son armée en bataille; un vers plus loin il aura remporté la victoire. L'idée de crainte, naturelle aux vers 51 (*metuentia*) et 54 (*metuit*), alors que les géants faisaient leurs préparatifs pour une attaque que n'avaient pas prévue les dieux, devient choquante au vers 63, où ceux-ci sont sur le point de repousser l'assaut.

79. Mentiti vates Stygias undasque canentes C. Ellis trouve ce vers apocryphe ou en tout cas profondément altéré, tel que le donnent C et aussi les autres manuscrits. Il est sûrement très altéré, bien que Sudhaus ait cru pouvoir le conserver sans changement; *vates* qui se lit déjà au vers 76 est une plate répétition que rien ne justifie; *mentiti* fait double emploi avec *canentes* qui devient par suite un mot très vulgaire (Sudhaus en fait un synonyme de *carmine*, v. 77) et l'enclitique *que* se trouve à une place anormale. Scaliger lisait *naves Stygias... canesque*, entendant ce dernier mot des Furies (*Stygias ...canes* Lucain, VI, 733 ; *apud inferos Furiae dicuntur et canes* Serv. ad Aen. III, 209); on pourrait l'entendre encore des deux chiens des enfers Cerbère et Orthrus (Sil. Ital., XIII, 845). *Canesque* a été accueilli dans presque toutes les éditions jusqu'à Baehrens. Cependant Munro retient *canentes* qu'il rattache au vers suivant : (*...undasque : canentes Hi* etc.) ; le vers n'en est pas moins plat et mal construit. K. Schenkl propose : *Mentitique rates... calentes* (*Philol. Anzeiger*, vol. XVI, 1886, p. 117-121), et Ellis : *Mentiti valles... calentes*. Cette dernière correction, qu'Ellis n'ose pas introduire dans son texte, lève toutes les difficultés. *Mentior* s'emploie couramment au sens transitif; *valles* (correction facile pour *vates*) *Stygias* se comprend aisément (cf. Ovide, *Métam.*, VI, 662, *Stygia de valle*; cf. ibid. X, 51, *Avernas valles*), et *undas calentes* peut désigner clairement les eaux des fleuves infernaux en général et du Phlégéthon en particulier; cf. Sénèque, *ad Marc.* XIX, 4 : *flumina igne flagrantia*, etc. Le vers résume et conclut d'ailleurs très nettement les pensées des trois vers qui le précèdent, en même temps qu'il introduit les exemples particuliers de Tityos, Tantale, Minos, Eaque et Ixion. *Mentiti* est construit en opposition à *vates* du vers 76, et explique comment les poètes ont vu ce qu'ils chantent; ce sont des mensonges de leur féconde imagination.

84. Consortia R H A ; terrent CS ; terra *Itali*. Les anciennes éditions ont *terra est* qui donne un sens très intelligible, et qu'Ellis accepterait volontiers si la formule *conscius sum* au sens transitif ne lui paraissait pas très

improbable dans le latin de l'*Aetna*. Sommes-nous bien sûrs de ce qui peut ou ne peut pas appartenir au latin de l'*Aetna* ? Outre les passages de Pacuvius, Plaute et Fronton que cite Ellis, on trouve *conscius esse* suivi de la proposition infinitive dans Cicéron et Tite-Live (avec *quam* et le subjonctif dans Hirtius) ; v. Cic., *Tusc.*, 2, 4 : Etsi enim mihi conscius sum me nimis cupidum fuisse vitae ; cf. Quintilien, XII, 11, 8 : conscius sum mihi... candide me... protulisse.

Le scrupule d'Ellis est mal fondé et on peut construire la phrase : Et quidquid falsi terra sibi conscia est (s.-ent. *esse* ou *inesse*) interius. La terre a conscience que tout ce que les poètes placent dans son sein est pure invention, simple mensonge. La leçon *terra* (*est*), la terre douée ici d'intelligence (cf. Properce, III, 5, 26, Ed. Mueller : non nihil ad verum conscia terra sapit) se justifie d'autant mieux qu'au vers suivant le poète se reprend et l'invoque directement en la personnifiant : *Nec tu, Terra, satis*. Le vers 84 offre d'ailleurs le même ordre d'idées et la même forme d'expression que le vers 23 ; il conclut et résume comme lui une énumération analogue, et dépend d'un verbe de sens général contenu implicitement dans les verbes des phrases précédentes (*viderunt, stravere, sollicitant, canunt, rotant*) ; ce genre d'expression n'est pas rare dans l'*Aetna*. Aucune des corrections proposées ne me semble aussi acceptable ou donner un sens plus satisfaisant. v. Friesemann (*Collectanea critica*, Amstelodami, 1786) : *inferior* ou *inferius* ; Jacob (dans le Commentaire) : *ulterius* ; Ellis : *infernist... consortia adhaerent* (Jacob : *consortia terrent* d'après H) ; Baehrens : *quidquid et est tellus falsi sibi conscia, terrent* ; Bormans : *falsum* ; Munro : *terret*, suivi d'une lacune qu'il comble ainsi (Comment., p. 48) :

Pectora, materiem fingenda ad talia praebet,

(Cf. Bücheler :

Pectora, sub latebris fingunt consistere terrae) ;

Birt met deux points après *interius* et lit *terra est*. Sudhaus, qui conserve entièrement les leçons de S, donne à la phrase une construction d'une hardiesse inacceptable : *vates terrent* (= *terribilia fingunt* ou *canunt*) *quidquid* (*est*) *interius* (= *ea omnia*) *falsi sibi conscia* : « Kurz, ihre ganze Schreckenswelt da unten ist sich ihrer Nichtigkeit bewust ». Ce sont les fantômes épouvantables créés et placés par les poètes au sein de la terre qui ont conscience de leur nullité. Le sens est clair sans doute, mais il est dû à un tour de force qui ressemble bien à de la prestidigitation grammaticale.

100. Ellis : *eidem* ; Leclerc, Schmid, Wernsdorf : *isdem*, qu'ils rattachent à *voraginibus* (v. 101 ; *foraminibus* dans Leclerc, Wernsdorf) ; Jacob : *qua omnes circum meat artus* ; Baehrens : *qua circum eat artus*. Je ne vois pas de motif sérieux pour rejeter *idem*, que donnent tous les manuscrits, ni à plus forte raison pour approuver les changements de Jacob et Baehrens. Ellis trouve que *idem* n'a guère de sens ici et il s'appuie pour écrire *ēidem* sur des exemples analogues de Lucrèce où *ēodem* (II, 663 ; VI, 961), *ēadem* (I, 480 ; IV, 744, 786, 959), *ēaedem* (I, 306) comptent pour deux syllabes. En fait, le datif *eidem* ne se rencontre pas dans les manuscrits de Lucrèce (v. Cartault, *La flexion dans Lucrèce*, p. 67), et le sens que donne Ellis au vers avec *eidem* ne s'impose pas : « *Tout* le sang circule (dans le corps) pour entretenir la vie d'un seul et même être (*of the same one being*) ». Le nominatif *idem*, con-

servé par Munro et Sudhaus, n'est pas un mot aussi oiseux que le juge Wernsdorf (v. note à ce vers) ; la terre est sillonnée en tous sens par d'étroits canaux (*exiles... vias*) comme le corps par des veines (*percurrunt... venae*) ; il s'agit de la terre dans son ensemble (*omnis humus*) et du corps entier (*tota... corpora*) ; là se distribue perpétuellement l'air (*digerit auras*) dont la tension continuelle est la cause des phénomènes volcaniques qui seront étudiés plus loin ; ici circule sans interruption le sang dont l'ensemble, toujours le même (*omnis... idem*), est nécessaire aux fonctions vitales. *Idem* dans ce sens me paraît très précis. Il est tout à fait inutile de supposer *isdem* (sc. *voraginibus*) ; *voraginibus* est régi par *conceptas* et non par *digerit* et désigne ici non pas les canaux souterrains par où circule l'air, mais les orifices qui le reçoivent à la surface du sol avant qu'il pénètre à l'intérieur de la terre. La quantité de *sanguis* n'a rien qui doive nous surprendre ; ce mot forme toujours un spondée dans Lucrèce, plusieurs fois dans Ovide, et une fois dans Virgile (v. Munro, note à l'*Aetna*, 100).

102-117. Cette longue phrase, obscure, coupée d'incises, retardée par des comparaisons, surchargée de conjonctions, a donné lieu à bien des commentaires contradictoires. Elle me paraît facile à comprendre si l'on admet que l'auteur envisage deux hypothèses qui peuvent expliquer l'existence des canaux souterrains : 1° ou bien la terre s'est trouvée telle, c'est-à-dire remplie de crevasses et sillonnée de passages dans son intérieur, à son origine même, lorsque le chaos de l'univers s'est séparé en *maria*, *terras* et *sidera* (v. 103) ; cette hypothèse est annoncée par *aut*, qui est la leçon de CS (*haud* Wernsdorf ; *hoc* Bormans, Baehrens ; peut-être *ante*, conject. de Ellis) ; 2° ou bien elle s'est formée ainsi dans la suite des temps, *causa vetusta est*, *Nec nata est facies* (v. 110-111), hypothèse introduite par *sive*. La coordination de *aut* et de *sive* n'est pas régulière ; on en trouve cependant d'autres exemples ; v. en particulier Manilius, I, 122 et suiv. : *sive... seu... sive... sive... seu... aut*, etc., où est traitée une question analogue (cf. Hildebrandt, *Zur Ueberlieferung der Aetna*, Philologus, LVI, I, p. 117), et plus bas, les vers 112-115 de l'*Aetna* (v. ci-dessous).

Examinons séparément chacune de ces hypothèses. La première, quel que soit le texte des précédentes éditions auquel on se rallie pour les vers 105-108, paraît difficile à comprendre ; les vers 105-108, qui sont horriblement altérés dans les manuscrits, ressemblent à une énigme dont personne n'a donné jusqu'ici une solution acceptable. On lit dans C :

... et qualis acervus
Exilit inparibus jactis ex tempore saxis
Ut crebrer introrsus spatio vacat acta charibdis
Pendeat insésé simili quoque terra futurae, etc.

S donne les mêmes leçons, sauf *crebor*, *introssus*, *vacatacta*, *carims* (ou peut-être *carinis*) avec un *h* au-dessus du *c*. Il n'est pas nécessaire d'apporter aux vers 107-108 de grandes corrections pour rendre le tout intelligible. Je rattache la comparaison indiquée par *qualis* (v. 105) non à ce qui va suivre, mais à ce qui précède : *sed tortis rimosa cavis et*... ; elle sert d'explication à cette pensée. Je mets donc un point-virgule après *saxis* (106) et enlève toute ponctuation après *cavis* (105), contrairement à ce que font la plupart des éditeurs ; le fait indiqué au vers 106 est un phénomène qui se comprend d'ailleurs de lui-même. Puis, au lieu de prendre *ut* (v. 107) et ce qui suit pour une proposition consécutive où *charybdis* (*corymbos* Itali et

anc. éditions, *corymbas* Gronov. *Observ.* II, 6; *corymbis* [nomin. fém. ?] Leclerc) devrait être nécessairement une apposition à *acervus*, et où *vacat acta* n'aurait plus aucun sens (*vacuata* Itali, *vacuante* Wernsdorf, *cava facta* Baehrens en note, *vace facta* Buecheler (*Conjectanea*, dans le *Rhein. Mus.*, N. F., LIV, I, p. 3, 1899), j'en fais une seconde comparaison se rattachant à ce qui suit (v. 108) : *similis quoque* etc. Nous avons dans l'ensemble du passage une double comparaison indiquant : 1° comment se sont formés à l'origine les canaux souterrains, *desedit... rimosa... et qualis acervus exilit*; 2° quel est l'aspect actuel de la terre, ainsi formée, *ut... vacat... charybdis...*, *terra... non omnis... coit*. *Vacat acta charybdis* peut se dire clairement des gouffres, qui une fois formés (cf. *agere rimas* Ovide, *agere cuniculos* Tite-Live, César, etc.) présentent en leur intérieur de nombreuses cavités, *crebro introrsus spatio vacat*, et semblent ainsi suspendus sur eux-mêmes, *pendetque* (peut-être *pendens*) *in sese*. Je suppose *pendetque*, ou *pendens*; les manuscrits donnent *pendeat*, conservé dans toutes les éditions; ce subjonctif dépendant de *ut* et indiquant la conséquence de la formation de l'*acervus* du vers 105, rend l'ensemble si difficile à comprendre que je n'hésite pas à faire la correction; elle est compensée par l'avantage de conserver sans changement les leçons de C au vers 107. De même au vers 108 où CS donnent *futurae*, je lis *futura* (*figura* Itali, *figura est* Munro, *figurae* Ellis). Stowasser (*Zur Latinitat des « Aetna »*, dans la *Zeitschrift fur die österr. Gymn.*, 1900, 5e fasc., p. 385-398) propose de voir en *futura* l'ablatif d'un substantif formé du verbe *esse* (thème *fu*), comme *pictura*, *statura*, *natura* sont formés de *pingere*, *sistere*, *nasci*, etc. *Simili* (leçon des manuscrits) *futura* indiquerait la manière dont s'est formée la terre à l'origine (= τὸ φῦναι, τὸ γίγνεσθαι). Je trouve le même sens, sens du reste très clair, dans le participe futur *futura*, et ne vois pas par suite la nécessité de recourir à une forme dont nous n'avons aucun exemple en latin. En rattachant, dans une phrase que sa concision rend un peu obscure, *futura* à *laxata*, on a ceci : la terre, au moment où elle allait se former, devenir (*futura*) ce que nous la voyons aujourd'hui, a laissé en elle des passages pour de légers canaux (*in tenues laxata vias*); aussi ne forme-t-elle pas aujourd'hui un bloc massif (*coit*, à l'indicatif présent).

La seconde hypothèse offre moins de difficultés; le texte des vers 110-116 est mieux conservé et plus intelligible. L'état actuel de la terre peut être dû à une lente formation qui se continue encore maintenant. L'auteur examine quatre causes qui ont pu agir soit isolément, soit ensemble; elles sont annoncées par la conjonction *sed*, opposée à *nec nata est facies* qui résume la première hypothèse, et amenées successivement par *seu..*, *aut... sive*, coordonnées entre elles comme les conjonctions disjonctives des vers 102 et 110. Ce genre de coordination, si rare qu'il soit, n'est pas sans exemple (v. plus haut). Au v. 111, je conserve avec C *intra* (S *intrat*, accueilli par Bormans, Baehrens, Ellis); au v. 112, je lis avec CS *effugiens* (Bormans : *et fugiens*, adopté par Ellis; Baehrens : *Effugiis*). Les leçons de C paraissent très justifiables; il s'agit (v. 111, 112, 113, 114, 115) des trois causes, air, eau, feu, qui ont pu creuser et continuent encore de creuser des passages dans le sol; l'effet de ces causes se produit évidemment du dedans au dehors, et non pas du dehors au dedans. Le *spiritus*, la *nympha*, les *vapores* et l'*ignis* se frayent une route pour sortir du sein de la terre où ils se sont trouvés renfermés à l'origine, et non pour y entrer; à cette pensée correspond très naturellement pour le premier des trois éléments l'expression *liber spiritus intra effugiens*; *intrat et fugiens molitur* serait difficile à comprendre. Au v. 112,

perenni (CS) donne un sens aussi clair que *perennis* (Ellis) ; et même le mot convient mieux à l'effet qu'à la cause, au limon qui se forme *continuellement* sous l'action de l'eau, qu'à l'eau elle-même dont l'action peut, à la rigueur, subir des moments d'arrêt ; or ce qu'il importe de constater ici, dit le poète (v. 116-117), c'est un résultat, non une cause. L'énumération de tant d'hypothèses dont aucune, semble-t-il dire (*non est hic causa dolendi*), ne peut se prouver, justifie amplement cette remarque. Aux v. 116-117, l'expression *causa dolendi* et la répétition de *causa* dans deux sens différents, sont fort choquantes. Aucune des corrections proposées ne me paraît acceptable (*docenda* Leclerc, *docendi* Ald. et anc. édit., *docendi d. s. o.*, *causas* Munro) ; j'avoue n'avoir rien de mieux à suggérer.

119-121. Vers incompréhensibles dans C : *hac torres* (avec *n* au-dessus de *e*)... *nam ille extenui vocemque... cum fluvio... arcessant*. D'innombrables corrections ont été imaginées ; je signalerai les plus intéressantes ou celles qui donnent le sens le plus clair. V. 119 : *ac torrentem* (leç. des *Itali*) *imo* édit. jusqu'à Munro ; *totiens imo* Haupt ; *terrae subito* Baehrens ; *totiens* Sudhaus ; Munro et Ellis supposent une lacune après le vers (par ex. : Invalidus solet atque alio se erumpere fontem) ; — v. 120-121 : *Non ille ex tenui vocemque agat acta n. e., Cum fluit, e. arcessat u. et undas*, premières éditions ; *Non i. e. t. vacuove agat aucta n. e. Confluvia, et ruptis arcessat ea u. ab undis* Scaliger, Leclerc, Wernsdorf ; *Non Nili e. t. vortex alit arva* ; *n. e. Confluat, errantes arcessens undique et undas* Jacob ; *Nam mille e. t. vocuoque agitata n. e. Confluvia e. arcessant u. v.* Munro ; *Non i. e. t. quocumque agat, apta n. e. C. e. a. u. v.* Sudhaus ; *Non Nili e. t. vortex agat arta n. e. C., e arcessens u. venas* Baehrens ; *Non ille ex tenui violens veget* ; *arta n. e. C. e. arcessant u. v.* Ellis. La correction que je proposerais, après un examen très attentif de ces trois vers, n'est pas plus violente que la plupart des précédentes, et elle paraît donner un sens très clair. Aux v. 117-119, le poète constate qu'il existe dans le sein de la terre des cavités ; ceci est prouvé par deux faits : 1° nous voyons jaillir d'immenses sources ; 2° — ici la leçon *hac torrens* est incompréhensible, sauf le cas de la lacune supposée par Munro ; mais à *emergere* (*erumpere* Leclerc) correspond évidemment *se mergere* (*se emergere* Wernsdorf et beaucoup d'édit. anciennes) ; à *fontes* doit correspondre un autre accusatif ; *torrentem* convient mal, car nous attendons un pluriel, et c'est un pluriel que demandent la logique et la suite des pensées. En transposant très légèrement deux ou trois mots, *ac se uno torrentes*, nous arrivons à un sens extrêmement clair ; nous avons là le second fait que nous attendons : — nous voyons des torrents s'engloutir dans des crevasses du sol. Ce vers doit d'ailleurs avoir été profondément altéré dans l'original de CS ; car S ne fait qu'un seul vers des vers 118-119 : *Esse sinus penitus tanto se mergere hiatu*. Après la constatation des deux faits, le poète, qui va parler plus loin de fleuves immenses disparaissant au sein de la terre, juge nécessaire d'examiner la capacité et l'étendue de ces crevasses destinées à former de vastes réservoirs d'eau. Lu comme je l'ai reconstitué, le vers 120 est clair. Cette crevasse doit être immense ; de grandes nappes d'eau doivent en occuper le fond ; c'est un réservoir où peuvent prendre naissance des fleuves entiers, une fois qu'il est rempli (*apta confluvia, — arcessens undique venas,— ex pleno,— fortem... amnem*. Ainsi peut se comprendre aisément tout le passage. Je lis *non* (avec la plupart des éditeurs) *est tenuis vacuusque* (*vocuoque* Munro), et je mets un point-virgule avant *agat* ; je conserve *apta*, des réservoirs *appropriés* à leur destination, et je trouve inutile au vers 122 de

changer *et* en *ut*, à condition d'écrire au vers précédent *arcessens* au lieu de *arcessant*. Pour les différentes corrections proposées au vers 122, v. les apparats critiques de Baehrens et Ellis.

125. Direptam CS; direpta H; *direpta* premières édit.; *derepta* Scaliger, Leclerc, et tous les éditeurs suivants, sauf Sudhaus. Il me paraît inutile de changer *direpta* en *derepta*; les fleuves disparaissent dans les gouffres en tourbillonnant, comme s'ils avaient affaire à un ravisseur qui les enlève vivement de leur cours; cette pensée semble mieux rendue par *direpta* que par *derepta*, qui indiquerait plutôt un mouvement de haut en bas.

129. Ospitium fluvium aut semita etc. C; fluminum H; fluviorum *Itali*; les premières éditions donnent avec les *Itali*: *hospitium fluviorum aut semita* etc.; Scaliger : *at*; Leclerc, Wernsdorf : *haud*; Munro : *H. fluviorum aut s.*, avec virgule après *semita*; Baehrens : *fluvio et det*; Sudhaus : *H. fluvium : haut semita, n. p.* etc.; Ellis : *H. fluvio det*; Unger conjecture *in fluidum*. La correction la plus simple est suggérée par une remarque d'Ellis, qui considère *fluvium* comme une corruption possible de *fluvio jam*, mais fait dans cette hypothèse, de *hospitium* et de *semita* une double apposition à *terra* (v. 128) : *hospitium jam ac semita*; *aut* serait dans ce cas une mauvaise leçon pour *ac*. La correction de *aut* en *jam* donnerait à toute la phrase un sens très clair; à *fontibus* et *rivis* correspondent très naturellement *semita* et *via* (v. Sudhaus, note aux v. 128-135, p. 116), doubles canaux de grandeur différente par où sort l'eau rassemblée au sein de la terre; *hospitium* ne peut désigner, soit au nominatif (apposition à *terra*), soit à l'accusatif (apposition à *canales*) que les réservoirs dont il a été question plus haut (120-122); l'emploi de *jam* pour marquer une conséquence est très usuel; la contraction *fluvium* (peut-être *fluviis*), si rare soit-elle, se rencontre ailleurs (v. Valer. Flaccus, *Argonaut.*, VI, 391, 443). Le raisonnement de l'auteur est par suite très facile à saisir : si la terre, avec ses canaux, n'offrait pas aux cours d'eau (sens général) l'hospitalité, alors sûrement (*jam profecto*) il n'y aurait ni *semita* pour les *fontes*, ni *via* pour les *rivi*; nous aurions affaire à une masse pleine et inerte; mais l'expérience nous prouve que cela n'est pas. V. les conjectures de Struchtmeyer, *Animadversionum criticarum libr duo*, p. 1-12, Hardervici, 1755.

142. Incomperta via est operum tantum effluit intra CS, que suivent Munro et Ellis, mais avec ponctuation après *operum* et hypothèse d'une lacune à la suite de ce vers (peut-être : *Flātibus assiduis aer : haec cognita sensu* Munro); aeri tantum effugit ultra G, leçon qu'adoptent Jacob, Baehrens et Sudhaus, sauf *aeri* où ils lisent *aer*; *tantum īnfluit intra*, premières éditions. Le vers, dans CS, n'est pas compréhensible, à moins d'admettre une lacune; il le serait dans G en lisant *aer*. Munro prétend, pour justifier la lacune qu'il suppose, que *operum* « semble nécessaire »; il traduit : « you cannot trace out these constructions » (note à 142, p. 52). La présence de *operum*, complément de *via*, me paraît au contraire bien inutile. Il s'agit dans ce qui précède d'immenses cavernes ou abîmes de toute sorte qui s'enfoncent dans le sol, et en les citant l'auteur a l'intention de prouver (v. 134-136) que les vents trouvent dans la terre des issues que l'on ne connaît pas, mais dont l'existence est prouvée par des faits (*spiramenta latent*, etc.). Pourquoi *incomperta via est* ne ferait-il pas allusion à ces canaux encore mal connus,

plutôt qu'à la manière même dont les choses se passent au fond des immenses gouffres ou cavernes dont parlent les vers 137-141 (Ellis : « the *method* of such working is not traceable » ou « the *plan* of such working baffles discovery »)? Si l'on entend *via* des canaux eux-mêmes par où circulent les vents, le *aeri* de G nous suggère, avec *aer*, un sens très acceptable, et je ne vois plus de motif pour substituer quoi que ce soit à *effluit intra* de CS, que rejettent cependant tous ceux des éditeurs qui s'en tiennent résolument à la leçon de G. Si on n'a pas encore découvert les passages qui aboutissent dans ces cavernes, ou qui du fond de ces cavernes conduisent plus profondément dans le sol, il y a un fait certain, pense le poète, c'est qu'à l'intérieur de ces cavernes (*intra*) l'air s'échappe du sein de la terre (*effluit aer*) ; seulement cette pensée est exprimée en un vers très concis : *incomperta via est*; *aer tantum effluit intra.* Munro remarque d'ailleurs (p. 52) que Pline, Sénèque et d'autres écrivains signalent fréquemment ces vents qui dans les cavernes semblent sortir de l'intérieur du sol, fait dû dans les pays chauds à la différence des températures entre l'air intérieur et l'air extérieur. Par suite, l'explication que donne Sudhaus pour maintenir *effugit ultra* de G (scil., *ultra quam homines vel progrediantur vel prospectent*) me paraît bien moins claire que les précédentes, et la lacune supposée par Munro ne semble pas nécessaire.

148. Penitusque movent hoc etc. CS ; movens G ; de même *movens,* suivi d'un point-virgule, Scaliger ; *movent*; *hic pl.*, etc. Jacob; *movent hic plura, nec. est* etc. Munro; *movent, hoc pigra* Baehrens; *penitusque, novent hoc pl. nec. est* Ellis. J'adopte ici la leçon de Sudhaus, qui est conforme en tout point à ce que transmettent CS, mais non son explication, qui est aussi celle de Munro. Tous deux supposent que dans le raisonnement *à fortiori* des vers 146-149, la proposition principale commence à *necesse est* et que les deux précédentes sont coordonnées entre elles par *nec* (= *et quo non* segnior etc.). Ainsi construite, la phrase est évidemment mal équilibrée, comme le remarque Ellis, qui, en lisant *novent,* ne remédie que faiblement à ce défaut. Pourquoi ne pas conserver *movent,* ponctuer fortement après *hoc plura* et faire de ce qui suit une conclusion, l'indication des résultats produits par les causes indiquées aux deux vers précédents (*non... segnior ira est, movent plura*)? Cette pensée est très claire. Voici comment je comprends. Nous avons un raisonnement par comparaison; il en est du caractère et des effets du vent, au sein de la terre, comme de ceux du feu ; à *quo liberior quoque est animosior* correspond *nec segnior ira est,.. moventque hoc plura,* à *in inclusis* correspond *sub terra penitusque* et *ignis* a son expression parallèle dans *ventis*; les deux membres de phrase sont réunis par *nec*, qui seul ici offre une légère difficulté. Il faut le décomposer ou le prendre dans son sens primitif de négation simple (= ne pas, cf. Virgile, *Bucol.*, IX, 6 : « quod *nec* vertat bene ! »; Tite-Live, I, 25 : « qui *nec* procul aberat » ; les mots *negotium, necopinus*, etc. ; v. Riemann, *Syntaxe latine*, p. 480, édit. de 1890); si nous avions *non ventis s. i. e.* ou même *et ventis* ou *ventis quoque* ou *ventis etiam* accompagnés de la négation *non*, le sens serait indiscutable ; l'emploi de *nec* le rend peut-être un peu obscur, mais ne le modifie pas nécessairement. Quant au reste : *necesse est* etc., il indique des résultats qui peuvent être ceux du feu aussi bien que ceux des vents, donnant libre cours sous terre à leur activité furieuse : ils brisent leurs liens et repoussent les obstacles. Et ceci s'accorde à merveille avec les vers qui suivent : *vis animae flammaeve,* etc.

152. Causa est Mss.; secant quae causa tenerrima caussa est G; *caula* conj. de Leclerc, adoptée par Wernsdorf, Ellis; *crusta* Haupt; *massa* Munro; *qua fissa t. claustra* Unger; *qua crusta tenerrima clausa est* Baehrens. Je ne comprends pas *causa* (Jacob : *wo der Arbeit lockerstes Ziel scheint*), même avec la correction de Sudhaus : *quae visa t. c. est* (*und die Ursache gerade, die die schwachste zu sein schien, schneidet quer durch*); de *caula*, au singulier, je ne sais pas si l'on pourrait trouver un autre exemple, et le mot, dans ce cas, devrait signifier *trou, ouverture, cavité*, plutôt que *barrière* ou *obstacle*. Or ce qu'on attend ici, c'est l'idée d'un obstacle résistant, au travers duquel le feu et le vent se frayent un passage par la violence (*ruit... obliquum secat*); à cette pensée répond le *claustra* de Unger. Je ne vois rien de mieux à proposer; mais je rejette *fissa* que veut Unger pour *visa*. *Visa* se comprend aisément : « là où les roches (ou l'épaisseur du sol) *semblent* offrir l'obstacle le plus faible »; *fissa* supposerait une fente préalable, une ouverture qui diminuerait la force de la pensée en supprimant une partie de la résistance qui fait échec au vent et au feu.

153. Hiatu C; hiantes G, suivi par Jacob, Munro, Baehrens, Sudhaus, Ellis. *Hiatu* semble mieux convenir que *hiantes*; le vent n'est pas *densus* par lui-même; il le devient à cause des étroits passages par où il sort (cf. v. 168-169). L'épithète *hiantes*, appliquée ici aux canaux souterrains qu'il bouleverse, serait oiseuse; il ne les bouleverse pas d'ailleurs parce qu'ils sont *hiantes*, mais parce qu'il devient lui-même *densus*. On pourrait voir dans *hiatu* un ablatif de lieu (= in hiatu); je trouve plus naturel d'en faire un ablatif de cause.

158-161. Passage très discuté. C donne : S. s. s. f. p. concredere c. T. o. et summis alimentum v. oris Quae v. i. p. c. v. r. Fallere sed n. t. l. certaque retro; G : subitis... concrescere... et subitis... ora Quod patula... vastosque... Falleris et n. certo tibi lumine res est. Conjectures diverses : 158 *accersere* Baehrens; *caulis* Leclerc, Wernsdorf; — 159 *et subit esse* Maehly (p. 8); *animari* Bormans; *ex subitis alimenti incursibus* Unger (dans *The Journal of Philology*, vol. XII, n° 33, 1888, p. 151); *et subitis alienum* Damsté (*Mnemosyne*, XVII, 2, 1889, p. 193-197); *adsumptis alimentum* (gén. plur.) *viribus* Ellis; — 160 *qua vacua... vacuosque* Ellis (dans le *Corpus* de Postgate; † *valida...* † *validosque* dans son édition); — 161 *claro* Maehly (v. les apparats critiques de Baehrens et Ellis). Aux vers 158 et 161, j'adopte les corrections d'Ellis dont les raisons me paraissent convaincantes. Mais aux vers 159-160, je ne crois pas que le texte de C doive être beaucoup modifié pour devenir clair. Le poète, qui tient essentiellement à ce que l'observateur juge des choses par la vue, prévoit une objection : nous ne voyons du volcan (*opus*) que ce qui se passe à la surface; par suite, ce qui a été dit plus haut de la puissance des vents et du feu, renfermés et se déployant au sein de la terre, pourrait bien être faux. Pour combattre cette objection, le poète fait appel cette fois au raisonnement, et appuiera plus loin ses théories sur des faits dont n'importe qui peut se rendre compte.

L'objection est exposée, avec sa raison d'être, aux vers 158-160; la réponse est annoncée au vers 161. Examinons le sens des vers 158-160. Pour qu'il y ait incendie du volcan, il faut : 1° une cause ou des causes, celles dont il a déjà été question et qui seront exposées encore plus amplement par la suite; 2° des aliments qui entretiennent les feux, ceux qui seront étudiés après les causes (v. 386 et suiv.). Un observateur peu judicieux, ne considéran

que l'aspect extérieur des choses, ne jugeant des phénomènes que par ce qui frappe sa vue, pourrait croire que le volcan en activité (*opus*, mot qui dans le poème désigne fréquemment l'Etna) n'obéit (*concedit* : « céder, se laisser vaincre », sens fréquent) qu'à des causes qui agissent à sa surface, et non dans les profondeurs du sol (*summis* causis), et que d'autre part les matières qui l'alimentent (*alimentum*) sont soumises, elles aussi, à une action tout extérieure (*summis* viribus) sans laquelle les feux s'éteindraient. Or cela n'est pas : *Falleris et* etc. Maintenant sur quoi s'appuierait cette opinion ? Sur ce fait que vous avez devant vous, en contemplant l'Etna (*quod* [leçon de G, généralement adoptée aujourd'hui, = parce que]... *in promptu cernis*) des ouvertures et des enfoncements de terrains assez puissants (v. Ellis : « powerful chasms and powerful depressions of soil ») pour expliquer à vos yeux les phénomènes que vous observez ; mais, sous-entend le poète, vous négligez d'étudier ce qui se passe à l'intérieur du sol. *Ora* (leçon de G, acceptée aujourd'hui par tous les éditeurs) *valida* et *validos recessus* peuvent aisément s'entendre des orifices et des abîmes *capables*, par leurs dimensions, de justifier les phénomènes d'éruption auxquels fait allusion l'auteur. Ce qui me pousse surtout à maintenir les leçons de C (sauf *oris* et *quod*) aux vers 159-160, c'est la triple série d'expressions parallèles que ces leçons nous permettent de conserver : *summis... summis* ; — *causis... viribus* ; — *valida... validos* ; à cela on peut ajouter l'opposition très naturelle de *opus* (sens général) et *alimentum* (détail particulier) et de *ora* (l'ouverture des abîmes) et *recessus* (l'abîme lui-même). Je regretterais de supprimer ou de modifier cette suite de pensées semblables, si naturelle dans le style poétique. Au v. 159, *tantum* peut être considéré comme adjectif (= si grand, si puissant) ou comme adverbe (= uniquement) se rattachant à *summis* ; je n'ai aucune opinion précise à cet égard, sauf que la construction de la phrase paraît plutôt demander le premier sens.

163. Et sese CSG ; et rose H ; *est reses* Scaliger ; *et rore* Jacob. *Et sese* est conservé par Munro et Sudhaus; Munro suppose entre 162 et 163 une lacune qu'il n'essaie pas de combler ; Ellis lit *set sese* (v. les apparats critiques de Baehrens et Ellis à ce vers et au vers précédent). En lisant le vers 162 comme Ellis qui me paraît avoir raison, on peut au vers 163 substituer à *et* de CSG *at* aussi bien ou même mieux que *set*. Le sens n'en est d'ailleurs pas modifié ; cf. conject. de Unger (*The Journ. of Philol.*, vol. XII, nº 33, 1888, p. 152) aux vers 162-164 : *vigent* in hiatibus, *En sursum* introitu *assiliunt ostioque* (?) patenti *Consertae*, etc.

169. Densique premunt CS ; densaque premit G ; *densique premit* Sudhaus ; *fremunt* Pithou, Wernsdorf. *Densaque premit*, accepté par Munro, Baehrens, Ellis, ne me paraît pas donner un sens meilleur que *densique premunt*, accueilli par la plupart des anciennes éditions. Est-ce vraiment la « ruina » qui est *densa* (Ellis : « a dense downfall ») ? *Densus*, ici comme en beaucoup d'autres passages, convient bien plutôt aux vents dont on vient précisément de dire qu'il leur faut un étroit passage pour qu'ils entrent en désordre. Cette pensée se continue très naturellement avec *Fervet opus densique premunt*, qui indique le résultat de leur resserrement comme aussi de la poussée qu'ils exercent les uns sur les autres. *Densi* s'applique bien à l'ensemble des vents qui se pressent ; *densa* conviendrait mal à la simple *ruina* de l'un ou l'autre d'entre eux. Après le fait général : *densique premunt*, le poète prend les exemples particuliers de l'Eurus, de Borée et du Notus, qui se précipitent

alternativement (*nunc... nunc*) les uns sur les autres. En outre, *densa ruina*, qui a pour complément déterminatif *Euri Boreaeque* dans un cas, et *hujus* dans l'autre, ne peut pas se construire à la fois avec *premit* et *premitur* qui cependant, intercalés comme ils le sont entre *densa* et *ruina*, doivent tous deux avoir *ruina* pour ablatif d'instrument ou de cause. Comment peut-on dire que *Notus premit ruina Euri Boreaeque* et que *uterque* (s.-ent. *premit ruina*) *hujus*? Avec *premit*, il faut sous-entendre *sua* (sc. *ruina*), chose que la construction de la phrase ne permet pas. Dès lors l'ensemble me paraît incompréhensible, et je maintiens avec CS *densique premunt*, qui a le mérite de la clarté. *Premunt*, comme *premit* dans Ellis (« is urging » sans complément) et Sudhaus (« das ist ein wechselndes Drängen » etc.) est employé au sens absolu : « exercent une pression » ; le complément n'est d'ailleurs pas difficile à suppléer : *premunt inter se* (cf. 304 : cum densa premunt *inter se* corpora). Cet emploi des verbes au sens absolu n'est pas rare dans l'*Aetna*.

171-172. Quassat hiatu F. solo etc. C ; soli G ; *quassa meatu* Wernsdorf Baehrens ; *boatu* Unger ; *citatu* Ellis (*Journ. of Phil.*, 1889, p. 111, d'après un passage de Salluste, *Hist.*, fr. II, 28) qui conserve cependant dan le texte *quassat hiatu*. Le texte de C, avec la variante de G (*soli*), est accepté par Munro, Sudhaus, Ellis ; ce dernier ponctue fortement après *soli* et rattache *trepidant* etc. à *Inde* (v. 173). Ce texte a un double inconvénient : 1° on ne peut guère dire d'un *hiatus* qu'il est *saevus*, ni comprendre l'ablatif, qui ne peut ici indiquer qu'une conséquence ou un résultat ; car ce n'est pas le *hiatus*, mais la *venti rabies* qui ébranle le sol dans ses fondements ; 2° *que* se trouve à une place anormale : *trepidant urbesque caducae* = *trepidantque u. c.* ; Munro affirme (note à l'*Aetna*, v. 79) que ce cas est très fréquent dans l'*Aetna*, comme aussi dans Ovide. En fait, la plupart des exemples qu'il cite dans l'*Aetna* (79, 113, 172, 410, 431, 529, 599, 600) ne sont guère probants, et plusieurs sont dus à une mauvaise leçon ou à une mauvaise interprétation. *Meatu* donne un meilleur sens, mais s'éloigne plus de la leçon de C, que *citatu*. *Citatu*, mot du reste très rare (v. Ellis, *pass. cité* ; cf. le même, note à l'*Aetna*, v. 71, p. 106) est facile à comprendre et s'applique fort bien aux vents dont la rage furieuse a pour effet d'ébranler les entrailles du sol et de secouer jusque dans leurs fondements les villes qui menacent dès lors de s'écrouler. Je construis donc : *fundamenta soli saevo quassa citatu* (sc. *ventorum*) *urbesque caducae* (s.-ent. *quassae saevo c. v.*) *trepidant*. Vient ensuite la conclusion générale sur la manière dont le monde retournera au chaos : *Inde*, etc.

186. Ce vers se lit une seconde fois dans C après le vers 195. Il est maintenu à cette dernière place par Baehrens, Ellis, à la première par Wernsdorf, Meineke, Alzinger, Sudhaus ; Munro le rejette dans les deux cas comme apocryphe (*spurious*) ; les anciennes éditions le donnent aux deux endroits (Leclerc entre crochets après 195, Jacob avec un astérisque à chaque fois). C donne *Aetne* 186 et *etne* 196, S *Aethne* dans les deux cas ; Jacob propose : 186 *succrescat* et 196 *Ut propius spectes Aetnae, succurrat* etc. ; Haupt : *succrescat in auras* ; Baehrens : *succrescat, in actis* etc. ; Alzinger : *succrescat in ignes* ; Unger : *in artis* etc. (v. les apparats critiques de Baehrens et Ellis). J'admets avec Ellis *et ne*, leçon qui seule donne un sens intelligible à *inanis* sans bouleverser le texte donné par CS ; mais je trouve le vers mieux placé au premier qu'au deuxième passage, où il a sans doute été introduit

par la faute d'un copiste inattentif. Dans le passage 180-188 est décrit l'aspect merveilleux de l'Aetna ; 187 (qui manque dans tous les manuscrits, sauf dans G où il est d'ailleurs placé bien à tort après 189) et 188 résument l'impression d'ensemble produite par le spectacle décrit dans les vers précédents. Le vers 186, précédant cette impression générale, conclut très naturellement la description des roches qui s'enchevêtrent dans la montagne en un immense désordre. Tout cela, pense le poète à la fin de sa description, présente un aspect grandiose (*major species*) ; la montagne n'apparaît pas à nos yeux comme une masse creuse et vide (*inanis*). *Inanis* peut d'ailleurs se rapporter métaphoriquement à *facies* aussi bien que *major* ; *facies*, au sens concret, désigne la montagne telle que nous la voyons, rendue plus imposante par le chaos de roches de toute sorte qui en encombrent çà et là les abîmes. Et voilà, conclut l'auteur, comment nous apparaît cette merveille divine, etc. (*haec... haec...*).

Dans le second passage, au contraire, le vers répond bien moins à la suite des pensées et il interrompt d'une manière pénible la construction de la phrase en séparant *divinaque rerum* de *cura sine arbitrio* est. Il faut construire *cura divina rerum* ; il me paraît bien difficile de séparer par une réflexion d'un vers entier le substantif *cura* de son épithète *divina* et de son complément *rerum*. Il n'y a d'ailleurs guère de corrélation entre « les dieux qui ne veulent pas que les phénomènes de la montagne soient observés de près », sens qui ressort évidemment du contexte comme de *cura est sine arbitrio*, et « l'aspect de la montagne » qui paraît ainsi plus grande et présente aux yeux autre chose qu'un abîme vide, ou bien, comme comprend Ellis, qui ne reçoit pas des dieux une protection illusoire (*et ne succurrat inanis* = « and not relieve the mountain ineffectually »). Ce dernier sens s'entend, je suppose, du soin que prennent les dieux d'interdire l'accès de la montagne aux spectateurs trop curieux (v. 193-194) ; dans ce cas, il faut sous-entendre *sit* avec *species*, et *cura*, qui n'est exprimé qu'au vers suivant, avec *succurrat*. Ce changement de sujet dans deux subordonnées aussi courtes reliées par *et* a quelque chose de choquant. Sans doute *succurrat* est gênant ; *succurrere* s'emploie habituellement pour les choses qui se présentent à l'esprit, non aux yeux. Mais je ne crois pas qu'il faille s'en inquiéter outre mesure. *Succurrere* se dit au sens propre non seulement d'un objet qui *vient se placer* au-dessous d'un autre, mais aussi de ceux qui *se trouvent* au-dessous, sans idée de mouvement ; cf. Varron, *de L. lat.*, V, 48 : *pagus Succusanus* [*dictus est*] *quod succurrit Carinis*. Dans l'un ou l'autre cas, le mot peut se comprendre du spectacle qui se découvre peu à peu devant l'observateur, à mesure qu'il s'approche du cratère et en contemple de plus près l'intérieur. D'autre part le poète, à plusieurs reprises, invite le lecteur à joindre le raisonnement à l'observation, à tirer par la pensée une conclusion de ce que constatent ses sens. Là encore *succurrit* est parfaitement de mise ; l'imagination peut aisément se représenter combien grandiose est l'aspect du volcan, d'après les détails qu'indique sommairement le poète, et qui, ceux-là, s'étalent devant les yeux de l'observateur : *plurima... patent... miracula...*

De toute façon, le vers en question s'explique plus facilement dans le premier passage que dans le second.

190-191. V. 190 : tenui discrimine signis G ; — 191 ponentibus C ; ponent ibi S ; tempora CS ; Mille sub exiguum venient tibi pignora tempus G. Les éditeurs se rattachent suivant leurs préférences soit à C, soit à G. Ellis :

ingens m. s. e. ponet tibi tempore vera ; Munro : *ignes... ponent... veram* (sc. *causam*) ; Jacob, Baehrens, Sudhaus suivent textuellement G, sauf quelques différences de ponctuation (*signis, Mille...* Jacob, Sudhaus ; *signis Mille...* Baehrens) ; Wernsdorf : *ignes m. s. e. ponent tibi t. veras* (*res*) etc. ; *illam... signes* Haupt (v. aussi Damsté, *Mnemosyne*, XVII, 2, 1889, p. 193-197). En principe, la correction d'Ellis me paraît bonne, mais je ne trouve pas nécessaire de changer *ignes*, donné par tous les manuscrits sauf G, en *ingens*, ni de lire *ponet tibi* plutôt que *ponent tibi* ; on lit d'ailleurs *ponent tibi* dans H. Il est question dans tout le passage 189-218 des phénomènes d'éruption, et en particulier des masses enflammées qui jaillissent de l'Etna (v. vers 199-202 en particulier). Ce sont bien là les feux (*ignes*) qui mettront sous les yeux du spectateur la réalité des choses. De la part d'un poète qui fait à chaque instant appel au témoignage des sens, *ignes* es tellement clair et précis que je ne m'explique pas la correction de Ellis *ingens* (sc. *discrimen*) ; Ellis rapporte *mille* à *vera* (« a thousand truths ») ; je n'y vois pas d'inconvénient, mais j'aimerais autant comprendre *mille ignes*. Il s'agit en somme, non pas de *milliers* de faits à démontrer à l'aide d'une preuve, mais d'*une* cause (*causam incendi*) dont il faut démontrer l'existence et la réalité au moyen d'un *millier* de faits. Ceci est clairement indiqué par *ignes mille... ponent... tibi... vera* ; cf. Schrader, *Observationum liber*, Franequerae, 1761, p. 31 : *ignes m. s. exiguo ponent tibi veras Res, oculique duces certo rem credere cogunt.*

193. Je lis *moneant*, qui continue nettement la pensée exprimée au vers précédent, sans changement de sujet, au lieu de *moneam* que préfère Ellis. Le sens général n'en est d'ailleurs pas modifié. On lit : moneat CS (conservé par de Rooy, *Conject. crit. in C. Severi Aetnam*, Trajecti ad Rhenum, 1764, p 93-104, n. au vers 191, sujet sous-entendu : *Aetna*) ; moneam G dans l'Edit. de Iéna (*moneant* dans Matthiae) ; moneant V A ; moveant R, etc. (v. les apparats critiques). *Moneant* se lit dans Wernsdorf, Meineke, Sudhaus ; *moneam* dans Jacob, Munro, Baehrens, Ellis.

195-196. V. la note au vers 186.

199. Je lis *glomeratus*, qui est très facile à comprendre et qui se tire de C : *glomeratur*, bien plus aisément que la leçon de Ellis *glomeranter*. S donne *glomerantur*, G *glomeratim*, les Itali *glomeratus*, accueilli par Wernsdorf et Meineke ; Jacob, Baehrens, Munro, Sudhaus empruntent à G *glomeratim*, qui appartient au latin de la décadence (v. le *Lexicon* de Georges) et par suite n'est pas du tout le « great gain » dont Munro remercie G ; *glomeranter* de Ellis devra être en tous cas un ἅπαξ λεγόμενον. Pourquoi ne pas se contenter de *glomeratus ?*

206. Je conserve la leçon de CS : *tantum premit*, qui me paraît très claire à condition d'en faire une exclamation se rapportant aux deux dernières suppositions, relatives à Pluton, que fait le poète. Le poète examine les craintes de Jupiter et termine par celle-ci : c'est peut-être Pluton qui ne se plaît plus dans son royaume et qui veut échanger le Tartare contre le ciel ; la possibilité de cette hypothèse est confirmée par un fait faisant allusion aux bouleversements souterrains qui accompagnent les éruptions volcaniques : *in occulto tantum premit* ! Je prends ici *premit* au sens absolu, sans complément, comme au vers 169, par ex. : il exerce une pression, une poussée, comme

s'il tentait de sortir du fond du Tartare. La plupart des éditeurs modernes lisent *tremit* (sujet *Jupiter*) et font dépendre de ce verbe les subordonnées *neve surgant, neu pudeat, neu vertat.* Cette explication ne me paraît ni utile, ni vraisemblable : *in occulto* se dirait beaucoup mieux de Pluton, dont le séjour normal est dans le royaume des ténèbres, que de Jupiter. se cachant de frayeur devant le spectacle des éruptions, alors que quatre vers plus haut il est dit que *Ipse procul magnos miratur... ignes.* Cette contradiction est choquante. Il n'y a aucune difficulté à comprendre *miratur ne*, etc., indiquant à la fois la stupéfaction et la crainte, avec énumération, par la suite, des motifs de cette crainte ; ainsi construisent la plupart des anciens éditeurs, de même que Jacob et Sudhaus, dont je ne partage pas d'ailleurs l'opinion pour le reste. Wernsdorf : *vertat*; *in o. t. premit omnia* etc. ; Jacob : *v.* ; *i. o. t. tremit* (= « so viel tost er in Finsterniss », sens à peu près semblable au mien) ; Baehrens, Ellis : *in occulto tacitus tremit* (sc. *Juppiter*) ; Sudhaus : *tantum tremit* (sc. *mons*) ; Munro adopte la leçon de C, mais n'indique pas clairement comment il l'entend : *i. o t. p.* (sc. *Dis*) ; — conjectures diverses : *clam tum tr.* Wagler ; *jam tum tr.* Schenkl ; *totus tr.* Alzinger ; *fremit* (sc. *Jupiter*) Damsté (*Mnémos.* XVII, 197) ; *tantus tremor o. d.* Haupt.

208. Mss. *robustis*, admis par la plupart des éditeurs ; *robusti* Wernsdorf, Munro, Baehrens, Ellis. Pourquoi *robustis* ne serait-il pas bon ? L'alliance *ullis robustis viribus* n'a rien d'anormal, et je ne sens guère en quoi *robustis* donne à la phrase une tournure plus prosaïque, « moins virgilienne », dit Ellis, que *robusti*. Au fond, l'adjectif *robustus* convient mieux à *vires* qu'à *corpus* ; tant qu'un corps est inerte, on ne sait pas s'il a du *robur* ; c'est seulement quand il est en action que ce *robur* se démontre, et ce *robur* tient précisément aux forces (*vires*) qu'il déploie. Dans l'espèce, le propre de ces forces est d'être ou de n'être pas *robustae*, d'avoir ou de n'avoir pas la puissance nécessaire pour tenir suspendus dans les airs les blocs de roches et les cendres dont parle le poète.

211. *Conjecta* de CH me plaît tout autant que *collecta* (ou *conlecta*) de G adopté par Jacob, Munro, Sudhaus, Ellis (qui cependant donne, dans le *Corpus* de Postgate, *congesta*, leçon de quelques manuscrits inférieurs, déjà accueillie dans Wernsdorf, Meineke) ; l'expression semble même plus poétique : les blocs sont *lancés* ensemble les uns contre les autres en d'énormes masses épaisses que les vents font tourbillonner dans le fond du cratère avant de les lancer par-dessus ses bords.

220-221. Ici, comme dans la fameuse période qui va du vers 224 au vers 252, la plupart des éditions nous présentent plusieurs interrogations indirectes dont les verbes seraient à l'indicatif. Ces indicatifs ne peuvent guère se justifier ; une lecture attentive du morceau entier, où l'auteur est animé par la pensée des nobles études auxquelles le sage peut se livrer, nous donne la solution de nombreuses difficultés de syntaxe analogues qui se rencontrent par tout le poème. Je les examinerai en détail plus loin. Aux vers 220-221, nous avons trois interrogations, dont je fais des interrogations directes, formant, si l'on y tient, une espèce de parenthèse, et terminées par la formule *subsequar* : « je m'en vais continuer ». Ainsi s'expliquent les nominatifs *pascit* et *inest*. Je vois d'ailleurs ici trois questions seulement : 1° *unde*, etc. ; 2° *quae res*, etc. ; 3° *quae causa*, etc., questions correspondant aux divers

développements que fera le poète par la suite sur l'origine des vents, sur les substances qui entretiennent les feux de l'Etna et sur les périodes de repos du volcan. Munro a tort de supprimer la seconde question, que l'auteur examinera réellement plus tard, en faisant de *quae res* une phrase relative ; ce ne sont d'ailleurs pas les vents qui alimentent (*pascit*) le feu. Sudhaus et Baehrens, qui lisent *cur subito* etc., d'après G, supposent quatre questions, bien inutilement ; la quatrième et la troisième n'en font qu'une, et cette tautologie n'est pas justifiable. Quant à savoir si *cohibentur* a pour sujet *incendia* ou *venti* ou les deux à la fois, je ne saurais le décider. Je crois qu'il faut sous-entendre les deux sujets ensemble, car l'action des vents sur les éruptions du volcan est telle, comme l'exposera le poète, que l'arrêt des uns doit amener fatalement une période de calme dans les autres.

224-252. Cette longue période dont la proposition principale ne se lit qu'au dernier vers, indique aux hommes intelligents une *série d'études* qui leur procureront un plaisir divin. De là le retour perpétuel des mêmes formules : *nosse... scire... scire... scire...* etc. De temps en temps l'accusatif complément direct indiquant les objets d'études est remplacé par une proposition interrogative indirecte avec verbe au subjonctif : scire *quot et quae...*; scire... *cur...*, *quae... quaeve* ; scire... *cur...*, *cur* ; scire... *unde... quave...*, *unde...*, *quae...*, *quae...*, *quo...*, *quo* ; scire... *quo... quo*. En outre, et c'est là ce qui est le plus difficile à saisir dans cette interminable énumération où s'entremêlent des constructions syntaxiques de toute sorte, on remarque à côté des compléments directs à l'accusatif et des propositions interrogatives indirectes : 1° des propositions complétives à l'infinitif : 236, scire... *sex* (*signa*)... *rapi...*, *referri* ; 249, pati... *disjecta... nec. condita* (*esse*) ; — 2° des propositions interrogatives directes, avec verbe à l'indicatif, se rattachant, comme par anacoluthe ou sous forme de parenthèse, à un substantif complément direct ou bien à une interrogation indirecte dont elle décompose la pensée générale en questions de détail : 229-230, après *quot et quae sint principia*, on a : ... *metuunt* ?... *pergunt* ?... *religata est machina* ? 239-241, après *tempora cur varient anni*, on a : *cur... perit* ? *cur... senescit* ?... *obrepit... recurrit* ? — 3° des subordonnées de toute nature se rattachant par des liens divers à des mots de phrases qui sont elles-mêmes subordonnées à la principale : 231-232, (*luna* [s. ent. *tanto*]) *brevior quanto orbita est minor* ; 238, *ignis quo rubeat Phoebe, quo frater palleat*; 248-249, (*non pati disjecta nec condita* [s.-ent. *esse*] *miracula*) *quaecumque jacent*; 4° l'emploi fréquent, mais non exclusif, de l'asyndète dans toutes les propositions précédentes, quelle qu'en soit la nature. Par suite la phrase, pour être intelligible, doit se décomposer comme il suit ; je numérote les verbes qui indiquent un sujet d'étude :

1° Non... tueri... (224),
2° ...nec... pascere... (225) ;
3° Nosse... (226)
4° ... exquirere... (226) ;
5° Sacrare... (227)
6° ... attollere... (227) ;
7° Scire quot et quae sint m. n. m. Principia (228-229) :
a) occ. metuunt (229) ?
b) ad s. pergunt (229) ?
c) Et f. ae. religata est m. v. (230)?

8° Solis scire modum (231) et
[scire] cur
a) [luna]... pervolet... (tanto) brevior (232)
quanto minor orbita est (231),
b) A. ille meet (233) ;
[scire] quae c. s. currant ord. (233-234),
quaeve s. errent i. c. (234) ;
9° scire vices... signorum e. t. jura (235) :
a) sex... rapi (236),
b) totidem... referri (236) ;
[scire] cur [ignis]
quo rubeat Phoebe (238),
quo frater palleat (238),
denuntiet
nubila caelo,
terris imbres (237) ;
[scire] t. cur varient a... (239) :
a) Ver... cur... perit (240) ?
b) cur ae. senescit (240) ?
c) ... [cur] obrepit h. (241) et
d) ... recurrit (241) ?
10° Axem scire H. (242) et
11° ... nosse cometen (242),
[nosse]
a) L. unde micet (243),
b) quave H. [micet] (243),
c) unde B. [micet] (243),
d) S. quae stella (sit) tenax (244),
e) quae M. [st.] (sit) pugnax (244),
f) quo [sidere] rapiant nautae (245),
g) quo s. l. tendant (245) ;
12° Scire vias maris (246) et
13° caeli praediscere cursus (246),
[scire *ou* praediscere]
a) quo volet O. (247),
b) quo S. incubet i. (247) ;
14° non pati [miracula]
quaecumque jacent... (248)
a) disjecta... (249) nec
b) ... condita... (esse) (249),
15° Sed... disponere... Singula (250-251).

La conclusion est amenée par la proposition principale (*voluptas est* 251) dont la brièveté fait un contraste étrange avec la longueur et l'enchevêtrement de tout le reste.

Ainsi décomposée, la phrase se laisse comprendre, et les règles de la syntaxe y sont toujours observées. Il est en tout cas inutile, comme le fait Hildebrandt (*Zur Ueberlieferung der Aetna*, dans le *Philologus*, Bd. LVI, H. I, 1897), de chercher à expliquer par des exemples souvent douteux empruntés à d'autres écrivains, la présence d'indicatifs à côté de subjonctifs dans des phrases considérées à tort comme interrogations indirectes ; v. aussi Munro, note au v. 225.

Je passe maintenant à quelques points de détail où je n'accepte pas la leçon de Ellis :

225. *Effusis* se lit dans tous les manuscrits; *effusos*, que Baehrens et Ellis donnent à tort comme une correction de Wernsdorf, est une conjecture de Jacob (note à ce vers, p. 147), approuvée par Lemaire (note au même vers, P. L. M., t. III, p. 112), introduite dans le texte par Chenu (coll. Panckoucke) et adoptée depuis par Baehrens et Ellis. Elle ne paraît aucunement nécessaire ; *effusos* n'est réclamé ni par le sens ni par la syntaxe, quoi qu'en disent Jacob et Chenu, et *effusis*, au datif, est régi très naturellement par la phrase principale, *voluptas est* (v. 251). Il est inutile de l'expliquer comme un ablatif, soit *effusis* (scil. *oculis* Leclerc), soit *effusis* (*in humum rebus*, par ex., conjecture de Jacob).

227. Ellis suit ici sans changement G : *ingenium sacrare caputque attollere caelo* ; C donne un vers qui n'a pas de sens : *sacra per ingentem capitique attollere caelum*. Le texte de G a été adopté par les derniers éditeurs, Baehrens, Munro, Sudhaus, Ellis (qui donne cependant dans le *Corpus* de Postgate le texte de C entre deux †). Le sens clair que G apporte en un passage incompréhensible dans C est pour ses défenseurs un puissant argument en faveur de son authenticité (v. Wagler, *De Aetna poemate quaestiones criticae*, Berlin, 1884, p. 34). Mais cette raison ne me convainc pas. Il n'est pas impossible de tirer de C une leçon aussi intelligible que celle de G. L'hypallage *capitique attollere caelum*, que Wagler qualifie de *monstrueuse* (« hypallage plane monstrosa atque inaudita », *ibid.*), est bien dans la manière du poète et n'a rien de plus choquant que mainte autre figure de ce genre dont on trouve des exemples jusque dans Virgile (v. Menckenius, *Miscell. Lips. nova*, vol. v, p. 156, où est réfutée une conjecture de Scaliger, accueillie par Leclerc : *caput atque attollere caelo*). « Mettre le ciel au-dessus de sa tête » ou « sur sa tête » pour « élever sa tête jusque dans le ciel » est une façon de parler qui en français peut paraître inacceptable, mais qui en latin peut se justifier par de nombreux passages où sont employées des figures aussi hardies. Parmi les curieux exemples d'hypallage que cite Hildebrandt (*Beiträge zur Erklärung des Gedichtes Aetna*, Leipzig, 1900), il en est quelques-uns que l'on peut comparer à celui de l'*Aetna* ; v. Manil., V, 224-225 : lingua rabit latratque loquendo Morsibus et crebris dentes in voce relinquit = voces in dente r. ; I, 245 : nos in nocte sumus somnosque in membra locamus = membraque in somnos locamus ; Stace, *Silv.*, V. 3, 31 : tuus ut mihi vultibus ignis Inrubuit = ignibus vultus inrubuit; peut-être Perse, IV, 33 : frigas in cute solem = frigas in sole cutem (*frigas* est la leçon du Montepessul. 125 ; mais le Montepessul. 212 et le Vatic. 36 H ont *figas*); cf. dans l'*Aetna* diverses hypallages peu ordinaires : 292, praecipiti delecta sono ; 297, carmineque irriguo magnis cortina theatris ; 524-525, madentes effluit in flammas ; 578, nunc gemina ex uno fumantia sacra vapore, etc. Wernsdorf, comparant Virgile, *Enéide*, III, 134 : arcemque attollere tectis (v. P. L. M. de Lemaire, t. III, p. 113), juge même inutile de supposer ici une hypallage; je crois cependant que le passage de Virgile, où *tectis* peut aisément s'expliquer comme ablatif de manière, ne doit pas se comparer à celui de l'*Aetna*. Dans tous les cas la fin du vers, telle que la transmet C, n'a rien d'inexplicable. Reste le commencement. Je soupçonne que G n'a fait que rétablir ou au besoin transmettre la leçon vraie, mais en transposant l'ordre des mots, *sacra per ingentem* me paraît être une trans-

cription absurde de *saçrare ingenium*, formule claire dont on trouve des exemples dans Sénèque (v. notes d'Ellis et de Sudhaus à ce vers). Conjectures diverses : *sacra perurgentem* édit. de Paris 1507, ainsi que Scaliger qui conjecture en outre *captivi tollere caeli*; *sacra peragrantem* Peerlkamp; *sacra per ingenii caelestia tollere captum* Ellis (*Journ. of Philol.*, 1895, p. 9-10); Walter suppose qu'un vers est disparu et reconstitue : *sacra per ingentem* [*mundi labentia tractum Sidera cuncta notare*] *caputque attollere caelo.*

229. CS donnent *ad*, admis dans les premières éditions et conservé par Sudhaus ; Leclerc a corrigé *an*, adopté depuis par tous les autres éditeurs. Le changement me paraît inutile. Nous avons ici deux questions contraires avec asyndète ; ces principes redoutent-ils une fin ? ou bien sont-ils en marche vers l'éternité ? Cf. Pline, *Pan. de Trajan*, LV : Ibit in saecula... Seulement là où Pline, qui affirme une chose sûre, emploie *in* marquant l'arrivée à un but, notre auteur, qui pose une question, se sert de *ad* pour marquer simplement la direction vers un but qui peut être ou ne pas être atteint. Sudhaus (note à ce vers) compare à tort l'expression διατελοῦσι εἰς αἰῶνας, qui exprime une certitude et n'est pas synonyme de *ad s. p.* Avec *an secula*, il faut faire de *secula* un accusatif de durée : « pendant des siècles » (Ellis : « ages long » ou « for all time »). Bien que le mot ait, en principe, besoin d'être déterminé pour que cette construction soit régulière, on trouve des exemples du contraire ; cf. Suet. Grammat., XI : *secula permaneat nostri Dictynna Catonis* (cf. plus haut, v. 80 : *in jugera*). Elle n'en est pas moins rare, insolite, et inutile ici ; on s'explique mal d'ailleurs le sens de *pergunt* (= continuer son chemin) sans une idée de but ; cette idée est exprimée dans *ad secula* ; elle est complètement absente avec *an secula pergunt.*

231-232. Ellis écrit et ponctue : et q. m. o. lunaest ; Haec br. c. *ut* b. s. p. o. Cette leçon, adoptée dans l'ensemble par la plupart des éditeurs modernes, a l'inconvénient d'introduire un indicatif (*est* pour *sit*) dans une interrogation indirecte ; de plus, le vers 232, où CS donnent *cursu... pervolet*, ne se comprend guère (Ellis ajoute *ut* après *cursu*, faisant de la phrase une proposition consécutive, Baehrens lit *cur sic* et Sudhaus met entre parenthèses *haec brevior... meat*, avec *pervolat* et *meat* à l'indicatif). Tout bien considéré, l'explication suggérée par Munro est la plus claire et celle qui respecte le mieux la leçon de CS : « scire qua ratione luna, quanto minor ejus orbita est, eo brevior » etc. (p. 56). Seulement Munro écrit : *Solis scire modum, ut, quanto* etc., avec asyndète entre les deux questions ; je crois que la question serait mieux posée par *cur* ou un mot interrogatif de ce genre que par *ut* (v. *cur* v. 237, 239, 240 ; cf. *quot*, *quae* 228, *quae* 233, *quaeve* 234, *unde*, *quave*, 243 etc.). Je préfère par suite la correction de Baehrens *cur sic*, qu'Ellis lui-même trouve bonne, et je maintiens *et* au vers 231 ; *sic* peut être une conclusion de la comparaison que fait l'auteur entre la marche de la lune qui est d'autant moins longue (*sic* [*eo*] *brevior b. s. p. orbes*) que son orbite est moindre (*quanto minor o. l. est*), en comparaison de ce que nous constatons pour le soleil. On pourrait encore entendre *sic* au sens de : *comme nous le voyons journellement* (v. Ellis, *Comment.*, p. 123).

234. Ellis : *derrent incondita guro.* CS : suo errant incondita cura, leçon

incompréhensible ; G : suos servent incondita motus, leçon très claire, adoptée par Jacob et Sudhaus. Ce vers a été très discuté et très diversement corrigé et compris : *quaeve suo careant incondita cursu*. Leclerc, qui l'entend des planètes, et Wernsdorf, qui y voit les étoiles fixes ; *suis errent... gyris* Haupt ; *suos servent... postus* Baehrens ; *gyro* Schrader. La leçon de G ne me paraît pas convaincante, pas plus que la correction d'Ellis. J'adopte textuellement la correction de Munro (v. note à ce vers, p. 56-57) qui se rapproche de très près de CS. Il y a opposition manifeste entre les étoiles fixes qui ont une marche régulière, et les planètes qui n'en ont pas (« with no fixed plan » Ellis) ; à *certo... ordine* répond *incondita* ; comme les répétitions des mêmes mots ou de mots du même sens sont chose fréquente dans l'*Aetna*, *currant* est repris dans *errare cursus* (*suos*) ; Munro remarque que l'altération de *cursus* en *cura* a pu être amenée par la finale du vers précédent (cf. une altération due à la même cause, v. 19, *mentem* pour *matrem*). Il est plus aisé de corriger *suos errent... cursus* que *suo derrent.. guro*, et dans le premier cas la répétition des mêmes mots est plus frappante.

236. Ellis met entre crochets ce vers qui n'est transmis que par G et qui lui paraît apocryphe. Il n'a en tout cas rien de choquant et il introduit dans le morceau une de ces réflexions par parenthèses que j'ai indiquées plus haut. Il manque dans les éditions antérieures à celle de Jacob.

239-241. Je fais de ces vers des interrogations directes développant, sous forme de parenthèses, l'interrogation plus générale *Tempora cur varient anni* ? Ceci explique clairement l'emploi de l'indicatif.

237-238. Ces deux vers ont été très discutés, surtout à cause de la leçon de G : Panope (pour Phoebe), adoptée par Sudhaus (v. les discussions de Sudhaus et Ellis).

Je transcris textuellement C, avec Munro et Ellis. Mais expliquée comme l'explique Ellis, la phrase est singulièrement obscure. Ellis fait de *quo rubeat* etc., une interrogation indirecte coordonnée à la précédente (« why the moon gives its notice of clouds to the sky, of rains to the earth ; what account is to be given of Phoebe's red, the sun's pale, fire ») ; mais dans ce cas, quel est le sujet de *denuntiet*? Phoebe, dit Ellis. Ceci paraît peu naturel. Pourquoi Phoebe, qui n'est d'ailleurs nommée que dans la phrase suivante, plutôt que le soleil ? Tous les deux fournissent des pronostics pour le temps, v. Aratus, *Diosem.*, 46-86 et 87 et suiv.; cf. Virg. *Georg*. I, 431 et suiv., 438 et suiv. Ellis reproche à Munro de ne pas tenir compte des subjonctifs *palleat*, *rubeat*, qui indiquent une interrogation indirecte. Mais Munro ne les considère pas comme tels; il comprend : « Why, when Phoebe's fire is ruddy, her brother's pale, *this* portends clouds for heaven, rains for earth ». Ce sens est très clair ; le sujet de *denuntiet* est le feu, *ignis*, qui, reporté après son antécédent, se met au même cas que lui, suivant une règle bien connue de la syntaxe latine. Par suite *quo rubeat*, *quo palleat* sont des propositions relatives et non des interrogations indirectes.

250. Dominis, de C, paraît excellent ; il est surtout moins banal que toutes les autres leçons, bien que personne, sauf Munro, ne l'ait conservé. L'homme, *maître* et *roi* de la terre, ne doit pas avoir de souci supérieur à celui de connaître son domaine. Ellis trouve ce mot sans grande signification

(« without much real meaning ») ; j'estime au contraire que, en face de *terram*, en tête d'une énumération où sont indiquées une par une les tortures que l'homme, bourreau de la terre, inflige à celle-ci pour lui enlever ses richesses, *dominis* est un mot très significatif ; nous avons là, pour ainsi dire, un rapport de maître à esclave. *Hominis*, au sens d'Ellis, l' « être humain », s'appliquant à étudier la terre où il vit, me paraît moins bien correspondre à la suite de pensées développées plus loin. *Omni* de G, conservé par Jacob et Sudhaus, est plat ; *hominis* de R, accueilli par Wernsdorf et Ellis, est encore défendu par Haupt ; Wagler lit *hanc homini* ; Schrader *hac homini* qu'accepte Baehrens ; Scaliger *hominum* (leçon de V).

251. Et quae nunc, de C, se lit dans les premières éditions; quaeque in ea, de G, est adopté par Jacob, Munro, Baehrens, Sudhaus. Leclerc et Wernsdorf lisent : *huius* ; Ellis : *et quae tot*, d'après les *Exc. Pith.* Il me paraît inutile de rejeter *nunc*. Je ne trouve pas ce mot une « voculam ineptissimam » telle que « nemo doctus periculum fecerit tuendi hoc interpolamentum » (Wagler, *de Aetna carmine*, p. 15). Il n'est pas même nécessaire pour l'expliquer de recourir avec Alzinger (*Der Wert des Cod. Gyrald. fur die Kritik des Aetna*, dans *Jahrb. f. class. Phil.* 153, 12, p. 845-860) à l'hypothèse d'une grande éruption de l'Etna qui aurait précédé immédiatement la composition du poème, dans l'espèce, celle de l'an 49 av. J.-C., d'après Alzinger (*Studia in Aetnam collata*, p. 46). On peut généraliser la pensée de l'auteur. Il critique les hommes qui s'occupent d'études stériles, par exemple ceux qui courent admirer au loin les monuments et les légendes du passé (v. vers 569 et suiv.) ; il approuve les jouissances que procure à l'âme la contemplation de l'univers et la connaissance de la vaste « machine du monde » (v. 223 et suiv.) ; mais ce sont là encore des jouissances sans profit. Ce qu'il veut, c'est que nous étudiions la terre, non pas à un point de vue purement spéculatif, ni cependant pour lui demander la satisfaction de plaisirs matériels grossiers (v. 255 et suiv.), mais pour bien la connaître dans les grandioses manifestations de sa puissance, dans celles-là surtout que nous avons sous les yeux *actuellement* ; tel est l'Etna qui est là, devant nous, avec ses phénomènes merveilleux, et que cependant nous négligeons de contempler (257). La nature nous offre *en ce moment* assez de spectacles admirables pour que nous n'allions pas perdre notre temps à des études oiseuses, à parcourir par exemple le domaine de Jupiter (256). A cette pensée-là, qui est celle de tout le poème, où l'auteur invite sans cesse le lecteur à admirer les manifestations du volcan, correspond parfaitement l'expression *nunc*. La présence de *tulit* au parfait n'exclut pas l'emploi de *nunc* ; le parfait latin a fréquemment le sens du parfait grec.

255. C : spes (*est* au-dessus de *spes*) quaeve. Ellis trouve cette formule faible comme métrique et embarrassée comme syntaxe (« metrically weak and grammatically awkward »). Quand cela serait, la raison ne suffit pas pour nous faire rejeter une leçon qui, après tout, est claire et correcte, avec la tournure exclamative qu'emploie l'auteur. « S'égarer dans le domaine de Jupiter, dit-il, pour y étudier ce qui s'y passe, en voilà un rêve ! en voilà une folie ! » Ceci est très nettement indiqué par *quae spes, quaeve amentia major* ! et je considère comme inutile et maladroit de changer quoi que ce soit dans *spes*. Mais au vers suivant, il est difficile, si *mortales* du v. 255 est au vocatif pluriel, de faire de *errantem* (leçon de C),

avec Ellis, un sujet à l'accusatif (proposition infinitive) ; nous attendons un pluriel. Il est également difficile d'autre part de supprimer l'invocation aux *mortales* (*mortalis* C), qu'admet Ellis, invocation qui rend si claire la correction que celui-ci apporte au dernier vers de la tirade (273) : *Sic... itis*. Le seul remède, dans la circonstance présente, est d'écrire *errantes* au pluriel, comme au vers suivant *segnes* (*segnes* C, *segne est* G) dont Ellis fait un singulier, *segnem*, au même titre qu'*errantem*. Je lis donc *spes est quaeve* (v. 255), *errantes* (v. 256), et *segnes* (v. 257), maintenant ainsi toutes les leçons de C, sauf *errantem*. Ellis lit : *super est*, *errantem*, *segnem*. Il fait évidemment de *errantem* un sujet indéterminé (« *a man* should be fain to wander » etc.) de *velle* ; d'autres éditeurs (Wernsdorf, Chenu, Munro, cf. Alzinger) entendent le mot d'un des corps célestes qui semblent errer dans le ciel, et en font un complément direct de *perquirere* ; ce sens de *errantem*, sans substantif correspondant, me semble inacceptable, et je préfère avec Ellis et la plupart des éditeurs voir dans *perquirere* un verbe au sens absolu (faire des recherches, se livrer à des explorations). Conjectures diverses : *quae mortali* (ou *mortalis*) *species* premières éditions ; *quae mortali cuiquam est* G, suivi par Jacob et Sudhaus ; *quae m. spes* ? *quaeve* etc. Munro ; *quae, m.., res est* Lindenb ; *quae mortali nequam est* Baehrens ; *quae, m., super est* Ellis ; au lieu de *velle*, G a *divos*, accueilli par Jacob, Baehrens, Sudhaus ; pour le reste, v. les apparats critiques.

265. Expellimur CS ; expendimus usum G, que suivent Wernsdorf, Jacob et les éditeurs modernes ; *expenditur usus*, conjecture de Wernsdorf adoptée par Baehrens ; *experimur usu*, *glebarum usu experiuntur*, *glebas usu experiuntur*, vieilles éditions. La leçon de C, défendue par Scaliger, n'a guère de sens. La conjecture de F. Walter (*Blätter fur das Gymnasialschulwesen*, XXXV Bd. 1889, p. 586 : *Zur Textbehandlung und zur Autorfrage des Aetna*), *excellimus*, me paraît moins éloignée de la leçon de C et aussi conforme à la suite logique des idées que celle de G préférée par Ellis. Comme expression et comme syntaxe, *excellimus usu* est un parallèle très naturel à *callent rure*, et ce genre de parallèles est fréquent dans le poème ; il s'appuie en outre sur ce fait que dans C les lettres c et p sont souvent confondues ; cf. 279, *callere* pour *pallere*, 304, *cremant* pour *premant* (ou *premunt*) ; v. Munro, note au vers 182.

274-275. Illis... hae CS ; illae... hae GL ; *artibus illis... haec* Jacob ; *illae... hae* Munro, Ellis (*illic* dans le *Corpus* de Postgate). *Illis* de CS paraît une altération de *illic*, ainsi que le reconnaît Ellis lui-même (note à ce vers et *Comment.*, p. 134), et dans ce cas n'est pas difficile à entendre ; il représente *bonis artibus*. Avec *hae* il faut sous-entendre *artes* et supposer que le poète répète deux fois la même chose en pensant à *bonis artibus* avec *hae* comme avec *illic*. De plus, les deux phrases étant à peu près de même sens, il y aurait une opposition injustifiable entre *illic* (ou *illae*) et *hae*. Et enfin l'auteur avec cette formule aurait l'air de résumer des explications qu'il n'a pas encore données. Je trouve très simple de rattacher *illic* à ce qui précède : *impl. s. q. b. est art.*, et le second démonstratif à ce qui va suivre (276 et suiv.) : voici, dit l'auteur, la haute récompense qui est attachée à ces nobles études. Et il énumère les profits que le sage en retirera. Mais, dans ce cas, la syntaxe demande *haec* [est] *merces* que je crois devoir rétablir.

276. Quod R, suivi par Munro. Autres Mss. et éditions : quid. Munro trouve avec raison *quid coercet* intolérable, malgré l'exemple des vers 229-230 et 239-240, où il croit pouvoir conserver l'indicatif avec l'interrogation indirecte. L'exemple de ces vers est au contraire pour Ellis une preuve que *quid* est acceptable. Comme dans tous les vers en question, j'ai supprimé l'interrogation indirecte, je la supprime ici également en écrivant *quod* avec Munro. *Quod* peut d'autant mieux se justifier qu'il commence une série de cinq vers où sont affirmés des faits et des résultats certains (276-280) et que les questions à examiner ne sont posées réellement qu'aux vers 281-282.

280. Aut Tartara mundi Mss., sauf G qui donne *rumpi*. *Ad Tartara mundi* édit. de Rub., 1475, et édit. suiv. jusqu'à Jacob qui le premier suit G ; *rumpi*, édit. modernes. *Ad Tartara mundi* que Munro considère comme un non-sens, ne me paraît avoir rien de choquant ; cette expression nous fait penser à la division, dont le poète a parlé aux vers 102 et suiv., de l'univers en trois parties. La partie inférieure, la terre, renferme au sein d'elle-même le Tartare, qui peut fort bien être désigné par *Tartara mundi*, expression analogue à celle de Lucrèce, II, 328 : *sidera mundi*, et tout à fait semblable à celle d'Hésiode, *Théog.*, 841 : Τάρταρα γαίης (v. Alzinger, *Neue philol. Rundschau*, 1900, n. 12, p. 274). Les menaces des dieux descendent du ciel jusque sous terre, jusqu'au Tartare, la partie inférieure de l'univers.

282. Multo Mss. ; *inito* Leclerc ; *inulto* (« un traité sans garant, dont l'infraction ne sera pas vengée ») ou *muto* Oudin (*Journal de Trévoux*, LVII, p. 597 et suiv., 1715) ; *juncto* Mencken et Schrader ; *mixto* Baehrens. *Multo*, que Jacob compare à Stace, *Theb.*, VIII, 160 : *foedere parvo*, et Munro à Tacite, *Hist.*, I, 77 ; IV, 35 : *multa pace*, n'a guère de sens ici, quoiqu'il soit accueilli par la plupart des éditeurs modernes. On ne voit pas comment les vents peuvent s'apaiser *subitement* en concluant un traité *puissant* qui garantisse la paix entre eux. La pensée du vers est tout autre ; c'est précisément parce qu'ils se calment soudain que la paix s'établit sans qu'il y ait eu un traité conclu ; et ceci est exprimé par *nullo foedere*, correction facile due à Alzinger (*Studia in Aetnam*, p. 13), et que j'approuve pleinement.

283-293. Je note les leçons d'Ellis que je n'adopte pas : 283, *cur crescant* ; 285, *nivis in sese* ; 288, *unaque* ; 291, *fortes* ; 292, *dejecta* ; 293, *torrentes*.
Ellis continue avec *cur crescant* la série de questions commencée au vers 281 et précédée de l'énumération de plusieurs faits que devra étudier le sage. A cette façon de voir il y a à objecter : 1° la question *cur crescant* paraît répéter bien inutilement *quid nutriat illos* et se trouve mal placée ; 2° cette question, réduite à deux mots comme les quatre précédentes, est seule suivie de diverses hypothèses accompagnées elles-mêmes de deux comparaisons, le tout formant un total de 19 vers destinés à expliquer comment les vents *crescunt*, « prennent de la force » (« why their rages gather new force ») ; or une pareille série de phrases serait de mise dans une réponse, non dans une question ; 3° *etiam* du vers 302 (credendum est *etiam*) suppose qu'il y a déjà eu une réponse directement faite aux questions posées v. 281 et suiv., ce qui ne serait pas le cas. Pour ces raisons je rejette *cur crescant*, correction de Scaliger, accueillie par Leclerc, Wernsdorf, Meineke, Ellis. Il est naturel, d'après tout ce qui suit, que la solution des questions posées soit examinée dès ce vers.

Concrescant au subjonctif, que donnent CS et qu'ont conservé Munro et Sudhaus, me semble inintelligible, à moins qu'on ne suppose avec Munro une lacune avant ce vers. *Cum crescant*, correction de Jacob, approuvée par Baehrens, ne donne un sens qu'à condition de bouleverser l'ordre des vers (Jacob : 282, 302, 303, 283, etc., avec la ponctuation suivante : *quas cernimus extra, quum crescant animi* ; Baehrens : 289, 302 [... concordia vires : credendum est etc.] 303, 290, etc.). Tout ce passage, très obscur au premier abord (v. les commentaires de Baehrens et de Sudhaus), se comprend sans difficulté : 1° si l'on corrige : *concrescunt animi penitus*, avec virgule après *penitus* qui se rattacherait ainsi au verbe précédent et non à ceux qui suivent, comme le croient Munro et Ellis (de même Jacob) ; 2° si l'on fait commencer ici la réponse aux questions posées.

Avant d'étudier les effets ou la marche des vents, l'auteur examine comment et où ils prennent leur force ; c'est, dit-il, au sein de la terre : concrescunt animi *penitus*. Il se demande ensuite comment ils s'y trouvent : *seu... seu* (v. 283-284), puis observe que la conformation extérieure de l'Etna en particulier, *rigido quia vertice surgit* (v. 286), se prête à merveille à leur formation et à leur accroissement au sein du sol (*plenius*), quelle que soit la manière dont ils y pénètrent, *sive... seu* (v. 290-291). Viennent ensuite des comparaisons. Je n'ai pu comprendre nettement aucune des autres explications tentées pour éclaircir ce passage (v. les commentaires de Jacob, Munro, Sudhaus, Ellis, ainsi que leurs apparats critiques).

V. 285. *Nivis... auras* de Ellis (« draughts of snowy air ») me paraît une expression bien étrange et une correction peu justifiée de CS *neve in se* ; je n'ai d'ailleurs rien à proposer de mieux que la leçon de GL : *tenues*, à peu près universellement admise et qu'Ellis lui-même juge « good and seemingly right ».

V. 288. Ellis écrit *unaque* qui forme, dit-il, un « contraste fortement marqué » avec *diversas*. Ce contraste n'est aucunement utile et la leçon de tous les Mss. : *undique*, s'entend trop clairement pour qu'il soit utile de la rejeter (v. *illinc*, *hinc*, *conjuratis*, *sive*, *seu*, qui s'accordent à merveille avec *undique*) ; Baehrens a *Indeque*, correction tout aussi inutile.

291. CS forte ; Ellis *fortes*, Jacob *forte inflexere*, Wernsdorf *forsan*, Munro *forte hi*, Baehrens *forte erexere* ; Birt *seu Boreae*. Je conserve *forte* avec Sudhaus ; le mouvement et la direction des vents autour de l'Etna comme sur son sommet n'est pas chose prévue d'avance et soumise à des lois régulières ; *forte* est par suite fort explicable, surtout avec *seu... sive*. L'allongement de l'*e* final de *fortē* à la césure trihémimère, devant un mot commençant par deux consonnes, dans un vers qui n'a pas de césure penthémimère, n'est pas un fait extraordinaire. Cf. par ex. Tibulle, I, 6, 34 : *servarē frustra*.

292. CS delecta, admis dans la plupart des anciennes éditions ; *delata* Leclerc, Baehrens (leçon des *Itali*) ; *dejecta* Scaliger, Jacob, et éditeurs modernes. *Delecta*, défendu par Lindenbruch contre Scaliger et admis par Jacob, peut se dire de l'eau qui se détache des nuages en tombant, et Lindenbruch cite des exemples de *deligere* au sens de *dejicere* comme de *eligere* pour *ejicere* ; cf. Cicéron, *in Vatin.* XIV, 35 : *urnas delegerit* (= *dejecerit*, leçon de certains Mss.) ; Tacite, *Ann.* I, 22 : *ubi cadaver ablegeris* (= *abjeceris*, autre leçon). D'après les exemples précédents, il se peut cependant qu'on

doive lire *dejecta* ; mais cette nécessité ne me paraît pas démontrée (v. les notes de Lindenbruch dans l'édit. de Jacob; cf. note d'Ellis, p. 139).

293. *Torrentes* des Mss. est très clair. Les airs, refoulés par l'eau, s'enfuient en souffles qui peuvent devenir bruyants et impétueux, comme le démontrent précisément les deux comparaisons suivantes. Il y a une sorte de prolepse dans l'expression ; il se produit, si j'ose parler ainsi, des « torrents » d'air repoussés par des torrents d'eau (*praecipiti dejecta sono... unda*) ; v. plus loin (300) : *summota furens* torrentibus *aura*. En tous cas la correction de de Rooy, *torpentes*, admise par Munro et Ellis, ne me semble aucunement utile.

294. Que veut désigner l'auteur par ce « Triton canorus » qui doit être évidemment une machine hydraulique? La deuxième comparaison (297-298) n'est pas douteuse ; il s'agit d'un orgue hydraulique. La première où « pellit opus collectus aquae » ne peut être qu'un instrument du même genre. Mais quel instrument? Il est difficile de l'affirmer avec le texte altéré que donnent les manuscrits : C *sonat ora duc tritone canoro* ; RA *sonat ora* (A *ore*) *diu tritona canoro* ; V *sonatura dius tritona canoro*.

Les deux corrections qui modifient le moins le texte de C sont : *ora duci* Munro ; *ora diu* (leçon de RA) Sudhaus. Je trouve cette dernière très acceptable. Nous avons ici une comparaison avec les grondements sourds et prolongés de l'Etna (*Haud aliter... magnum commurmurat Aetna*, 300-301) ; or, dans le « Triton » en question nous avons affaire à une *bucina* qui *longas emugit... voces*, et fait résonner pendant longtemps les échos du rivage : *sonat ora... diu*. Je vois là quelque chose d'analogue au son grave et prolongé de nos sirènes modernes. Des σάλπιγγες de ce genre, mises en action par la pression de l'eau, sont mentionnées dans Héron (v. Ellis et Munro, notes à ce vers), qui décrit en particulier (*Pneum.* II, 35, p. 320, édit. Schmidt) un ζωδάριον ἐσχηματισμένον εἰς Τρίτωνα καὶ ἔχον ἐν τῷ στόματι σάλπιγγα. *Diu* s'entend parfaitement d'une trompe placée dans la bouche d'un Triton agencé de manière à faire entendre sous l'influence d'une pression hydraulique des sons sourds et prolongés. Mais quelle est cette *ora* qui retentit? Hildebrandt (*Beiträge zur Erklärung des Gedichtes Aetna*, p. 16 ; cf. Rossbach, dans *Berlin. philol. Wochenschr.*, 1896, n. 43, p. 1357) lit *duci* pour *diu*, et croit avec Wernsdorf (*Prooemium*) qu'il s'agit ici d'une machine « ex marmore aut metallo factam, quae aquarum adsulsu concepta aura voces edebat per bucinam » (Wernsdorf), qui aurait été employée pour la première fois dans une naumachie donnée en 806/53 par l'empereur Claude, lors de l'achèvement du canal d'écoulement du lac Fucin ; v. Suétone, *Claud.*, XXI : *hoc spectaculo classis Sicula et Rhodia concurrerunt duodenarum triremium singulae*, exciente bucina Tritone argenteo, *qui e medio lacu per machinam emerserat* » (Cf. Tacite, *Ann.*, XII, 56). *Dux* serait l'empereur, qui est parfois ainsi appelé par les auteurs, latins (par ex. dans Stace et Martial, v. Ellis, p. 140) ; il pourrait désigner également le même empereur considéré comme président des jeux. Ce vers, ainsi compris, est même un argument pour ceux qui croient l'*Aetna* postérieur à la première moitié du premier siècle. Mais il ne résulte pas de ce que dit Suétone que les machines de ce genre aient été *inventées* à ce moment-là ; nous avons vu le contraire dans l'introduction. *Ora* qui, dans Hildebrandt, désignerait les rives du lac Fucin, est un mot qui se dit spécialement du bord de la mer ; ce sens est inacceptable ici où il ne s'agit sûrement pas du Triton de la

mythologie, mais d'un appareil hydraulique. Pourquoi *ora* ne s'entendrait-il pas des bords de tout autre lac, et en particulier des rives du Tibre où Jules César fit précisément creuser le premier bassin destiné à des naumachies? cf. Virgile, *En.* II, 788, où *his... oris* s'entend très sûrement du *campus Martius*, au bord du Tibre. Le mot peut s'appliquer d'ailleurs à n'importe lequel des bassins creusés par les empereurs dans les environs de Rome pour y servir aux mêmes spectacles. Dans ce cas *duci* pourrait désigner tout autre empereur que l'empereur Claude, et il n'y a pas de raison pour que nous pensions aux naumachies du lac Fucin plutôt qu'à d'autres spectacles analogues de date antérieure. J'en conclus que *sonat ora diu* donne un sens très satisfaisant, et que le Triton (hydraulique) dont parle Suétone pouvait être connu et utilisé dans les spectacles bien avant Claude, quoique nous n'ayons pas de document positif à invoquer dans la circonstance ; v. Alzinger, *Neue philol. Rundschau*, n. 12, 1900, p. 271-275. En tous cas, l'usage des *hydrauli*, qu'il s'agisse d'instruments analogues à notre Triton, ou des orgues employées dans les théâtres, comme ceux que le poète mentionne dans la comparaison suivante, était connu à l'époque de Cicéron ; cf. *Tuscul.* III, 18 : *hydrauli hortabere ut audiat voces potius quam Platonis*? Il me paraît donc inutile de chercher une autre interprétation à la leçon douteuse de C.

Ellis lit : *urna ciens Tritona canorum*, où *urna* doit s'entendre du vase hydraulique (« hydraulic vessel ») contenant le mécanisme qui mettait en mouvement le Triton en question. D'autres critiques ont pensé à une horloge hydraulique dont l'heure était annoncée par la conque d'un Triton ; v. Haupt, *hora die* (= diei) ; Maehly, *hora deo* ; Alzinger, *hora deis* (cf. *hora duci* Munro, qui cependant comprend ici l'heure à laquelle doit commencer la naumachie). Alzinger s'attache à démontrer (*Wasserorgel und Wasseruhr in der Aetna*, dans *Blätt. für bay. Gymnasialsch.*, 1900, p. 649-656) que nous avons affaire ici à un *horarium* ou *solarium ex aqua* ou *horologium* très différent de la clepsydre antique et apporté à Rome par Scipion Nasica Corculum en 595/158 (v. Pline, *N. H.*, VIII, LX, 60 ; Censor., XXIII, 5 ; Vitruve, IX, 9, 4-5). Si ingénieux que soit le raisonnement d'Alzinger, je trouve que le son du Triton annonçant l'heure soit aux hommes, soit aux dieux (*deo*, *deis*) dans l'horloge en question correspond beaucoup moins à l'impression des grondements de l'Etna que ne le fait, avec la leçon que j'adopte, un bruit analogue à celui de la sirène qui dans nos ports de mer réveille les échos d'alentour par sa durée et sa gravité de timbre. Cf. autres leçons : *sonitura diu* premières éditions ; *sonit aura* Scaliger ; *resonante diu* Wernsdorf ; *procul* Koch (*Rhein. Mus.*, XVIII, p. 320) ; peut-être *aura deo* Maehly, etc.

Sur la seconde comparaison, j'adopte les leçons et en substance l'explication d'Ellis, p. 141 et suiv. ; il s'agit évidemment des orgues hydrauliques, très usitées dans les théâtres et dont Néron, au dire de Suétone (*Néron*, LIV), introduisit à Rome des variétés encore inconnues (*novi et ignoti generis*) ; cf. Sénèque, Ep. 84. On trouve ces orgues, qui par la suite des temps devinrent d'un organisme très compliqué, décrites dans Publil. Optatianus (v. Wernsdorf, *P. L. M.*, t. II, p. 405 ; — Lemaire, t. I, p. 697) et plus sommairement dans Claudien (*Paneg. Mall. Theodor.*, 316 seqq.) ; nous en avons un spécimen assez curieux dans une mosaïque découverte au XIXe siècle aux environs de Trèves (v. Wilmoswky, *Röm. Villa zu Nennig*, Bonn, 1864-1865). L'unique difficulté qui surgisse ici, difficulté invoquée par plusieurs éditeurs pour ne pas reculer la date du poème au delà de l'époque de Néron, c'est que nous n'avons pas de document qui démontre l'emploi de ces orgues dans les théâtres avant Néron. Leur place tout indiquée était auparavant dans les amphi-

théâtres où se donnaient des combats de gladiateurs et des chasses de bêtes fauves (v. Alzinger, *ouvr. cité*). Or l'auteur de l'*Aetna* parle de *magna theatra*. Mais on peut supposer avec vraisemblance qu'il s'agit ici des deux théâtres élevés par Scribonius Curio, « e quibus, repente circumactis (cardinibus) ut contra starent, postremo jam die, descendentibus tabulis, et cornibus in se coeuntibus faciebat *amphitheatrum*, et gladiatorum spectacula edebat » (Pline, *Hist. Nat.*, XXXVI, xxiv). L'auteur de l'*Aetna* pouvait bien avoir en vue ce genre-là d'amphithéâtre, quand il parle de *magna theatra*.

Dans tous les cas, il peut s'agir d'inventions connues à Rome avant Claude et Néron. L'orgue hydraulique y était d'usage courant à l'époque de Cicéron (v. plus haut), et le poète cite au v. 395 une troisième invention due, comme la précédente, à Ctesibius (v. Alzinger, *ouvr. cité*), la pompe à incendie, *sipo* ou *sipho*, que nous trouvons mentionnée comme machine bien connue dans Pline le Jeune (*Epist.* x, 35 ; cf. Isidore de S., *Orig.*, xx, 6, 9). L'agencement de l'orgue de Ctésibius nous est décrit par Héron (*Pneum.* 227, p. 192, édit. Schmidt), Vitruve (*De archit.* x, 8, 13) et Athénée (174).

304-306. C donne *cremant*, *turbant*, *fugiant*, *trahunt*, *resistunt* ; Ellis *premant*, *turbam*, *fugiant*, *trahant*, *resistant*. J'adopte les corrections d'Ellis, sauf que je conserve l'indicatif avec Sudhaus. Je trouve que *ut* a la valeur d'une comparaison ou d'un exemple, appliqué à des *corpora* qui peuvent être différents des vents, plutôt que d'une conséquence.

312. C *effundere*, qu'adopte Ellis, en sous-entendant *animas*, complément direct. Cette ellipse me paraît mal justifiée. Le fait que constate le poète, ici comme au vers suivant, est la formation de brouillards au-dessus des vallées ; les courants d'air qui en résultent sont suffisamment indiqués plus loin, 314-316. Il est inutile que le même fait soit répété deux fois ; la correction de Baehrens *se effundere* s'explique suffisamment par la fusion de la dernière lettre de *nebulas* avec la première de *se effundere* et me paraît très plausible. Haupt : *se fundere*, qui paraît moins probable.

316. Fortis CS; fontis Ellis. Je lis *fortes*, accusatif pluriel. Ce vers est singulièrement obscur. Il n'est pas possible d'admettre l'explication de Sudhaus pour qui *fortis humor* est un courant d'air (humide, je suppose), qui, tout en venant de loin, est encore puissant et fouette le visage de l'observateur (« wir fühlen uns von dem kräftigfeuchen Wehen getroffen »). Il ne faut pas abuser à un pareil point de ce que Sudhaus appelle la *demonstratio ad oculos* (ou *ad sensus*), si fréquente qu'elle soit dans l'*Aetna* ; et d'ailleurs il n'est pas admissible que la finale de *fortis* soit ainsi allongée au temps faible. Munro comprend : « humor adspirat fortes auras et verberibus impellit, *thus increasing their force* », explication qui me paraît mal fondée ; Ellis trouve que dans ce cas *fortis* est trop vague. En fait, si nous suivons la gradation des deux vers 315-316, les courants d'air ne sont réellement *fortes* que quand ils ont subi l'influence des nuées de brouillards au-dessus de la vallée. Je rattache par suite *fortes* à *auras* et non à *adspirat*, et je vois dans l'expression une prolepse qu'Ellis se refuse à admettre. Sans doute la prolepse avec *adspirat* serait inacceptable, comme le remarque Ellis (*adspirat in eas et fortes facit*) ; mais pourquoi le serait-elle avec *verberat* ? c'est quand ils ont reçu pour ainsi dire un coup de fouet des nuées humides que les courants d'air acquièrent de la force ; jusque-là ils n'étaient que *aurae*, *vis proxima vento*. En matière de prolepse grammaticale, il est bien difficile de dire ce

qui est ou ce qui n'est pas acceptable, quand le sens paraît en autoriser une. En tous cas, la leçon de Ellis: *fontis* = *fontes* (« jets of water »), donne à *fons* un sens qu'il ne peut pas avoir dans la circonstance.

317. Rerum Mss ; *rorum* correction de Jacob, admise par Haupt, Munro, Baehrens, Ellis. C'est, dit Munro, une ingénieuse correction, justifiée par l'exemple de Lucrèce qui emploie *rores* au sens d' « eau » ou « humidité » en général (v. notes de Munro à Lucrèce, I, 496) ; pour Ellis, elle a l'avantage de ne pas obliger à sous-entendre *fontes* (d'après sa leçon du v. 316) ou *humores* au vers suivant. Cet avantage me touche peu. Le mot *rerum* est vague à dessein ; dans tout le passage il s'agit des vents, de la manière dont ils se forment et surtout prennent de la force. Les cinq vers qui précèdent fournissent un exemple particulier qu'il est loisible à tout observateur d'étudier directement ; mais la pensée générale se rapporte toujours aux vents. S'il y a un sujet à sous-entendre au vers 318, c'est *venti* ; les deux vers 317-318 concluent le passage entier 307-316, et cette conclusion est répétée au début du v. 319 où il s'agira très évidemment des vents. Il n'y a rien d'étrange à ce que le sujet change au vers 318 et qu'il faille le suppléer d'après la pensée générale du morceau ; ce fait est précisément un des caractères particuliers du style de l'*Aetna* (v. Hildebrandt, *Beiträge* etc.). Je conserve donc le mot vague *rerum*, qui peut s'appliquer indistinctement aux vents ou aux brouillards ou aux deux à la fois. *Rerum*, leçon des anciennes éditions, est défendu par Walter et adopté par Sudhaus ; *eorum est* Leclerc, Wernsdorf ; celui-ci conjecture *rure est*.

319-320. Coactus C ; coactis RVA ; *coacti* (*Exagitant venti*) Scaliger, Baehrens ; *coactos* Munro ; *coactu* Ellis. La difficulté de comprendre les vers 319-320 réside dans ce dernier mot. *Coactus*, substantif, ne se rencontre qu'à l'ablatif ; je ne crois pas que ce soit une raison suffisante pour écrire avec Ellis *coactu*, et donner *causae* pour sujet à *exagitant* ; v. au vers 171 la conjecture d'Ellis sur *citatu*. Il n'est pas impossible que *coactus* soit un mot abstrait, se justifiant par des analogies, *accessus*, *abactus*, *adactus* etc. (V. Hildebrandt *Philologus*, Bd. LVI, 1897, p. 98). En tout cas il donnerait un sens plus naturel que les autres variantes introduites en ce passage. Dire : *causae exagitant ventos coactu*, serait trop restreindre le sens de *causae* : les *causae* n'ont pas pour effet unique de *cogere ventos*, mais elles produisent les trois résultats énumérés dans les trois phrases des vers 319-321. *Coactus* est défendu par C. F. Weber et Hildebrandt et retenu par Sudhaus, qui en fait un nominatif pluriel ; seulement Sudhaus (v. note à ce vers) l'entend au sens de « condensations », qui paraît peu vraisemblable. Ce qui jette les vents dans un mouvement violent à la suite duquel ils « pugnant in faucibus » et « arte pugnantes suffocat iter », c'est précisément le fait d'être resserrés dans un passage trop étroit. Ce fait est appelé *coactus* dont le sens est très clair, si la forme en est inconnue. Le pluriel, justifié par *exagitant*, s'explique aisément ; il s'agit d'un phénomène répété (v. Hildebrandt, *pass. cité*). On lit toutefois *exagitat* dans certaines éditions anciennes ; le singulier *coactus* pourrait se justifier également, comme sujet de *exagitat*. Ce *coactus* est toujours le même et produit le même effet, chaque fois qu'il se reproduit ; mais la correction de *exagitant* en *exagitat* ne s'impose pas.

326. Vires C R ; nervos *Itali* et beaucoup d'éditions anciennes ; *venas* Ald. 1517, Jacob et éditions modernes sauf Munro ; *rupes* Munro ; *gyros* Ellis.

Vires est évidemment une erreur du copiste, amenée par la finale du vers précédent (cf. v. 234). *Venas* est une correction fort heureuse ; ce mot est employé fréquemment par le poète pour désigner les canaux souterrains qui livrent passage soit à l'eau, soit au vent (cf. v. 121, 154, etc.) ; il convient à merveille ici où il s'agit des luttes que se livrent les vents sous terre (*infra clusique*),dans des passages trop étroits (*pugnant in faucibus*,etc.). *Gyros* de Ellis (« in burning rings », « in circles ») ne paraît guère justifiable, et Ellis lui-même, malgré l'exemple qu'il cite de Sénèque, *Nat. Quaest.*, VI, 4, 3, reconnaît que des « gyri » sont difficiles à supposer dans les conditions étroites d'espace que le poète a en vue (p. 150). J'ajouterai à cela que *per* ne peut guère s'entendre que de la route que suivent les vents, et que *ardentes*, appliqué aux tourbillons des vents, est incompréhensible ; au contraire le mot se comprend clairement des canaux souterrains, dont les parois tendent à prendre feu sous la pression violente des corps qu'ils entraînent avec eux (*corpora densa*).

343. Flammas Mss. ; *flatus* Baehrens ; *flammans* Ellis. *Flammas* déplaît à Ellis parce que : 1° il est trop éloigné de *tantarum semina rerum*, formule à comprendre comme apposition ; 2° c'est le *spiritus*, non la *flamma*, qui est ici considéré comme l'agent le plus important des éruptions. Ces deux raisons ne me convainquent pas. D'abord, contrairement à l'opinion générale, je considère *tant. sem. rerum* comme une apposition à ce qui précède, non à *flammas* ; à ce point de vue Ellis a raison de trouver la phrase mal construite ; il est difficile d'admettre que l'apposition soit placée avant la conjonction *si* et que le mot principal (*flammas*) soit rejeté à la fin de la phrase. Mais l'expression *irritare semina rerum* serait précieuse et obscure ; quels seraient au juste ces *semina* ? *Irritare flammas* est au contraire très clair ; cf. Ovide, *Fast.* II, 649 : irritat... flammas. Au lieu d'appliquer à *flammas* l'expression *tantarum semina rerum* (« the causes of such mighty effects » Munro), je l'entends de *liberrimus Aetnae Introspectus*, le cratère du volcan, où prennent naissance des phénomènes aussi grandioses. Si l'expression *Introspectus* etc., est abstraite, la pensée elle-même est bien concrète ; il s'agit de l'intérieur de la montagne, tel qu'il peut apparaître aux yeux de l'observateur (cf. plus loin *stupeat... profundum*).

Ensuite, il importe peu dans ce passage (340-344) que le vent soit ou non le principal agent de l'éruption. Le vent est désigné clairement par *nihil*, et comme il s'agit ici d'un fait d'observation, ce qui peut empêcher l'observation à laquelle invite le poète, c'est précisément la flamme, manifestation visible et redoutable de l'éruption, et non le vent, par qui l'éruption est provoquée. Je ne change donc rien au texte traditionnel et me borne à l'expliquer autrement qu'on ne l'a fait jusqu'ici.

344. Huinc C ; huic S et premières éditions ; *hinc* Scaliger, Leclerc, Jacob, Baehrens ; *huic* Munro (avec point d'interrogation après *credis*) Sudhaus ; *huicne* Ellis. Ce vers, ainsi que la question qu'il pose, a donné lieu à je ne sais combien de corrections et de discussions contradictoires (v. les commentaires de Jacob, Munro et Ellis) ; Ellis en particulier, avec *huicne*, propose dans le commentaire deux explications qui ne concordent pas avec sa traduction. Dans celle-ci, il dit en substance : Vous admettrez bien que ce fait explique comment nous ne voyons jamais les vents, une fois qu'ils sont réduits au calme, détacher et faire tomber des corps pesants que leur poids entraîne cependant à tomber ; dans le commentaire, il prête au poète un rai-

sonnement contraire : N'admettrez-vous pas, penserait ce dernier, que l'Etna se présente à vos observations dans deux états différents, en action ou au repos ; si dans le premier cas il peut rouler et déverser des masses de roches incandescentes, il a bien encore assez de force, dans le second, pour déplacer des quartiers de roches que d'ailleurs entraîne naturellement leur poids (« Huic... sic credis ut neges spiritum... posse corpora materiae deripere... », ou bien : « huicne credis ut nunquam diripiat » = « can you believe, on the showing of this, *the impossibility* of the *spiritus* » etc.) ? J'avoue que cette dernière interprétation, si justifiée qu'elle puisse paraître par l'analyse de la phrase, me paraît inacceptable, et que le sens donné par Ellis dans sa traduction est le seul admissible. Dans tout le passage 333-358, et particulièrement aux vers 340-344 et 358, l'auteur fait observer ce qui se passe quand l'Etna est au repos. Les vents (et aussi les flammes), qui produisent des effets si violents en d'autres circonstances, effets résumés dans les vers 344-345, ne font plus en aucune façon sentir leur influence, lorsqu'il y a arrêt complet dans les manifestations des phénomènes d'éruption ; v. la supposition du v. 343, et les cas signalés aux vers 355 et suivants, comme d'ailleurs dans l'ensemble du morceau. L'auteur a posé en principe (v. 330-332) que les vents ne sortent pas du sein de la terre et n'y entrent pas par les mêmes ouvertures. Evidemment, il va tâcher de prouver cette assertion. Or, comme ils sont les agents les plus actifs de l'éruption, ils sortent par la même ouverture par où sortent les flammes. Voilà un fait. Quand le volcan est au repos, si les vents rentraient dans les profondeurs du sol par le même chemin, on devrait s'en apercevoir. Mais on ne s'en aperçoit pas ; il règne sur la montagne un calme absolu et les objets les plus légers, même au bord du cratère, ne subissent aucune attraction qui les pousse vers l'intérieur de la terre ; les nuages flottent dans un mouvement de va-et-vient au-dessus de la montagne et la fumée même des sacrifices monte directement vers le ciel. Voilà un autre fait. La conclusion de ce dernier fait est indiquée aux vers 344-347. En lisant *hinc igitur credis ut*, on a un sens très clair : d'après ce qui vient d'être exposé, dit l'auteur, admettez-vous avec certitude comment il se fait que... etc. Avec *huic* (Munro, Sudhaus) et *huicne* (Ellis) le sens est le même ; mais comment comprendre *huic* ? Au datif, on ne peut guère en faire un neutre ; et si ce n'est pas un neutre, quel substantif sous-entendre ? La leçon *hinc* me paraît s'imposer, à condition de comprendre le raisonnement du poète comme j'ai tâché de le faire.

347. Declivia C et tous les Mss., sauf V (*decliva*), ainsi que tous les éditeurs, sauf Ellis (*declinia*). Je ne vois pas la raison de la correction d'Ellis. *Declinis* est plus rare que *declivis*, et indique plutôt une tendance à s'écarter qu'une tendance à tomber de haut en bas. C'est ce dernier sens, indiqué par *declivis*, que l'on attend ici.

351. Je renonce à comprendre ce vers comme on le lit dans C *Nec levitas tantos igitur ferit aura movetque*. Ellis le met entre deux croix, et propose dans une note la correction que j'ai adoptée et qui donne un sens à peu près satisfaisant dans un passage désespéré. Il a été l'objet de corrections innombrables : *haec levitas, tanta est* Scaliger; (*Sed levitas tanta est*) Maehly ; *Nec levitas tanta est* Wernsdorf; *Nec levitas tanta est igitur* Sudhaus ; *haec levitas : tantos* etc. Munro, avec l'hypothèse d'une lacune au vers suivant, etc.

353. Pulsataque Mss. et édit., sauf Ellis qui lit : *frustrataque. Pulsataque*...

frustra Maehly. Ellis rejette *pulsata* qu'il dit ne pas comprendre et entend *frustrata corpora*, des corps ou atomes matériels (« bodies of matter ») qui ne produisent pas leur effet naturel en frappant notre propre corps. A ce compte, je ne m'explique pas ce qu'a d'étrange *pulsata*, au lieu duquel Ellis propose encore *quassata*. *Pulsare* n'a pas seulement le sens de « heurter » ou « frapper » ; il en a d'autres qu'il tient de *pellere* : mettre en mouvement, chasser, lancer au loin, cf. Virg., *Géorg.* IV, 313 : *Erupere... nervo pulsante sagittae*. Le fréquentatif convient bien ici à l'action du prêtre, qui, la main aspergée d'eau lustrale, fait tournoyer la torche sacrée et par suite lance sur les assistants d'imperceptibles atomes matériels que ceux-ci ne sentent pas. Sur cette cérémonie, v. Claudien, VI *Cons. Honor.*, 324 et suiv.

356. Je suis d'aussi près que possible C : non tenuis plantis humus excita predas. Ce texte me paraît clair, avec la correction *plantas* au lieu de *plantis*. *Humus non sorbet cinerem, neque stipulam, neque gramina, neque plantas*; *praedas* est une apposition finale s'appliquant à tous les substantifs précédents ; *excita* après les trois négations qui précèdent signifie évidemment que le sol n'est pas en mouvement, c'est-à-dire qu'il ne subit pas l'action du plus léger souffle d'air tendant à pénétrer au sein de la terre, comme le prouvent les quatre faits que signale le poète. Ce sens est très clair. *Praedas* s'explique facilement ; si le sol engloutissait les objets en question, il en ferait sa proie ; mais cela n'est pas. Variantes : *tenuis plantis honor exit iisdem* Jacob, d'après les vieilles éditions; *non plantis exuritur humor apricis* ou *apertis* Wernsdorf; *non tenuis plantis humus excita praedas* Munro (avec hypothèse d'une lacune au vers suivant) ; *praedast* Baehrens ; *praeda est* Sudhaus ; *non tenuis placidissimus excit apludas* Ellis.

377-379. On lit dans C : Et scisso v. t. s. p. pr. haud similis teneros cursu c. fr. m. d. est t. l. discedere montes ; V donne : etscisso, RA escisso ; V trecto, RH cur secum, R descendere. Pour les innombrables conjectures faites sur ces vers, v. les apparats critiques de Baehrens et Ellis et les notes de Jacob et Ellis. Il y a trois difficultés à résoudre dans la leçon des Mss. : 1° scisso... tecto; 2° haud similis teneros cursu ; 3° discedere montes. Avant d'entrer dans le détail, il faut bien se pénétrer de l'intention du poète dans ce passage-ci. Il y répond à une question qui a été posée deux fois dans ce qui précède : v. 221, *cum subito cohibentur, inest quae causa silenti*, et v. 282, *unde repente quies et nullo foedere pax sit*. Il vient de terminer l'examen des causes qui donnent naissance aux vents, les rend furieux et, avec leur concours, provoquent les explosions de l'Etna (v. 282-329) : ceci répond à une question qu'il s'est posée en premier lieu : *unde ipsi venti* ? (v. 220), *quid nutriat illos* (v. 282). Il a conclu en constatant, d'après des exemples manifestes (333-354), que ces mêmes vents, si violents et si redoutables quand se produisent les éruptions du volcan, gardent en d'autres moments le silence le plus complet. Sont-ils donc vaincus ? épuisés? Non, ce serait un sacrilège de le croire. S'ils restent calmes, cela tient à une cause qui, cette fois, échappe à notre observation (*Causa latet*..., v. 374). Cette cause, la voici ; et ici se placent les trois ou quatre vers qui l'exposent et dont le sens est si obscur. Je crois que pour les comprendre, il y a bien moins à modifier le texte de C qu'on ne l'a fait, à condition de tenir compte des raisonnements qui les précèdent et de la conclusion qui les suivra (v. 380 et suiv.). Je lis et construis : congeries... praestat

sub pondere, veluti tecto spisso, ventos haud similes tenero occursu, cum frigida, etc. *Et spisso* est une correction de Jacob, adoptée par Munro, Ellis, Sudhaus ; elle paraît indispensable. Si la masse de débris de roches qui obstrue les ouvertures par où sortent les vents était *scissa*, l'issue ne leur serait pas complètement interdite et le vers serait un non-sens ; cette masse pesante forme pour ainsi dire un toit sous lequel les vents sont réduits à l'impuissance pendant quelque temps; pour que ce dernier cas se réalise, il faut que le toit soit *spissum* et non *scissum*. *Tecto spisso* peut d'ailleurs être un ablatif de lieu, ou un ablatif de cause ; dans le premier cas, c'est la demeure dans laquelle sont emprisonnés les vents, dans le second la cause qui les maintient dans un calme provisoire, mais toujours sous la lourde masse, *sub pondere*, que produit la *congeries m. exstr. ruinis*. Ellis lit *tectos* ; il semble que le mot de comparaison *veluti* s'entend mieux avec *tectum* qu'avec *tectos*, qui indique un fait et non un exemple. Il est plus exact et plus poétique de dire : Il y a là *comme* une sorte de toit, que de dire : Ils sont *comme* recouverts, puisque, en fait, qu'il y ait toit ou non, ils sont bien renfermés. L'accusatif de *praestat* qu'Ellis voit dans *tectos*, se tire facilement de C où je lis *haud similes*. L'ellipse de *sui* (*haud similes sui*) n'est pas aussi choquante qu'elle paraît au premier abord ; jusqu'ici il n'a été question que de vents furieux, aux effets redoutables. Ceux avec qui nous avons affaire ne leur ressemblent pas (*praestat haud similes*), puisqu'ils sont momentanément dans un calme complet. Les mots suivants *teneros cursu* sont conservés sans changement par Buecheler et par Sudhaus, qui les met en antithèse avec *haud similes* (*sui*) : ils ne se ressemblent plus, ils sont affaiblis dans leur marche. Cette interprétation paraît à Ellis un *tour de force* ; elle est en tous cas d'une ingéniosité qui inspire la défiance, et *tener* (*cursu*) est employé dans un sens dont nous voudrions avoir d'autres exemples; Sudhaus n'en cite pas. La leçon que j'adopte, *tenero occursu*, très facile à tirer de C, m'est suggérée par la correction d'Ellis qui lit ici : *Aut simili tenet occursu*, expression qui indiquerait une autre cause analogue à la précédente, empêchant les vents de pénétrer dans l'intérieur du sol ; v. Ellis, p. 166 : Two causes are assigned for the intermittent violence of Aetna : 1° an accumulation of rocks, etc. ; 2° a similar obstruction which *meets* the winds on their way downwards. Je ne puis pas accepter ce sens. Il s'agit dans le passage de la cause qui tient les vents enfermés (*causa... quae rumpat iter cogatque morari*), non de celle qui leur interdit d'entrer dans le sol ; cf. 380-381 : *mora* velocius urgent ; *Pellunt* oppositi *moles* et *vincula rumpunt*, etc. *Tenero occursu* est plus aisé à comprendre. En quoi les vents ne sont-ils plus *semblables* à ce qu'ils étaient auparavant? en ce qu'ils ne se heurtent plus que faiblement aux parois d'une prison contre lesquelles ils n'essayent même pas de résister (*tenero occursu*) ; ce sens de *tener* n'a rien qui soit pour nous étonner ; le mot indique précisément l'absence de consistance ou de résistance, ce qui est le cas ici. Comme substantif à *teneros*, je lis (v. 379) *ventos*; *montes* de C est évidemment inadmissible ; c'est une erreur du copiste, produite par la présence de *monti* au vers précédent. *Ventos* est une correction de Wernsdorf, qui d'ailleurs comprend la phrase tout autrement que je ne fais : *retroque liquet discedere ventos*. *Ventos* (comme aussi *ventis*, qui se lit chez d'autres éditeurs, mais avec des corrections très différentes de la mienne dans les mots qui précèdent) a l'avantage de fournir en même temps le sujet qui est nécessaire aux verbes des vers suivants (*conticuere, urgent, pellunt*, etc.) ; sans la présence de ce mot, nous aurions à remonter jusqu'au vers 373 pour trouver

un sujet aux verbes en question. La chose n'est pas impossible, mais l'ensemble des phrases perdrait beaucoup en clarté. Je conserve au vers 379 *discedere* ; Ellis lit, d'après la leçon de R : *descendere* (ventis). Il traduit : « the winds are free to *pass down it unmolested* », traduction qui semble être en contradiction manifeste avec la note de son commentaire que j'ai rapportée plus haut (2°) ; les vents ne sont pas libres de pénétrer dans le sol *tuto*, puisqu'il y a un obstacle (d'après Ellis) qui leur en interdit l'entrée. Je donne à *discedere* un sujet indéterminé ; il s'agit de l'état du volcan au moment où se produit le calme des vents que le poète a en vue : le cratère est apaisé et ne vomit plus de feux (*frigida desidia est*) ; on peut donc s'en éloigner sans avoir à craindre d'être poursuivi par des torrents de lave. Ainsi s'explique *discedere* (= s'éloigner du sommet), mot préparé par les vers 336, 340-342, 343, 348, 355 et suiv. Les autres corrections proposées pour ce vers sont trop nombreuses, et surtout trop différentes de la leçon de C, pour qu'on puisse les discuter ici une à une (v. l'apparat critique de Baehrens et le Commentaire d'Ellis, ainsi que l'article de ce dernier dans la *Classical Review*, vol. XIII, mars 1899, p. 130-134).

386-387. J'adopte textuellement, avec Sudhaus, le texte de C et je ponctue après *Aetnam*. Je ne comprends guère l'interprétation de Ellis : *nunc superant quaecumque, rigent incendia silvae, quae flammas alimenta vocent, quot nutriat Aetna : Incendi poterunt.* Ellis fait de *superant quaecumque* un synonyme de *quaecumque superant*, phrase subordonnée à *incendi poterunt* (« they will burn without difficulty »), et de *rigent incendia silvae* un impératif où le sujet serait déterminé par le vers suivant : *quae flammas*, etc. (« Now let the forests [*silvae* au sens habituel] pour freely all their abundant stores of burning material, everything that as fuel is fitted to call out the diverse flames Aetna feeds ») ; cf. notes à ces vers, p. 167-169. Le seul mot qui puisse offrir une difficulté dans C est *silvae*, auquel Ellis conserve son sens ordinaire (forêts), mais où Munro voit un synonyme du grec ὕλη (= substance, matière) ; cf. *Aetna* 447 : *materiam silvamque suam*, où *silva* a évidemment ce dernier sens. Si l'on pense ici aux forêts qui recouvrent les flancs de l'Etna, la suite des pensées deviendra extrêmement obscure, et la construction de la phrase très difficile. Pourquoi ne pas prendre *superant*, placé en tête de la phrase au sens de : « il me reste à traiter de, etc. », au lieu de lui donner avec Ellis pour sujet *quaecumque*? Cf. Manilius (IV, 358), qui, après avoir parlé de onze constellations, ajoute : « *Jam superant gemini Pisces*, etc. ; Ovid. *Mét.*, III, 470 ; Virg. *Georg.*, III, 63 etc. (v. Sudhaus, note à ce vers). Dans cette hypothèse, la phrase devient extrêmement claire, et surtout elle répond au raisonnement de tout le poème. En fait il ne reste plus au poète qu'à traiter des matières combustibles qui entretiennent les feux de l'Etna. C'est ce qu'il exprime par *Nunc superant quaec. regant inc. silvae. Rego* (= « gouverner, être maître »), s'entend de soi ; *silvae* au pluriel est évidemment insolite, mais faut-il vraiment le rejeter ? Les matières qui alimentent l'Etna sont variées ; *silva* au singulier désignerait plutôt une substance, toujours la même, ce qui ne sera pas le cas dans la suite ; il sera question de soufre, d'alun, de bitume, etc. En donnant à *silvae* le sens d' « éléments combustibles » par lesquels sont pour ainsi dire *régis* les incendies de l'Etna, on supprime toute difficulté d'interprétation, car les phrases : *quae flammas alimenta vocent, quid nutriat Aetnam*, telles que les transmet C, désignent évidemment : 1° les substances qui prennent feu le plus facile-

ment ; 2° celles dont la combustion se prolonge le plus longtemps. Ces deux cas-là sont étudiés dans la suite du poème.

388. Incendi poterunt i. v. c. etc. Là encore je suis C, avec Ellis. Mais Ellis rattache *incendi poterunt* à ce qui précède (v. sa note aux vers 386-387) ; je le rattache avec Sudhaus à ce qui suit et donne pour sujet à *poterunt* les substantifs *materia* et *genus*. Munro fait dépendre *illis causis* de *utile* (« kind of earth serving, when in contact with fire, as a means for producing these effects ») ; par suite *igni* dépendrait de *adpositum*. Ellis trouve plus naturel de construire *illis causis* au datif avec *Materia est* (« these *causes* [*i. e.* the causes which produce these fires] have material of home growth »). J'admets volontiers le sens que donne Ellis à *illis causis*, à condition qu'il entende *causae* de ce qui produit la flamme en conséquence du déchaînement des vents, question qui a été longuement exposée plus haut ; mais il me paraît très naturel de comprendre les vers 388-389 comme il suit : les substances que ces causes peuvent mettre au feu sont : 1° *materia vernacula*; 2° *genus terrae utile igni* (et non *adpositum igni*). *Vernacula* et *adpositum* sont synonymes ; il s'agit de matières qui se trouvent dans la montagne en abondance, naturellement ; *utile igni* (« qui peut servir au feu, qui peut entretenir le feu ») me paraît une expression très naturelle (cf. Sénèque, *N. Q.* II, 22, 1 : *materia idonea eliciendis ignibus*). A la rigueur *igni* peut se construire aussi avec *adpositum* et le sens ne peut en être que renforcé ; mais il faudrait sous-entendre l'idée de *ignis* avec *utile*. Il me paraît tout à fait inutile de remplacer *utile* par *altile*, que propose Alzinger.

395. Eripiantur C, que suit Sudhaus ; eripiant RA ; *erumpunt et* Itali ; *Infectos* ; *rumpunt et* Scaliger ; *evincunt et* Leclerc ; *eripient et* Haupt ; *testantur* Maehly, Baehrens ; *rumpuntur* Munro ; *crispantur* Ellis.

L'unique difficulté du passage consiste à justifier l'infinitif *discurrere*. Aucune correction, sauf celle de Maehly, ne la résout sûrement ; mais l'accumulation des *t* est bien choquante dans *infectae testantur* et on ne voit guère comment *eripiantur* de C viendrait de *testantur*. Ellis défend *crispantur*, en supposant que *discurrere* dépend κατὰ σύνεσιν d'un verbe dont l'idée est contenue dans *crispantur* = se rider, « to ripple », sens fréquent en parlant de l'eau. Ce sens n'est pas douteux ; mais l'idée de « crispantur » n'est pas celle qu'on attend ici ; pourrait-on dire d'ailleurs que des eaux *sulfureuses* « se rident » ? ce serait un terme bien poétique dans la circonstance. La syllepse se justifie par des exemples analogues de Lucrèce ; v. II, 1128 : *nam certe fluere atque recedere corpora rebus Multa manus dandumst* ; III, 765 : *Scilicet in tenero tenerascere corpore mentem Confugient*, etc. (v. Ellis, p. 172). *Eripiantur* ne peut guère se dire d'une source jaillissant naturellement du sol (v. Ellis, page 171, où est réfutée la leçon de Sudhaus) ; je propose *eliciantur* dont le sens, très clair dans la circonstance, peut se justifier par un passage de Rutilius Namatianus, I, 265 : *Elicitas. . lymphas* ; cf. Virgile, *Georg.* I, 109 : *Ecce supercilio clivosi tramitis undam Elicit.*

411. Tutum est Mss. ; *tanta est* Scaliger, Wernsdorf, Meineke, Baehrens ; *tuta est* Jacob ;... *fidest : ut tum est* Munro ; *bruta* (peut-être *brutum*) *est* Ellis. *Tutum est*, que maintient Sudhaus, me paraît bien difficile à expli-

quer (« jenes [das Feuer] hat sein sicheres Plätzchen, und auch der Besiegte zeigt Geduld »), et en fait Sudhaus n'explique tout le passage qu'avec force parenthèses et ellipses (v. sa note à ce vers) ; la construction grammaticale est pénible et obscure. *Tuta est* de Jacob n'est guère plus clair (« sicher ist, traun, die Geduld der Besiegten ») ; que signifie exactement *tuta*, dans ce cas? ce n'est pas la *patientia*, c'est le *victus* qui est en réalité *tutus*. La correction de Munro demande trop de changement dans le vers et dans celui qui précède : *servans aciem duramque* (= *servansque aciem duram* [expliqué de même dans Sudhaus], exemple de construction de *que* signalé par Munro au vers 79) *tenaci septa* (nomin. fém.; de même dans Sudhaus) *fidest : ut tum est*, etc. *Bruta*, qu'Ellis justifie par Lucrèce, VI, 105 : *bruto pondere*, me paraît bien fantaisiste, appliqué à un mot abstrait comme *patientia* (« with a stubborn fidelity »; *bruta* = « insensate », « apathetic », v. son Commentaire, p. 175). La leçon *tanta* répond bien, comme conclusion, aux caractères merveilleux que l'auteur vient d'attribuer à la pierre meulière, et ce genre d'exclamation lui est assez familier, quand il doit énumérer des faits surprenants ; cf. 206, 434. Je préfère *tanta* à cause du mouvement général de la phrase.

431-432. Nunc exstincta super testisque C ; tectisque R et anciennes éditions ; *superque satisque* Scaliger ; *stupet* Wernsdorf, Baehrens ; *nunc exstincta : super testisque est* Munro ; *diu : superestque* Ellis. Je conserve textuellement, avec Sudhaus, la leçon de C qui est très claire ; *super*, dans la pensée du poète, qui en général n'affirme que ce qu'il voit, est en rapport étroit avec *dicitur insidiis flagrasse*. Si Aenaria est jadis entrée en éruption inopinément, contre toute attente (*insidiis*), il peut se faire qu'un jour ou l'autre le même fait se reproduise ; mais aujourd'hui on ne constate *au dehors*, *à la surface*, aucune trace d'activité volcanique (*nunc exstincta super*) ; la phrase suivante (*testisque*, etc.) doit servir d'explication à celle-ci et non pas, comme on pourrait le croire, introduire un nouvel exemple à l'appui de l'invitation contenue au vers 426 : *similes adsiste cavernas*. En effet, il s'agit de montrer que l'absence de la pierre meulière, qui seule est capable d'entretenir des feux durables, explique pourquoi, dans d'autres régions volcaniques, les effets de l'éruption sont de courte durée, quelles que soient les matières combustibles (soufre, bitume, etc.) qui s'y rencontrent. Ce dernier fait est constaté pour l'île Rotunda (le Stromboli), pour l'île de Vulcain (Hiera = Vulcano, dans les îles Lipari), pour le « locus inter Neapolin et Cumas » (la Solfatare) ; il ne l'est pas pour Aenaria (Ischia avec le mont Epomeo). C'est que les deux derniers exemples vont ensemble ; à l'appui de ce qui *a dû* se passer à Aenaria, aujourd'hui éteinte à sa surface, le poète cite ce fait que dans les *Campi Phlegraei*, en face d'Aenaria, on recueille de grandes quantités de soufre, où les feux volcaniques n'ont pu trouver un élément de combustion durable, parce que la pierre meulière en était absente. A cela correspond *testisque*, et l'enchaînement des pensées et des exemples devient ainsi fort clair. Seulement, pour que la phrase soit correcte, il nous faut corriger au vers suivant *est* pour *et*, si toutefois on n'admet pas, en sous-entendant *est*, la leçon d'Ellis *ex*. La correction apportée par Ellis au vers 431, d'après les *Excerpta Pithoeana* (Commentaire, p. 177) ne me paraît ni nécessaire, ni justifiée, en raison même de l'incertitude des variantes rapportées d'une façon assez indécise par Pithou.

444. Aethnei... illi CRA ; Aetnaeis... illis *Itali* ; *Aetnaeis vires quas conferat illi* Scaliger, Leclerc, Wernsdorf ; *Aetnaeo... igni* Haupt ; *Aetnaei... imi* Baehrens ; *Aetnaeo... illi* Ellis ; *Aetnae vi* Cartault (*Revue de philol.*, 1901, p. 345).

De toutes ces leçons et conjectures, la plus claire est celle des *Itali*, qui se lit dans Jacob et Munro. Sudhaus et Hildebrandt font de vrais tours de force syntaxiques en expliquant, d'après C, l'un : *sed non Aetnaei* (sc. *uberis*) *vires quae* (sc. *pars minor*) *conferat illi* (sc. *insulae* ou *terrae*) ; l'autre : *sed non* (*ea terra*) *quae vires* (*suas*) *conferat illi* (*terrae*) *Aetnaei* (*incendi*) ; v. Hildebrandt, *Zur Ueberlieferung der Aetna*, Philologus, 1897, I. Heft, p. 100. Avec le texte de Scaliger, la construction de la phrase est obscure. Il faut entendre : *Sed non illi* (*terrae* ou *parti minori sunt*) *vires quas*, etc. En lisant *Aetnaeis... illis* qu'Ellis rejette sous prétexte que le poète évite de faire rimer *is*, *is* entre deux hémistiches (cf. cependant des rimes analogues, sinon identiques, v. 66, 95, 222 ; et des rimes absolument semblables, v. 134, 511, 574, 604, 625), on obtient un sens très satisfaisant, et l'expression quelque peu emphatique *Aetnaeis... illis* (sc. *viribus*) n'est pas pour déplaire dans un poème où l'Etna a partout un caractère divin. En revanche l'emphase serait déplacée s'il fallait comprendre *illi* de *ubere* du v. 443 : *Aetnaeo* (sc. *uberi*) *v. q. c. illi.*

458-464. Ce passage en général, et les vers 458-459 et 463 en particulier, sont incompréhensibles dans les manuscrits. Aucune des corrections proposées jusqu'ici ne me paraît pouvoir être acceptée, même comme pis aller, par quiconque voudrait comprendre sincèrement les raisons alléguées pour les justifier. Pour le détail, v. les apparats de Jacob, Baehrens, Munro, Ellis et les notes de Werndorf, Jacob, Munro, Ellis et Sudhaus. C donne :

458. Haud equidem mirum facie que cernimus extra
459. Si lenitur opus restat magis uritur illic.
460. Sollicitatque etc...
462. Nam simul atque movet viris turbamque minatus
463. Diffugit exemploque solum trahit ictaque ramis
464. Et grave etc.

Le vers 458, dès le début, me paraît une conclusion attendue à ce qui vient d'être dit sur l'importance de la pierre meulière dans les éruptions du volcan. *Equidem* est une affirmation qui s'emploie plutôt pour parler de ce qui précède que de ce qui va suivre ; elle tient en principe son sens du pronom relatif dont le mot dérive (v. Bréal, *Dict. étym. lat.*, p. 299). Je trouve par suite très naturel de ponctuer : Haud equidem mirum. (= Voilà une chose qui n'a rien de surprenant.) En cela je suis en désaccord avec toutes les éditions antérieures. Maintenant que reste-t-il à faire à l'auteur, sinon à prouver par des faits ce qu'il a dit de la pierre meulière, capable de mettre en feu et de faire fondre toutes les substances avec lesquelles elle entre en contact (456-457 ; cf. 536) ? C'est à quoi il s'applique dans les vers suivants. Quand le volcan est au repos, dit-il, l'aspect extérieur ne se modifie pas ; mais il ne s'agit que du calme extérieur, car l'auteur qui, quelques vers plus loin, va décrire les effets terribles d'une éruption, a soin d'ajouter qu'au dedans (*illic*, hors de la vue, par opposition à *extra*) se produisent les prodromes d'une éruption dont les effets ne se feront sentir au dehors que plus tard ; c'est là, dit-il (*illic* = au dedans) que s'enflamme cette fameuse pierre meulière (désignée ici par *saxum*), qui provoque l'embrasement de tout ce qui

l'entoure (*vicina incendia*) et qui projette hors du cratère des symptômes (flammes, fumées, vapeurs, etc.) avant-coureurs de l'éruption prochaine *magis* signifie : c'est au dedans *plutôt* qu'au dehors que se produisent les phénomènes en question. Voici comment je comprends, en corrigeant C : 1º facies quam cernimus extra, si lenitur opus, restat ; 2º magis uritur illic... saxum etc. Conjectures à signaler : *haud eq. m. factu, quod c. e. s. l. o. reses, at m. u. i., s. m.* Scaliger ; *haud eq. m. factu, quod c. e., s. l. o., crepitat ; m. u. i.,* etc. Jacob; *h. e. m. facie, qua c. e., s. l., o. r. ; m.* etc. Munro ; *h. e. miror faciem : quae c. e., s. l. o., restant ; m. u. imo Sollicitatque* etc. Baehrens ; *h. e. m. scaterest, quae c. e. ; s. l. o., r. ; magis* etc. Ellis ; *h. e. m., facie quae c. e., s. l. o., r. : magis* etc. Sudhaus. Avant de passer aux vers suivants j'admets volontiers que la leçon de Sudhaus, d'ailleurs très difficile à comprendre, se rapproche plus de C que la mienne ; peut-être pourrait-on lire : *facie, qua cernimus* (et non *quae cernimus*) *extra, Si lenitur opus, restat,* en faisant de *facie* un ablatif de manière : le volcan conserve le même aspect (*restat* [*eadem*] *facie*) que nous lui voyons à l'extérieur (*qua* [*id esse*] *cernimus extra*) ; mais la tournure serait gauche et obscure.

Au vers suivant, comment expliquer *nam* ? Il semble qu'il faudrait *deinde* ou un adverbe de ce sens. La réponse se trouve dans *certa venturae... pignora flammae* ; ce sont bien des présages sûrs (*certa*), puisque (*nam*) aussitôt que la roche embrasée s'est mise en mouvement, etc., l'aspect extérieur change. Ce changement de l'aspect extérieur du volcan, par opposition à ce qui est dit aux vers 458-459, est nettement indiqué au vers 463 où je lis *Diffugit, exemploque solum trahit undique rimans,* au lieu de la leçon de C qui est un non-sens. C'est un fait très connu que les torrents de laves ne débordent pas par-dessus les bords du cratère principal du volcan, mais se frayent une voie en des points indéterminés, variables avec chaque éruption, à travers les flancs de la montagne. Ceci n'empêche pas d'ailleurs que l'orifice central ne vomisse lui aussi des flammes, des tourbillons de fumée, poussière, cendres, ou débris de toute sorte. Mais les flots de lave incandescente s'échappent par les côtés, comme par autant de petits cratères accessoires ; c'est un fait d'observation courante en ce qui concerne le Vésuve dont les éruptions sont encore aujourd'hui moins rares que celles de l'Etna. Or ce fait me paraît clairement indiqué dans le vers de l'*Aetna* tel que je l'ai reconstitué. La lave brûlante s'échappe de partout (*diffugit*) en se creusant une ouverture dans les flancs de la montagne (*undique rimans*) et entraînant avec elle ou derrière elle (*exemplo* = suivant l'exemple qu'elle donne elle-même) le sol aux endroits où elle fait éruption ; *solum* doit d'ailleurs se construire avec *rimans* comme avec *trahit* : elle l'entraîne en même temps qu'elle s'y fraye une issue. Quant au vers suivant : *Et grave sub terra murmur demonstrat et ignes,* qui se lit dans C et dans toutes les éditions, sauf celle de Jacob (*denuntiat ignes*), je ne sais trop comment le comprendre. Est-ce la lave, sortant ainsi de la montagne, qui donne la raison d'être des grondements qu'elle fait entendre et des feux qu'elle contient en elle ? sont-ce ces grondements et ces feux qui expliquent la coulée de laves ? Je n'en sais rien ; *demonstrat* peut se comprendre dans les deux sens. La suite des idées et la série des verbes *movet, minatur, diffugit, trahit,* fait cependant préférer le premier sens. Principales conjectures aux vers 462-463 : *Nam s. a. m. curis, t. minutus D., extemploque solum tr., ictaque ramis* anciennes éditions ; *Nam s. a. movent Euri, t. minantur, D. ext. s., tremit, actaque rima* Wernsdorf ; *Nam s. a. m. Caurus, t. m ; D.,*

ext. s. t. actum utique remis, Jacob; Munro reproduit textuellement C, mais avec l'hypothèse d'une lacune après 462 ; *Nam s. a. m. v. t. m.*, *Nix fugit ext. s. trahit atque tremiscit* Baehrens ; Ellis (v. son article dans la *Classical Review*, mars 1899, p 130-134) suppose une double lacune après 462 et 463, reproduit mot pour mot C, sauf *extemplo*, et place *ictaque ramis* entre deux † (v. en outre son commentaire, p. 186-187) ; Sudhaus tient la leçon de C comme bonne et l'explique par un prodige d'ingéniosité incroyable (*icta* = accus. plur. neutre ; *ramis* = les veines de la pierre [cf. ῥάβδος], d'après Plin. *N. H.*, 34, 117, Théophr., *de lapid.* 51 ; cf. *de caus plant.* IV, 2, 6 ; Diodore, v, 37, 2, etc. ; v. Sudhaus, Commentaire, p. 180-181).

469-470. *Truncaeque... ruinae* Mss. et édit.; *atque astra sonant* et *et sacra sonant* quelques anciennes éditions ; *adque astra* Ellis. Je corrige *truncasque ruinas*, complément de *provolvunt* ; la plupart des éditeurs prennent ce mot au sens neutre, par analogie avec d'autres verbes, *volvo, converto, muto*, qui s'emploient parfois intransitivement au sens absolu. Mais de *provolvo* même je ne connais point d'exemple. Dans mon hypothèse le sujet de *provolvunt* est *moles* ; on a la suite d'idées que voici : 1° du fond du cratère remontent des masses incandescentes (*accensae subeunt moles*) ; 2° ces masses projettent au dehors des tourbillons de débris informes (*truncasque ruinas provolvunt*) ; 3° au-dessus s'élèvent avec bruit des nuées de sable, cendre ou petits cailloux (*atque atra sonant examina arenae*). Avec la leçon d'Ellis : *ruinae* (sujet) *provolvunt examina* (compl. direct) *arenae*, les mots *adque astra sonant* deviennent une phrase interjective, une sorte de réflexion par parenthèse. Ceci a l'inconvénient de séparer d'une façon peu ordinaire le verbe *provolvunt* de son complément direct *examina*. La correction *adque astra sonant* paraît inutile, du moment que la leçon vulgaire est très intelligible. Lors des éruptions il s'élève au-dessus du cratère, accompagnée de sourds grondements, une colonne noirâtre où se mêlent en tourbillons fumée, cendres, débris de roches et autres matières semblables (v. les passages cités par Sudhaus, Munro et Ellis, d'après Credner, Dolomieu, Daubeny, etc.). Ceci est parfaitement traduit par *atque atra sonant examina arenae* que je laisse sans changement ; cf. d'ailleurs Pline le J., *Ep.*, VI, 17 : « nubes... oriebatur..., *in latitudinem vanescebat* : *candida interdum, interdum* sordida et maculosa, *prout terram cineremve sustulerat.* De Rooy (*Conjecturae criticae...* Trajecti ad Rhenum, 1764, p. 93-104) conjecture bien inutilement *volant*.

470-471. Ces vers, qui ne se trouvent que dans C, donnent de la clarté à un passage fort obscur dans les éditions anciennes. Munro voit au v. 470 une allusion aux habitants surpris par une éruption, s'enfuyant en désordre, vaincus, atteints par la lave, etc., et dans l'ensemble du passage une comparaison avec un champ de bataille où l'Etna, vainqueur, recouvre la plaine des corps de ses ennemis. Ceci me semble mal justifié. Le vers 470 s'entend plus aisément des formes vagues, ressemblant souvent à des physionomies humaines, que prennent les colonnes de nuages s'élevant du cratère ; dans les vers suivants il y a bien une comparaison avec un champ de bataille ; mais les deux adversaires sont la lave et le feu qu'active le vent. Ici la lave est domptée et embrasée ; là elle résiste encore à l'action des flammes ; dans ce dernier cas j'estime que *stanti* (*pugnae*) des manuscrits donne un sens aussi clair que *stantis*, correction de Munro. La lave tient bon ; elle est, en certains points, un centre de résistance dans cette lutte contre le feu qui se con-

tinue longtemps : *pars* (*lapidum est*) *robora pugnae stanti*. L'attribut au pluriel, *robora*, avec un sujet au singulier, *pars*, n'a rien d'extraordinaire ; cf. A. Swoboda dans la *Zeitschrift für die österr. Gymnas.*, 1899, VII. Heft, p. 594 et suiv.

490-491. Je lis *silvas* avec Sudhaus et conserve comme lui la leçon de C pour le reste. L'analogie de l'expression *silvas rupesque notant* avec celle du v. 345, *rupes terramque rotat*, où C donne également *notat*, pourrait nous décider à conserver partout *notat* ou à corriger dans les deux cas *rotat*. Toutefois *notat* convient très mal à la première expression et *rotat* ne convient absolument pas à la seconde. Ici le torrent de lave, qui s'avance sûrement, mais lentement (*paulatim*), une fois qu'il a brusquement débordé, ne fait rien tourbillonner devant lui, ni roches, ni forêts ; mais il y laisse la trace de son passage (*notat*) en incendiant tout, là où il s'écoule (v. note de Sudhaus, p. 486). L'expression *haec tela*, appliqué à ce torrent se défend aisément : 1° par l'image du vers précédent (*simul omnia pugnant*), 2° par la comparaison, qui est sans cesse présente à l'esprit de l'auteur, des phénomènes d'éruption volcanique avec ce qui se passe sur les champs de bataille ; v. en particulier les v. 471-475. Le torrent est comme un soldat dont les armes jettent partout la dévastation ; de même qu'une armée en guerre laisse derrière elle des traces douloureuses de son passage, de même le torrent de feu *notat* les rochers et forêts qu'il rencontre. Je ne vois pas pourquoi on changerait un vers d'allure si poétique. Dans ce qui suit, je comprends : le sol se fait l'auxiliaire de ces armes elles-mêmes (*ipsa adjutat*) qui cependant le ravagent, et le fleuve (de laves incandescentes) trouve facilement en lui des ressources. *Que* dans *facilesque* est à une place anormale, fait dont on trouve de nombreux exemples dans Ovide et Lucrèce (v. Munro, note au v. 79) ; sur le sens de *opes* = éléments de combustion, voir v. 372 et 429. Le fait indiqué au v. 490 est éclairci par un passage de Nic. Specialis, que cite Alzinger, relatif à l'éruption de l'Etna de 1329 : « effluebat... rivus... igneus... occurrentem tellurem exurens in lapides et in minimos calculos ingentia saxa dissolvens etc.» (Alzinger, *Studia in Aetnam collata*, p. 31 ; v. Sudhaus, p. 187). Aucune des corrections apportées à ces deux vers ne donne un sens plus satisfaisant que la précédente : *vorat* Scaliger d'après les anciennes éditions ; *vorant* Leclerc ; *vocant* Jacob ; *rotant* (déjà conjecturé par Wernsdorf) Munro ; *natant, nunc terra* Baehrens ; *natant, hic terra* Ellis ; *ipsum* Leclerc, Wernsdorf, Jacob et la plupart des éditeurs ; *ipse* Scaliger, Ellis ; *opus* Haupt, Baehrens ; *faciemque* Kooten (ad *Hom. Lat.*, p. 278), Baehrens, etc. (v. les apparats critiques).

496. C donne *tenuis imas* que je conserve avec Sudhaus, mais en faisant de *tenuis* (*tenues*) un accusatif pluriel ; Sudhaus lit *tenuis* (nomin. sing), sc. *turbo cernulus*, leçon qu'il adopte au vers précédent, de même qu'au vers 316 il lit *fortis* au nominatif singulier en allongeant la finale. Je trouve l'accusatif mieux justifié que le nominatif. Ce qui est qualifié *tenuis*, ce n'est pas à proprement parler le torrent de laves, pas plus que la mer à laquelle il est comparé, c'est la première vague, qui bientôt sera poussée et recouverte par les vagues suivantes qui semblent faire la culbute les unes par-dessus les autres (*cernulat*). Je comprends : *ac primum agit imas tenues* (= *quae tenues sunt*), puis *progrediens* (*agit*) *ulteriores* etc. On voit s'avancer une première succession de lames (*imas*) ; elles sont faibles (*tenues*) par comparaison avec celles qui suivront ; par derrière viennent

des vagues plus fortes, suivies d'autres qui bondissent, passent par-dessus les premières et s'étalent ensuite librement, une fois l'obstacle franchi. Cet obstacle est comparé à un crible qui retarde les vagues au passage et les laisse libres ensuite de se répandre au loin. La comparaison est bizarre, mais je ne vois rien de mieux à suggérer.

Birt (*Philol.*, 1898, p. 636) et Hildebrandt (*Beiträge*, p. 23) ponctuent : *Ac primum tenuis* (= *tenues*), *imas agit ulteriores*, comprenant *tenues*, *imas* et *ulteriores* des mêmes vagues qui, de faible dimension à l'origine (*tenues*), tombent dans le creux d'une vallée (*imas*) et sont poussées alors en avant (*ulteriores*) ; je ne crois pas qu'il soit possible de comprendre une explication aussi subtile. Je ne puis admettre non plus les leçons de Munro, *simas*, et de Ellis *simans*, (peut-être *simas* = *cymas* [?]), leçons que j'examinerais en détail, si l'explication que j'ai donnée ne me paraissait pas suffisamment justifiée (v. Munro, p. 72, et Ellis, p. 195-196). Autres conjectures : *tenuis sinus agit* anciennes éditions ; *tenues sinuans cit Mulciber orbes* Scaliger ; *tenuis sinus exigit* Leclerc ; *tenuis sinuans agit unda priores* Jacob ; *tenuis undas agit ulteriusque* Baehrens, etc.

505-510. Dans cette série de vers, il en est un, le vers 506, que personne n'a pu rétablir d'une façon satisfaisante.

C donne (v. 506) : Scintillas procul esse fides procul esse ruentes, etc. : j'ai transcrit 505 et 507 textuellement. Les premières éditions donnent : *scintillas procul esse fide*, *procul esse ruentes* (ou *truentes*) ; ceci n'a pas de sens. Scaliger corrige : *Scintillant*, *procul ecce fide*, *procul ecce ruentes Inc. fervore cadunt utrimsecus ignes*, avec *procul fide* au sens de *procul dubio* ; ce sens de *procul fide* est inacceptable, et l'ensemble est bien obscur. Leclerc et Wernsdorf : *procul ecce vide*, *procul ecce ruentes* (au vers suivant Leclerc : *utrimsecus ignes*) ; avec cette leçon on ne sait guère quel est le complément de *vide*, à quoi se rapporte *ruentes*, et l'impératif avec *ecce* est d'un latin douteux. Jacob : *procul*, *ecce*, *faces*, *procul*, *ecce*, *ruentes*, etc. ; le sens de *faces* et la série de virgules qui séparent chaque mot reste une énigme, malgré les commentaires de l'auteur. Munro : *Emicat examen : plagis ardentia saxa*, *scintillas*, *procul ecce fides*, *procul esse ruentis* ; ces vers reproduisent textuellement C, mais je ne puis rien y comprendre. Ellis (v. aussi R. Y. Tyrrell dans la *Classical Review*, mars 1902, p. 128-130): *procul este pedes*, *procul este*, *ruentis* ! (« away, ye feet, away with all your speed ») ; cette leçon, qui change d'ailleurs beaucoup le texte de C, me paraît fournir une expression bien vulgaire ; l'exemple que fournit Plaute, *Stich.* II, 2, 8, ne peut que me confirmer dans mon opinion. Quant au vers qu'on lit dans les *Exc. Pith.* : *procul este sudes*, *procul este tridentes*, il me paraît être, sauf *este*, de la haute fantaisie. Baehrens met le vers entre parenthèses : (Scintillas pr. ecce vide, procul ecce ruentes). La correction de Sudhaus manque de clarté : *Scintillae procul ecce fides*, *procul ecce ruentes*, *Incol.* etc. Pour le détail des variantes et conjectures et pour la discussion du sens, v. les apparats critiques de Baehrens, Ellis et Sudhaus, ainsi que l'*Excursus* IV de Wernsdorf, les notes de Jacob (p. 235-237), Wernsdorf, Munro (p. 73), Sudhaus (p. 190-191) et Ellis (p. 197-198).

Tout bien pesé, voici ce que paraît donner de plus clair la leçon de C, si l'on cherche à suivre le fil de la pensée de l'auteur : quand les masses de lave commencent à se solidifier, dit-il, il reste à l'intérieur un noyau incandescent (sur ce fait, d'observation courante, v. Sudhaus, p. 190) ; un coup violent donné sur la surface peut entr'ouvrir la lave

et faire constater le fait ; alors jaillit un essaim d'étincelles. Ici le poète, suivant son habitude, fait appel au témoignage des sens, et interpelle vivement l'observateur qui juge la chose de loin (*procul*) à cause du danger qu'il courrait à la contempler de près. Voici bien, dit-il, des roches incandescentes ; en doutez-vous ? voici des étincelles qui en jaillissent, vous les voyez bien à distance (*procul* = « au loin » ou « de loin » ; la pensée est la même dans les deux cas) ; puis, pour préciser davantage le fait et signaler à l'observateur les détails qui doivent le frapper, il se répète et ajoute : tenez, vous les voyez bien, là-bas, ces étincelles, elles jaillissent vivement, puis retombent en une pluie de feu qui conserve sa chaleur. J'ai paraphrasé ce passage qui dans le poème est réduit à une série de remarques et d'exclamations très concises ; mais la série de pensées que j'indique s'y trouve tout entière. Nous avons : 1° la constatation de deux faits que l'auteur veut mettre en évidence : *ardentia saxa*, et, comme preuve, *scintillas*; 2° un appel à l'observation directe et immédiate : *procul ecce vides*, appel renforcé par la répétition de *procul ecce* ; et 3° la certitude qu'il s'agit bien d'un foyer de chaleur intense, puisque la pluie d'étincelles ne s'éteint pas en tombant, comme le ferait celle d'un feu d'artifices : *ruentes incolumi fervore cadunt*. Je rapporte *ruentes* à *scintillae*, le dernier des substantifs précédents, et le sujet de *cadunt* ; il ne peut évidemment pas s'entendre de *ardentia saxa*, ni par syllepse ni autrement. Je ne vois pas d'autre moyen de comprendre ces vers et je ne change dans C que *scintillas* (pour *scintillae*).

Au vers suivant (507) je lis *igni est*, pour expliquer *ut trajecerit* que je considère comme une conséquence : telle est la force des torrents de lave, une fois qu'ils sont lancés en avant, que etc. ; les deux vers suivants (509-510) donnent une preuve de ce fait. C a *ignes* ; les conjectures apportées à ces trois vers (508-510) sont trop nombreuses pour que je puisse les discuter une à une (v. les apparats critiques, ainsi que le Commentaire de Ellis). Ellis lit *ingens* (leçon qui ne change rien au sens de la phrase, telle que je la comprends) et traduit *ut* par *quoique* : « Yet, albeit their furious sweep has ere now crossed the banks of Symaethus 'river, human effort will scarcely avail to part these banks from their state of fixture ». J'avoue ne pas comprendre *quoique* qui, pour Ellis, marque le *contraste* entre : 1° les flots de lave liquide qui se précipitent en avant, et 2° leur immobilité, une fois qu'ils sont solidifiés. C'est précisément parce qu'ils ont pu (et non pas « quoiqu'ils aient pu ») franchir la rivière du Symaethus qu'ils forment une masse immense et profonde, masse telle qu'aucun effort humain ne peut la déplacer pour rendre à la rivière son cours normal. Munro traduit *ut*, « quand » ; Sudhaus *ut quondam*, « si un jour, s'il est arrivé qu'un jour » ; Buecheler y voit une conséquence ; v. Munro et Sudhaus, note à ce vers; Buecheler, *Rhein. Mus.*, LIV, p. 5. Je ne crois pas utile de discuter des opinions qui ne donnent pas au vers en question un sens plus clair que le mien. Au v. 509 je lis *junctas* au lieu de *junctis* que donne C. Munro écrit : *junctis... faxo* qu'il m'est impossible de comprendre. Sudhaus qui conserve *junctis*, d'accord avec Buecheler (v. Sudhaus, p. 192), explique : *vix junctis* (sc. *ignibus*) *quisquam fixo* (sc. *amni*) *dimoverit illas* (sc. *ripas*). Malgré tous ces mots sous-entendus, je ne sais trop ce que signifie la phrase latine pas plus que la traduction : « Wird kaum jemand die letzteren (die Ufer), wenn sich (die Feuermassen darüberhin) geschlossen haben, dem durchquerten (und festgebannten Flusse) auseinanderbringen können ». Ellis lit *uncis* («with grappling-irons to help »), correction peu utile ; qu'importe ici l'instrument ? L'auteur constate un fait ; il est difficile

de séparer de la masse de lave qui s'y est solidifiée (*fixo* au neutre) les rives du fleuve ainsi réunies par cette masse (*junctas*) ; ce sens me paraît évident. On lit *junctis* anciennes éditions; *cuneis... fixis* Leclerc ; *cuneo... fixo* Jacob ; *cuneo ut* Baehrens.

V. 510. *Vicenos* (vicinos C)... *dies* qui se lit dans les éditions anciennes, dans Jacob, Ellis, Sudhaus, me paraît bien étrange ; *pedes*, leçon de D'Orville, acceptée par Wernsdorf, Munro, Baehrens, donne en tous cas un sens plus intelligible. Il est facile de constater sûrement si, oui ou non, la masse de lave qui recouvre le lit du Symaethus a une profondeur de vingt *pieds* ; mais sur quoi se baser pour prétendre qu'il faut plus ou moins de vingt *jours* pour l'enlever ? Et sur quelle étendue l'enlèverait-on pendant ces vingt jours ? Comment en outre, dans ce cas, expliquer *jacet obruta* avec un accusatif de temps ? *Jacet obruta* ne peut guère se comprendre du temps qu'il faut pour déblayer le lit du fleuve, et je saisis mal la traduction d'Ellis : « Often the mass of rocks lies buried for twenty whole days together ». *Pedes* qui indique au contraire un fait facile à démontrer, peut se construire correctement avec *obruta* comme accusatif de dimension ; v. A. Swoboda, dans la *Zeitschrift für die österr. Gymnas.*, 1899, VII. Heft, p. 594 et suiv.

516. Post... fundit C ; exhaustam R ; robora R ; *posse exustae cretae... robora fundi* Wernsdorf, Baehrens ; *posse exustam cretam... robora fundi* Jacob ; *post exustae cr... robora fundit* Scaliger ; *post exustam... robora fundi* Munro, Ellis ; *posse exusto... robore fundi* Sudhaus. Je crois que l'idée de « posse » est ici nécessaire au sens. Un observateur peu judicieux dira sans doute que la terre à potiers *peut*, elle aussi, entrer en fusion, quand elle est complètement réduite par le feu (*exustam*) ; comme la pierre meulière, elle se fond jusque dans les éléments qui semblent les plus résistants (cf. 537 : lapidis *fusile robur*), et c'est là un fait que peuvent certifier les potiers. J'emprunte à Ellis une conjecture (note, p. 61) et je construis *nam cretam quoque, exustam, posse fundi robore*, ce dernier mot, employé ailleurs pour la pierre meulière, indiquant en quoi consiste la ressemblance superficielle, qu'on pourrait être tenté de voir dans la terre à potier, avec la pierre meulière.

521. C donne *et ignis* maintenu dans Ellis ; la correction de Scaliger *et igni* est généralement admise par les éditeurs anciens et modernes. Il me paraît difficile de comprendre *natura... aeris et ignis, Cum domitum est* (« the quality of copper when combined with fire and fused ») ; au contraire *et igni Cum domitum est* (sc. *aes*) s'oppose très naturellement à *et robore salvo* et l'opposition des termes est rendue encore plus évidente par la place des deux adjectifs *constans eademque* intercalés entre les deux cas indiqués : l'état de fusion, l'état solide.

527. *Quin etiam*, leçon des manuscrits, est accepté par tous les éditeurs, sauf Ellis, qui corrige *speciem*, parce qu'il ne sait à quel substantif rapporter *externam* ; Sudhaus supplée *materiam* (du v. 513), Ellis propose à la rigueur *naturam* (du v. 521). Il n'est pas besoin de remonter si haut. Le poète vient de dire (vers précédent) que la pierre meulière conserve toujours ses propriétés caractéristiques, *conservatque notas* ; pourquoi ne pas comprendre *externam* (sc. *notam*) ? Il s'agit d'un *caractère* visible à l'œil,

sens bien voisin de celui que Ellis trouve à *speciem* (« an alien semblance », ou peut-être « an external look »). Qu'on sous-entende *notam* ou qu'on lise *speciem*, la phrase reste quelque peu obscure. Je comprends : rien qu'en la voyant (cf. *nec vultum perdidit ignis*) on constate qu'elle n'offre pas les mêmes caractères que peuvent présenter d'autres substances également fusibles ; il n'y a pas de confusion possible. Mais en somme, l'ensemble du raisonnement manque de clarté.

533. Quel est le nom générique des roches dont parle ici le poète ? Il est impossible de le savoir. C donne un vers faux : Inposuere fridicas etiam ipso omine significarit ; R et A : frichas atque (et A) ipso nomine signant. Que faire de *fridicas* et *frichas* ? Conjectures : *chytas* (ou *rhytas*) Scaliger ; *rhyacas* Kaibel ; *diphryx* (ou *diphryges*) Birt ; v. la discussion d'Ellis (p. 204-207) qui propose *fricas* (dans le *Corpus* de Postgate) et *frichas* (dans son édition). *Fridicas* de C ne peut être qu'une erreur de copiste analogue à celle de *materia* (= *maria*), v. 571, genre d'erreur dont on trouve de nombreux cas dans les manuscrits. Reste donc un mot inconnu, *fridas* ou *fricas*. Mais le contexte et la pensée du passage où il s'agit de substances *fusibles*, ne nous permet pas de voir ici un dérivé de la racine φρυγ, qui contient l'idée de *rôtir* et non de *liquéfier*. Il nous faut un dérivé de χέω comme *chytas* ou de ῥέω, comme *rhytas*. Mais ces deux mots ne ressemblent guère à *fridicas* et à *frichas*, et la forme *fr* qui se lit dans tous les manuscrits ne nous permet guère de penser à χέω. Ellis suppose que *f* pourrait être un digamma ; la chose n'est pas invraisemblable dans une appellation sicilienne locale, remontant sans doute à la plus haute antiquité ; nous pourrions par suite lire soit *phrytas* (*phritas*) ou *frytas* (*fritas*), termes de même formation que ῥυτός (de ῥέω), soit plutôt, en conservant *frid* de C, *phrydas* (*phridas*) ou *frydas* (*fridas*), analogues à d'autres mots tirés également de ῥέω ; cf. ῥυδόν Homère, *Odyss.*, XV, 426 ; ῥύδην Plutarque, *Syll.*, 21 ; διαρρύδαν Eschyle, *Ch.*, 25, etc. En transcrivant le digamma par *ph* à cause de l'aspiration du ρ dans ῥέω, et l'υ par *y*, lettre que les manuscrits échangent sans cesse avec *i*, on obtient la forme *phrytas* ou *phrydas*. Ce mot peut bien n'être qu'une désignation exclusivement locale, employée aux environs de l'Etna, et par suite ne figurer dans aucun des glossaires que nous possédons. Mais en somme nous devons nous résigner à avouer notre ignorance et nous contenter d'une conjecture.

Pour la suite du vers *et jam omine significarunt*, je m'en tiens à la leçon de C en corrigeant seulement *significarit*. C'est la leçon de R H A : (*et jam* ou *etiam ipso* ou *atque ipso* ou *et ipso*) *nomine signant*, qui a prévalu dans toutes les éditions. Malgré les nombreux exemples qu'on peut citer, surtout dans Ovide, de l'expression *signare* ou *signari nomine*, l'emploi de *nomen* pour désigner ce qui au vers précédent était un *cognomen*, me paraît choquant ; d'ailleurs *cognomen* s'entend plutôt d'une appellation générale, d'un surnom populaire par exemple ; *nomen* serait plutôt un nom particulier. *Omine* n'a rien de bien étrange comme diction ; le surnom donné aux roches en question nous fait « pressentir, augurer » ce qui doit se passer quand elles sont soumises à l'action du feu ; elles sont *fusilis notae*. *Omen* n'a pas nécessairement un caractère religieux ; et quand même ce serait le cas, l'admiration que professe le poète pour la pierre meulière en particulier et pour toutes les roches qui lui ressemblent de loin ou de près, de même que pour la merveille divine qu'est l'Etna, nous autoriserait à conserver ce mot.

540-541. *Omnia quae rerum natura semina jacta Sed nimium hoc mirum* C ; *quo* Scaliger, Wernsdorf, Munro ; *quoi* Haupt, Baehrens ; *cui* Jacob ; *omniaque e* Sudhaus ; *naturae* Scaliger, Wernsdorf, Jacob, Munro ; *in natura* Baehrens, Ellis ; *nec nimium* Leclerc, Wernsdorf ; *sed minime* Jacob, Baehrens ; *sed n. h. mirum*? Munro, Sudhaus ; *seminium* Ellis. Munro émet l'hypothèse d'un vers disparu entre 539-540.

Je trouve que la simple correction de Scaliger s'impose et que le reste se comprend sans changement. Le feu est le principe générateur, comme aussi le principe destructeur, de toutes choses ; en lui ont été déposés les germes de tout ce qui existe dans la nature. Il s'agit là d'une doctrine philosophique très connue, exprimée par Héraclite à plusieurs reprises (v. extraits dans Ellis, p. 209), et clairement rendue dans *Omnia quo rerum naturae semina jacta*.

Dans les mots qui suivent : *sed nimium hoc mirum*, Scaliger voyait déjà une objection, prévue par l'auteur et résolue par les exemples, cités plus loin, de la puissance du feu. On peut y voir aussi une interrogation, ce qui revient au même. Ellis trouve que ce genre de question n'est pas dans le style du poème ; ce point est bien délicat à résoudre ; c'est affaire d'appréciation personnelle. Cependant il faut remarquer que l'auteur varie beaucoup ses formules : apostrophes, exclamations, appels au lecteur, objections surtout, sont des procédés de style d'usage courant dans l'*Aetna*. Aussi une objection ou une interrogation au vers 541, où on vient d'affirmer un fait qui peut paraître incroyable, me paraît chose naturelle. La correction *nec* qui donne à la phrase un sens négatif est inutile. Celle de Ellis, qui rattache *seminium* au vers précédent, et voit dans *omnia quae* (= *omnium quae*) une attraction analogue à celle de Virgile : *urbem quam statuo vestra est* (*En.* I, 573), aboutit à une phrase de construction pénible et s'accorde mal avec les faits constatés dans la suite. Ces faits prouvent que rien n'est *insuperabile ab igni,* sens qui se comprend aisément avec la phrase relative *omnia quo*, etc., et non pas que le feu est la « pépinière » merveilleuse où poussent les semences de toutes choses (*seminium mirum omnium* etc. : « of all the seeds sown within the realm of nature, this (fire) is the wondrous nursery »). La suite des pensées ne justifie pas cette interprétation.

555. Autem de C (aurem R A) paraît nécessaire au raisonnement. La place qu'il occupe, après le troisième mot de la phrase, n'a rien de plus surprenant ici que dans les exemples que cite Ellis de Lucrèce, I, 1010 ; Virgile, *Enéide*, VI, 808 ; II, 101 ; Cicéron, *Brutus*, LXXIX, 275.

L'objection qu'on peut tirer de la présence de deux infinitifs actifs *movere* et *sustentare* (v. 557), là où un passif serait plus régulier, n'est pas sérieuse. On pourrait au besoin lire *moveri* (sic dans R A) et *sustentari* (leçon des *Itali* ; sic dans l'édit. de Paris 1507), retenus par tous les éditeurs sauf Sudhaus et Ellis ; mais cette correction n'est pas nécessaire. Dans des phrases de ce genre, on trouve de nombreux exemples de l'ellipse du pronom personnel sujet de l'infinitif, même à la première et à la seconde personne ; v. les exemples que donne Ellis (p. 212). On peut construire *quae putas* (*te*) *posse movere* etc., et il n'est pas besoin de supposer l'ellipse de *posse* dans la phrase suivante : *quae putas* (*te*) *sustentare*, etc. De toute façon, la correction de Ellis *artem*, qui donne un sujet aux infinitifs suivants, n'est pas de celles qui s'imposent.

558. Ac sacro C ; a sacro R A, Scaliger, Wernsdorf, Jacob ; *et sacro* an-

ciennes éditions, Baehrens; *arcano* Ellis (= secret, mystérieux). La leçon de C, conservée dans Munro et Sudhaus, est suffisamment claire pour n'avoir pas besoin de correction. *Ac sacro* reprend l'idée qui précède, *uritur*, et la renforce en indiquant la nature de ces feux ; ce sont des feux divins, sacrés comme l'est le volcan lui-même d'un bout à l'autre du poème ; cf. 186 : *operis sacri* ; 465 : *sacris rebus* ; 277 : *sacros Aetnaei montis fremitus* ; dès lors pourquoi lire *arcano* qui ne donne pas un meilleur sens ?

570. Sacras C ; sacra R A. Que faire de ce mot ? *sacra memorare vetusta* anciennes éditions ; *sacra marmora, resve vetustas* Scaliger, Wernsdorf, Jacob ; *sacris memoranda vetustis* Munro, Baehrens, Sudhaus ; *arcas memorare vetustas* Ellis ; *siquast memorare vetustas* Buecheler. De toutes ces leçons, celle d'Ellis est la plus simple et la plus vraisemblable ; les autres altèrent trop le texte de C, ou bien donnent une expression par trop plate. *Arcas* s'entendrait d'antiques coffres ou coffrets de bois précieux, ornés d'or et d'ivoire, qui se montraient aux étrangers dans certaines villes grecques (v. Ellis, p. 214). Ce sens me paraît cependant bien précis et bien restreint à côté des mots de sens très général qui se lisent dans le reste de la phrase (*laudes, operosa templa divitiis, mendacia famae*). D'ailleurs aux vers 574 et suiv., le poète donnera des exemples particuliers de merveilles de toute sorte que la curiosité nous pousse à aller admirer bien loin, au prix des plus grands dangers. Les vers 569-575 annoncent sommairement ces exemples ; parmi ces exemples, l'auteur cite à la fois des œuvres d'art, tableaux et statues, et il semble les considérer comme moins dignes d'attirer l'attention que les souvenirs historiques et mythologiques qu'il a cités auparavant. Il serait très naturel que ces œuvres d'art fussent annoncées au début, et *artes*, que je propose, aurait sa place tout indiquée, dans les vers 569-570, aprè *laudes* et *templa*. L'expression *aut* est un peu analogue à *quin etiam* (592) qui comporte une idée de dédain ; on va voir des *laudes templaque* ou même (liaison avec *aut*, non avec *que*) de vieilles œuvres d'art qu'on pourrait laisser de côté ; cette dernière pensée est reprise dans *quin etiam*, annonçant des objets qu'on pourrait se dispenser d'énumérer (*tabellae signave*). On pourrait encore conjecturer *arces* (cf. 574 et suiv. les murs de Thèbes ; 585, l'Athènes de Cécrops) ; mais alors les *artes* ne figureraient plus dans le sommaire du début et les *arces* qui sont les premières citées dans l'énumération, seraient mal placées, surtout après *aut*. J'avoue cependant qu'il est difficile de tirer *artes* ou *arces* de *sacras* ; peut-être faut-il y voir une distraction de copiste.

575-577. J'ai adopté pour ces trois vers le texte et l'ordre de Baehrens, le seul qui donne un sens admissible à un passage incompréhensible dans C.

C donne : 575 Cernere quae fratres ille impiger ille canorus
576 Condere felicesque alieno intersumus aevo
577 Invitata piis nunc carmine saxa lyraque
578 Nunc gemina etc.

V. les apparats critiques et commentaires de Jacob, Munro, Ellis, Sudhaus. Munro et Ellis supposent un vers perdu après 575, vers qu'on peut imaginer dans le genre du suivant : *condiderant, longo geniti post tempore quimus*. Sudhaus et Hildebrandt (*Beiträge*, p. 30 et suiv.) conservent textuellement les leçons de C et donnent du passage une explication bien contournée, supposant le recours à des ellipses, figures de mots et hardiesses de construction

inouïes : *juvat cernere moenia...*, (*juvat*) *condere* (*moenia*) *quae fratres, i. i., i. c.*, (*condebant*) ; *condere* signifierait « fonder par la pensée ». Cette interprétation est-elle admissible, surtout avec la ponctuation de Sudhaus : *cernere, quae fratres — ille canorus, ille impiger, condere*, etc. ? Buecheler voit, lui aussi, dans *condere* une expression hardie : « *audacter dicuntur qui Thebanas origines canunt* moenia *quae fratres... condiderunt* condere ». Cela me paraît bien invraisemblable, surtout avec la place du relatif *quae*. Leclerc explique *ille canorus felices* (= se et fratrem) *condere... interserit aevo*, phrase bien obscure; que devient *ille impiger*? *Condere felices* peut à la rigueur s'entendre; on pourrait aussi comprendre *impiger condere*, expression analogue à celles d'Horace, *Carm.*, I, 12, 26 : *hunc equis, illum superare pugnis nobilem* ; IV, 14, 22 : *impiger... vexare turmas et... mittere equum* ; I, 1, 18 : *indocilis pauperiem pati*, etc. Mais peut-on admettre *canorus condere*? peut-on dire aussi que *canorus condere* est justifié par *impiger* (*condere*) et que l'auteur n'a pas dans cette ellipse et cette association d'adjectifs de sens très différents construits avec un même infinitif, dépassé les limites permises? V. Cartault (*Rev. de philol.*, 1901, p. 345), qui défend *canorus condere* et construit : *circumdata m. Th. C. quae fr.* (sous-ent. *circumdederunt*), *ille impiger, ille canorus condere*. Qu'on sous-entende *condebant*, ou *condiderunt*, ou *circumdederunt*, la phrase n'en est pas moins étrangement obscure et d'une syntaxe de hardiesse inadmissible. Que faire en outre du second *nunc* (*nunc carmine*) ? Il y a anaphore, dit Hildebrandt. Pourquoi une anaphore ? le second *nunc* peut s'opposer au troisième (*nunc gemina*), mais il répète inutilement le premier (*nunc juvat*), puisque *circumdata moenia* et *invitata saxa* désignent évidemment un seul et même rempart. Ce *nunc* est parasite ; il devrait introduire une pensée nouvelle. Le poète a oublié le premier *nunc*, dit Sudhaus ; c'est bien surprenant. En tous cas il répète deux fois la même chose. Il y a ici dans la suite des pensées un désordre qu'a déjà senti Jacob et qu'il a corrigé en reportant le vers 576 à la place où l'a maintenu Baehrens et où je le conserve. Il y a dans le poème d'autres vers disparus ou tronqués ou mal placés. La comparaison des divers manuscrits, avec les différences souvent considérables qu'ils présentent entre eux, est significative à cet égard; v. en particulier les vers 186, 236. De *invitata piis nunc* Baehrens fait *invitante ausi sunt*; ceci se comprend. Est-ce une correction sûre, ou même probable ? J'en doute, mais je n'ai rien de mieux à proposer. V. Jacob : Cernereque et fratres, i. i., i. c. Invitata pio duce c. s. l. Condere, f. a. interserere aevo. J'avoue que je ne comprends pas, bien que ce sens soit, dit-il, *planissimus*.

587-588. C donne :

Erigone sedes vestra est phylomella canoris
Evocat in silvis et tu soror hospita tectis
Acceperis...

emphiloma R, amphiona *Itali* ; vestras *Exc. Pith.* Principales conjectures : *Sedes vestra amphiona* ou *sedes vestra en Philomela* anciennes édit. ; *sedes Pandioni vestra canoris Te vocat* Scaliger ; *Erigone splendes, vestra en Ph. c. Ejulat* Jacob (v. d'autres conjectures dans son Commentaire, p. 256-257) ; *genus et vestrum, Ph. can. En volat* Wernsdorf ; *es* ; *edens questus Ph. canoras En volat in silvas* Haupt ; *es et quae stirpem Ph. c. Invocat* Baehrens ; *Erigonae's, dequesta senem : Ph. c. Plorat Ityn s.*

Ellis (v. sa longue note sur ces deux vers, *Comment.*, p. 219-222). Au lieu de chercher une conjecture plausible, examinons le texte de C. Munro et Sudhaus le transcrivent à peu près littéralement. Mais Munro ponctue (v. 586-589) : *Tu q. A. c. : t. n. s., Erigone, s. v. est : Ph. c. En vocat i. s.* etc.., et il explique *vestra* par le souvenir, que le poète aurait à lapensée, du père d'Erigone, Icarius, placé avec sa fille dans la constellation de la Vierge, et du chien fidèle Sirius, devenu, lui aussi, une constellation (« you too, Erigone, are one of the *varia carmina* for which Athens is famous ; so renowned a constellation is now the abode of you, and yours (vestra), your father Icarius or Icarus, and the faithful dog which became Sirius »). Ces sous-entendus sont bien invraisemblables et la phrase *tam nobile s.* etc. se rattache mal à la phrase précédente ; ce qui est un sujet de chant pour Athènes, c'est l'histoire même d'Erigone, et non pas la constellation où le poète dit qu'elle est placée.

On comprend *tam nobile sidus*, placé en apposition à *Erigone*, désignée en tête du vers par *tu quoque* ; mais le passage subit de la 2e à la 3e personne rend l'ensemble bien obscur. Sudhaus qui ponctue *Tu q. A. c., jam n. s., Erigone ; s. v. est : Ph. c.* etc., explique *vestra* en l'entendant de Philomèle, sa sœur (Procné), et Térée, tous trois désignés dans ce qui suit, et comprend *Evocat* = « appelle » (au sens absolu, « faire retentir ses appels », ou bien, en sous-entendant *Ityn* : Evocat Ityn) : « Auch eure Heimstätte (= *Athenae*) ist es : Philomela lockt etc. » Mais *vestra* demande une seconde personne ; *Philomela, soror* et *Tereus* sont à la troisième. Ce changement imprévu de construction n'est pas moins choquant que celui que suppose Munro. Quant aux conjectures d'Ellis, je les examinerais si je ne croyais pas trouver dans C un sens satisfaisant. Le poète a mentionné la Thèbes d'Ogygès (v. 574-579), puis la Sparte de Lycurgue (580-581) ; plus loin il parlera de la Troie d'Hector (590-593). En ce moment il pense à Athènes ; comme il le fait dans les trois autres cas, il en cite les légendes les plus célèbres. Il vient de faire allusion à la perfidie de Thésée, et à la piété filiale d'Erigone (pour *Athenarum carmen* en parlant d'Erigone, fille d'un roi de Laconie, v. Ampelius, Lib. Memor. II : *Sunt qui Erigonam Icari filiam Atheniensem dicunt*) ; en lisant *sedes vestras Ph.*, on rappelle les deux légendes précédentes et on annonce celles qui vont suivre, intéressant également Athènes. La difficulté dans ce cas est de comprendre *Evocat*, avec complément *sedes*. On peut l'entendre, je crois, au sens judiciaire ou au sens militaire « appelle à son secours, soit comme témoins, soit comme vengeurs ») ; mais le premier sens est plus poétique et je ne sais pas si le second pourrait être confirmé par des exemples sûrs. Les événements auxquels fait allusion le poète n'ont pas eu Athènes pour théâtre, mais Philomèle et Procné étaient filles de Pandion, roi d'Athènes, et ceci suffit à faire comprendre l'expression *sedes vestras* qui rappelle deux autres légendes Athéniennes, celle de Thésée et celle d'Erigone. En somme, voici comment je comprends les vers 582-589 : Athènes est célèbre par de nombreuses légendes : par ex., 1o la légende de Thésée (*Excidit hic*) ; 2° celle d'Erigone (*Tu quoque*) ; 3o celle de Philomèle (Procné et Térée) qui, elle aussi, appartient à la cité à laquelle se rattachent les deux précédentes (*sedes vestras Ph. Evocat*). Au v. 588, je crois nécessaire de changer *et* en *at* (sic Baehrens), à cause de l'opposition évidente qu'il y a entre les deux phrases consacrées à Philomèle et à Procné ; *et* ne peut pas convenir.

595. Rorantia parte camilli C. Ellis y voit une corruption de *rorantis*

matre capilli où les lettres *m* et *p* auraient été déplacées. *Matre* serait la mère de Vénus, l'écume de la mer (« sea-foam ») et désignerait l'eau qui découle de ses cheveux. Ce serait une métaphore extrêmement hardie, pas plus hardie cependant que celle du v. 13 : *Bacchus suo pede fluens* ; mais il faudrait, je suppose, entendre par *mater* Amphitrite, car les mots qui désignent la mer sont en latin du masculin ou du neutre. Cela ajouterait à la métaphore un nouveau degré de hardiesse et je n'ose pas l'accepter, d'autant plus qu'on lit dans C *parte* et non *patre*. L'exemple d'Ovide, que cite Baehrens, supprime la métaphore et par suite la difficulté : *maternis tecta videtur aquis* (*Trist.* II, 528) ; *maternis* peut clairement s'entendre d'Amphitrite. Je n'ose pas d'ailleurs sous-entendre ici un mot grec, comme θαλάττα, chez un poète latin. Munro lit *patre* ; c'est encore une expression qui me paraît choquante (pater = Oceanus), malgré tous les exemples que cite Haupt pour la justifier (*Index lect. hibern.*, 1859, dans ses *Opuscula*, vol. II, p. 162-174). Les anciennes éditions donnent, ainsi que C, *parte camilli*, qui n'a pas de sens ; la correction de Scaliger, *arte capilli* admise dans Wernsdorf, Jacob, Sudhaus, est très claire, si elle n'est pas certaine. Il s'agit dans tout le passage 594-599 de l'habileté des artistes ; dire que l'*art a fait ruisseler* les cheveux de la déesse de Paphos sortant de l'onde me paraît une expression irréprochable.

599. Je conserve *turbaeque*, leçon de C, que seul Ellis change en *tabulaeque*, sous prétexte que *turbae* au pluriel ne serait guère acceptable (= des foules d'œuvres d'art). Mais dans l'hypothèse où *tabulae* serait la vraie leçon, comment comprendre *operum* ? Peut-on dire *mille manus operum ?* Ellis traduit ; « a thousand works (ou *specimens*) of the handicraftsman's skill ». Mais *opus* signifie l'œuvre d'art, non pas l'artiste, ni son habileté ; *manus* comme *artes* peut se dire également de l'œuvre, et on ne peut lui trouver un autre sens ici ; cf. Stace, *Silv.* I, 3, 47 : *vidi artes veterumque manus. Operum turbae* (au pluriel) est sans doute une expression peu ordinaire, mais elle a un air familier et dédaigneux qui correspond bien avec le mépris que professe ici le poète pour la curiosité des coureurs d'antiquité ; v. Haupt (*ouvr. cité*), qui défend *turbae* et cite Nonius, p. 524 : « turbam *et* turbas *diversam volunt habere significationem ut sit* turba *populi conventus,* turbae *turbationes. Nos contra lectum invenimus et* indiscrete *positum et pro* turbis turbam *et pro* turba turbas » ; cf. les exemples cités par Haupt, qu'Ellis ne trouve pas suffisants à entraîner la conviction. Si rare que soit ce pluriel il me paraît plus acceptable que *manus operum*; il y a cependant à remarquer la place anormale de *que* dans la leçon généralement adoptée.

600. J'ai déplacé deux mots pour enlever à *que* la place irrégulière qu'il a dans C et dans la plupart des éditions : *terra dubiusque marique.* Cette correction, je l'avoue, ne s'impose pas ; mais *que* étant déjà à une place anormale avec la leçon que j'adopte dans le vers précédent, je me demande s'il n'y pas là une étourderie de copiste occasionnée précisément par l'exemple de ce dernier vers.

605. Nec minus ille pio quamquam sors nobilis ignis C R A ; *pius* et *pio quam sorte est* vieilles éditions ; *pius quam fors et* Scaliger ; *pius quam fortis* Leclerc et Wernsdorf ; *pio quamquam sons* Barth (*Adv.* XXXII, 16), Jacob (avec *igni est*), Munro (avec *ignist*) ; *quam qui sons* Sauppe ; *quam quo*

sons Baehrens ; *pio quam sons, tam... ignist* Ellis; *pio quam sonti... ignist* ou *igni est* Maehly, Sudhaus. Certaines de ces conjectures, aboutissant à un non-sens, ne sont même pas à discuter. Il y a dans C une erreur manifeste à *quamquam sors*, mais peut-on lire *quamquam sons... ignist*, correction facile ? Munro explique : « though its acts are generally destructive ». Le sens est clair, mais la construction de la phrase ne l'est pas. Nous attendons : 1° un complément au comparatif *nec minus* ; 2° une opposition à *pio*. Les deux nous sont fournies par les conjectures de Sauppe et Baehrens. Mais chez l'un comme chez l'autre la phrase devient par trop elliptique (*quam qui sons* = *quam* [*eo igni*] *qui sons est* et *quam quo sons* = *quam* [*eo igne*] *quo sons* [*est* scil. *mons*]) ; tout ceci est bien contourné. De plus l'opposition se fait mal ; nous voudrions *sons* au même cas que *pio*, et même dans Baehrens l'antithèse à *pio* (*igni*) se fait avec *sons* (*mons*), alors que *mons*, au même endroit, est qualifié de *nobilis*. L'interprétation d'Ellis met en opposition *sons* et *nobilis*, ce qui ne s'explique guère ; la véritable antithèse à *sons* ne peut être que dans *pio* ; ceci ressort du sens des mots comme de l'ensemble des développements qui précèdent ou qui suivent. Il y a d'ailleurs dans Ellis quelque chose de choquant à comprendre *nec minus* au sens de *tamen* du vers précédent, dont il ne serait qu'une répétition au lieu de construire *nec minus... quam*, qui est si naturel. La comparaison de *tam... quam*, dans ce vers, avec l'expression virgilienne *tam magis... quam magis* (*Enéide*, VII, 787), ne prouve rien ; il faut comprendre dans Virgile *eo magis... quo magis*, sens qui n'est aucunement nécessaire ici. La correction de Maehly répond à toutes les objections qu'on peut faire sur le sens et la syntaxe : *pio igni*, faisant allusion à la tradition que se propose de rapporter le poète, est une antithèse parfaite à *sonti* (*igni*), c'est-à-dire les feux coupables, dévastateurs, dont il a été longuement parlé. La montagne doit sa célébrité aussi bien aux uns qu'aux autres: *nec minus... quam*, et précisément on va exposer un cas de *ignis pius*. *Quamquam* ressemble étrangement à une dittographie et *sonti* se tire de *sors* aussi facilement que la leçon d'Ellis *sons, tam* etc. V. Maehly, *Beiträge*, p. 32.

612. Urebant C ; virebant R ; virentes *Itali* ; *rubebant* Munro, Ellis ; *ruebant* Sudhaus. Je crois que dans *urebant* il faut voir une simple métathèse de l'*u* et de l'*r* due à une distraction de copiste. *Rubebant* répéterait inutilement l'idée de *ardebant* ; *ruebant* ajoute une idée de plus, idée doublée d'une image fort poétique. Après les descriptions qui ont été faites de la puissance et de l'étendue des torrents de laves, quoi d'étonnant à ce que les collines et les forêts semblent s'écrouler devant eux, à mesure qu'ils s'avancent ? Ainsi peut se justifier *ruebant* (« stürzten » Sudhaus).

622. Cunctantes vorat ignis et, Mss. et éditions sauf H (cum tantus norat). Ce vers, ainsi lu, n'a qu'une césure trihémimère; ne vaut-il pas mieux lire *cunctantes ignis vorat* et supprimer *et ?*

623-624. Consequiturque fugisse ratis et premia captis Concrepat C ; consequitur R A ; ratos *Itali*. *Increpat* Itali, *Consequiturque fugisse* est sûrement faux ; *ratis* au datif est surprenant, malgré l'exemple de Lucrèce, que cite Munro : *consequitur leto* (III, 929) ; Ellis en fait un ablatif absolu, ce qui est encore moins acceptable après *consequitur*. Je trouve qu'en continuant l'asyndète que je suppose au vers précédent on a une peinture extrêmement vive des ravages du fléau, résumés en quatre phrases brèves formant gradation :

1° vorat; 2° torret; 3° consequitur; 4° Concrepat. *Consequitur fugisser atos* anc. éditions, Munro (sauf *ratis*), Baehrens, Sudhaus; ceci continue l'asyndète à condition de lire *et* (*consequitur*) *praemia* ; le feu n'atteint pas seulement les personnes, mais aussi le précieux butin qui vient d'être décrit (615-621) ; nous avons là une esquisse pittoresque tout à fait en rapport avec l'expression du vers 621 : *incolumis praeda* ; ensuite est décrit le pétillement du feu qui crépite en brûlant tout ce dont il s'est emparé, toujours avec l'asyndète. Je ne crois pas que les liaisons *vorat*... et... *torret*... *Consequitur*que... et *praemia captis Concremat* (Dorat, Ellis) produisent un effet plus poétique, et je ne suis pas de l'avis de Buecheler qui maintient *fugisse* en lisant *consequiturque ratis fugisse* : « Si mecum senties quam vim habeat polysyndeton *que*, noles deleri sed ita in ordinem versum rediges *Consequiturque ratis fugisse* » (*Rhein. Mus.*, N. F. LIV., I, p. 3-7, 1899). *Consequiturque fugasse* (Ellis) est une expression forcée. *Captis Concrepat* paraît trop clair si on le détache de ce qui précède, pour qu'il vaille la peine d'examiner les autres conjectures : *praemia rapta increpat* Jacob ; *raptis* Leclerc ; *raptus* Haupt; *rapti* Baehrens, etc. (v. les apparats critiques).

628. Senemque C R; *senecta* Scaliger ; *sedentem* Barth ; *senentem* Baehrens ; *sequentem* Ellis. *Sequentem* ne convient guère : les deux vieillards sont représentés en ce moment assis ou affaissés sur le seuil de leur porte ; *senentem* serait un participe dont on ne connaît point d'autre exemple. Senecta (non *senectă membra* Barth, mais *senectā defessos*) exprime une idée qui est ici nécessaire et ne fait pas double emploi avec *pigrum*.

638-640. Dernière difficulté inextricable. On lit dans C :

> Dextera saeva tenet levaque incendia fervent (corrigé de *ferunt*).
> Ille per obliquos ignes fratremque triumphans
> Tutus uterque pio sub pondere sufficit illa etc.

Quel est le sujet de *tenet* ? *Pietas*, dit Buecheler (*Rhein.Mus.*, N.F., LIV, I, p. 3-7, 1899), qui ponctue après *incendia*, et lit ensuite *fertur ille*, etc. : la Piété retient, tient en échec les feux à droite et à gauche (*dextrā*, [non *dexteră*] *laevāque*). Ce sujet, *Pietas*, doit être repris du vers 634, et les pensées intermédiaires entre ce vers 634 et celui qui nous occupe rendent peu vraisemblable l'ellipse que demande Buecheler. Mais, d'autre part, il n'est guère admissible que *dextera* soit un pluriel neutre à côté de *laeva*, ablatif féminin, et que *tenet*, mot banal, soit opposé à *fervent*, mot de sens précis et imagé ; il faudrait d'ailleurs lire *tenent* pour lui trouver un sujet. Ainsi fait Munro qui conserve la leçon de C, sauf *tenent*, et reproduit le vers tel que l'avaient déjà compris Leclerc et Jacob ; Sudhaus s'en tient également à cette seule correction. Ellis conserve *fervent*, mais adopte la leçon des anciennes éditions, déjà défendue par Scaliger et Wernsdorf, *dextra* ; *tenent* est employé au sens neutre : « persistent, tiennent bon » (v. des exemples de ce sens dans Munro, Lucrèce, VI, 519). J'admets la correction *tenent* ; mais je ne puis pas comprendre *laevā*... *fervent* à côté de *dextra*... *tenent* Il est par trop bizarre de dire que les flammes persistent à droite et bouillonnent à gauche ; il est au contraire très naturel de constater un fait d'ensemble, en termes simples ; elles tiennent bon à gauche comme à droite. J'emprunte à Buecheler la correction *fertur* (sc. *ille*) qui résout à merveille la difficulté. La suite des pensées est très logique : malgré l'intensité des flammes, les deux frères s'élancent bravement à travers. Ellis trouve le changement de *ferunt* en *fertur*

peu plausible ; mais il faut reconnaître que le copiste de C lui-même était hésitant, puisqu'il a écrit *ferunt* (avec un *e* ajouté au-dessus de l'*u*). Quelle était exactement la vraie leçon ? A côté de *ille* je lis *fraterque* (cf. 626 : *Amphinomus fraterque*) au lieu de *fratremque* rejeté par tous les éditeurs, sauf Munro, qui suppose une lacune après ce vers ; Baehrens lit : Mille per obl. ign. *it uterque* tr. ; Sudhaus *fratrumque*. *Triumphans* n'est pas à changer ; ce mot caractérise fort bien la joie orgueilleuse des deux frères devant le miracle qui se produit (*triumphant* Leclerc, Wernsdorf, Jacob). Au vers 640, *illa* peut seul nous embarrasser et je ne vois pas la nécessité de changer *sufficit* : Munro entend *sufficit illa* (sc. *mater*), la vieille mère tient bon (« holds out ») malgré sa frayeur. Cette réflexion ne paraît guère à sa place ici, où l'attention est concentrée sur tout autre chose que sur l'attitude des vieillards ; d'ailleurs où prendre le mot *mater* ? dans *pio pondere*, par syllepse, ou dans *matremque*, au vers 628 ? Les deux cas paraissent peu acceptables. Au contraire, il est très naturel de dire en ce moment, où il faut un effort vigoureux aux deux frères pour s'échapper avec leur précieux fardeau : *tutus uterque pio sub pondere sufficit*, ils tiennent bon, résistent au danger, suffisent à leur tâche ; *illa* ne peut être qu'un adverbe (*illa* ou *illac*), dont le sens est précisé par *Et circa geminos*, et préparé par *attingere* (v. 635) : à cet endroit-là (c'est-à-dire où ils passent), et tout autour d'eux etc. Il y a en somme dans les vers 638-643 une série de détails très bien ordonnés et formant un tableau complet : 1° un fait général, *tenent* ; 2° une gradation de faits particuliers : *fertur, sufficit, temperat* ; 3° un résultat final, *abeunt, ferunt*. La plupart des éditeurs ponctuent après *pondere* et rattachent le mot douteux *sufficit* à ce qui suit. Jacob lit, d'après les vieilles éditions, *sufficit illac* (alias *illa* ou *illam*), expression qui, dit-il, traduit bien l'avidité du feu, ce que je ne comprends guère ; Leclerc et Wernsdorf *suffugit illac* (sc. *ignis*) ; Baehrens *substitit illac* ; Ellis *substitit illa* ; Sudhaus donne aux vers 639-640 un texte qu'il n'explique que par un tour de force invraisemblable :

> Ille per obliquos ignis fratrumque triumphans
> Tutus uterque — pio sub pondere sufficit ille etc.

V. son commentaire, p. 217.

TABLE

Indiquant les principales particularités de style, de syntaxe, et de versification à remarquer dans l' « Aetna ».

---

1. Figures de pensée, hypallages en particulier : 7, 12, 13, 17, 18, 20, 28, 54, 132, 145, 171, 174, 204, 276, 282, 292, 297, 381, 460, 468, 469, 524, 578, 587, 588, 589, 597, 617.

2. Personnifications, en particulier du mont Etna et de la pierre meulière : 3, 93, 136, 141, 179, 182, 189, 191, 192, 193-194, 217, 261-263, 289, 336, 346, 362, 372, 373, 399, 401, 404-405, 407, 408-410, 411, 430, 455, 460, 462, 472, 495, 543, 544, 553, 568, 605, 621, 622-624.

3. Apostrophes et interpellations diverses, en particulier au lecteur : 4-7, 81, 82, 85, 136, 140, 144, 159 et suiv., 191, 255, 273, 344, 367, 453, 466, 506, 512, 520, 639, 543, 549, 584, 586, 587, 588, 602, 630.

4. Comparaisons : 48 et suiv., 98-101, 105-108, 218, 261, 294 et suiv., 328, 351 et suiv., 369, 371-372, 462, 470 et suiv., 562 et suiv., 569, 613 ; — cf. en particulier l'emploi des formules : qualis, 105 ; qualem, 478 ; quali, 560; velut, 321 ; veluti, 328, 377 ; nam veluti, 294 ; nam velut, 521 ; et velut, 607 ; sic velut, 481 ; sicut, 495 ; haud secus, 324 ; haud aliter, 300, 364, 474, 524, 609.

5. Répétition, à bref intervalle, des mêmes termes ou de termes de sens analogue : 52 et 53, provocat... provocat ; 75 et 76, vatibus... vates ; 80-81-83, hi... illi... idem ; 81 et 82, sollicitant... sollicitantque ; 87, norunt... norunt ; 122, trahat... contrahat ; 169, premunt... premiturque ; 226-228-231-235-242-246-252-253-256, nosse... scire... scire... scire... scire... scire... nosse.. scire. . praediscere... cognoscere... notare... perquirere ; 277-279-281, scire... credere... nosse ; 521-525-526 : ignis... flammas... ignis ; 539-542-543-545-550-558-561-564, igni... igni... flammis... igni... ignibus... igni... flamma.., ignes. Cf. l'emploi fréquent du verbe *rumpere* : 1, 59, 201, 363, 374, 381, 606 etc. ; du substantif *pignus*, 40, 135, 461, 520 ; du substantif *signum* au même sens, 428, 450, 519 (cf. *significarunt* 533) ; *ignis* en particulier se trouve 40 fois dans le poème, *flamma* (avec *flammare* et *flammeus*) 22 fois, *incendium* (avec *incendere*) 20 fois.

6. Emploi très fréquent des mêmes particules (pronoms, conjonctions, adverbes, mots de liaison) : *si* est répété 4 fois aux vers 132-134, deux fois au vers 155 ; *haec* deux fois aux vers 187-188, quatre fois aux vers 266-268 ; *qui* deux fois aux vers 345 ; *illos* deux fois au vers 643-644 ; *omnis* deux fois aux

vers 95-96 ; *cur* cinq fois aux vers 232-240 ; *hinc* deux fois aux vers 153 et 171, trois fois aux vers 181-183. Cf. *quid, quid, unde,* v. 281-282 ; *tamen* deux fois, v. 441-445, 530-534, 542-545 ; *nunc* deux fois aux vers 170, 201-202, 390-391 et sept fois (alternant avec *illic, hic* et *jam*), aux vers 574-599 ; *seu* trois fois (alternant avec *sive* une fois), 283-292 ; *sed... sed... vel,* 559-560 ; *quot* une fois, *quae* cinq fois, *quanto* une fois, *quo* six fois, *unde* deux fois, *quaecumque* une fois, aux vers 228-248 ; cf. aussi l'entassement des particules aux vers 102-115 : *aut... sed... et qualis... ut... quoque... sive... nec... sed... seu... aut... etiam... sive...*

7. Ellipses : de *est*, 60, 91, 92, 103, 153, 171, 213, 215, 218, 254, 266, 267, 268, 269, 409, 470, 471, 608, etc. ; de *es*, 85, 586 ; de *sunt*, 79, 220, 428 ; de *sit*, 244 ; de *sint*, 25. Ellipses diverses : sujet à sous-entendre, 3, Aetna, (du vers 1) ; 50, Gigantes, (du vers 44) ; 167, venti, (du v. 165) ; 182, mons, (du v. 180) ; 206, Dis, (du v. 205) ; 221, venti, (du v. 220) ; 288, terra (= mons, du v. 284) ; 372, egestas, (du v. 371) ; 544, ignis, (du v. 542) ; 610, Juppiter, (du v. 609), etc ; — compléments à sous-entendre : 290, auras *ou* ventos, (de 287-288) ; 394, ibi, (*scil.* in Aetna, de 373) ; 535, saxa, (de 532-534) ; 551, parvis (*scil.* ignibus, du v. 550), etc. ; cf. aussi 291 : tergoque (*scil.* montis) ; 260, où il faut suppléer un premier *nunc* ; 101, où manque *sic* après un *ut* indiquant la comparaison ; 179, 190, 549 etc., où manque la conjonction *sed* ; 542, 545, où il faut sous-entendre *quanquam*, etc.

8. Emploi du neutre de l'adjectif ou du participe à la place d'un substantif : 143, 259 (profundum) ; 96, 114, 131, 155, 503, 542 (solidum) ; 358 (rapti) etc.

9. Emploi de termes abstraits à la place de termes concrets : 15, 198, 446, 503, 566, 569, 582, 586, 598 ; cf. l'adjectif employé au lieu d'un complément déterminatif : 260, 280, 536.

10. Exemples de substantifs qualifiés par deux adjectifs ou deux participes ou par un adjectif et un participe non reliés par une conjonction : 41, 57, 67, 97, 126, 300, 329, 334, 336, 337, 546, 603.

11. Exemples peu ordinaires de l'ablatif de cause : 72, 279, 282, 297 (cf. ici quatre cas de substantifs à l'ablatif accompagnés d'un adjectif : carmine... irriguo, magnis... theatris, imparibus.., modis, ou d'un génitif complément : arte regentis) ; 324, 325, 347, 382, 404, 505, 570, 582.

12. Mots rares ou de sens peu usuel : 69 et 385, cessata ; 137, pessum intercepta ; 264, festinant (*sc.* arva coloni) ; 301, commurmurat ; 319, *his* agitur *causis* ; 319, coactus ; 336, circumstupet ; 342, introspectus ; 437 et 491, adjutat ; 453, intereunt ; 476, pertabuit ; 493, perpascitur ; 495, cernulat ; 497, succernens ; 501, effumat ; 544, lentitiem.

13. Prédilection pour la forme grecque dans les noms propres d'origine grecque : 5, Cynthos ; 18 et 591, Pergamon ; 22, Minoida ; 37, Cyclopas ; 49, Pelion, Ossan ; 72, Enceladon ; 80, Tityon ; 89, Europen, Ledan (cf. 242, cometen) ; 242, Helices ; 243, Bootes ; 431, Neapolin ; 584, Theseu ; 591, Phrygas ; cf. cependant des formes latines : 5, Hyla ; 6, Dodona ; cf. en outre *Pergamon* au féminin, v. 18 : au neutre, v. 591.

14. Verbes transitifs employés sans complément, au sens intransitif ou au sens passif : 57, geminant ; 152, secat ; 167, tardant ; 168, turbare ; 169, premunt ; 208, faciunt ; 271, saturent ; 323, ingeminant ;

417, vincit ; 437, adjutat ; 452, efflant ; 469, provolvunt ; 493, volvens ; 553, sufferre, durat ; 580, detinet ; 638, tenent.

15. Succession fréquente de subjonctifs et d'indicatifs dans des séries de questions où le mode indicatif est introduit par anacoluthe, sous forme de parenthèse ; v. en particulier 224-250 : sint (228), — metuunt, pergunt (229), religata est (230), — pervolet (232), meet, currant (233), errent (234), denuntiet (237), varient (239), — perit, senescit (240), obrepit, recurrit (241), — micet (243), rapiant, tendant (245), volet, incubet (247). Cf. aussi des changements de temps : vĕnit... erat... stant (61-63) ; est reddita, vĕnit, redditur (68-70).

16. Exemples de réflexions sous forme de parenthèse : nefas ! (43) ; tantum... premit ! (206) ; vis proxima vento est (315) ; certissima signa coloris (428).

17. Recul fréquent des conjonctions au delà de leur place normale : que (599) ; si (133, 134, 155, 158, 194, 317) ; cum (175, 503, 522) ; ut (344, 453, 513) ; quod (429, 439) ; ubi (322) ; igitur (351, 359) ; autem (555).

18. Retour fréquent des conjonctions et formules de liaison, surtout quand il s'agit de proposer une objection : quod si forte, 307, 330, 492 ; quod si, 132, 155, 349, 537 ; quod ni, 128 ; quem si, 402 ; tum si quis, 476 ; sed si forte (putas), 159 ; atque... si, 317 ; nunc quoniam, 219 ; nunc (en transition), 189, 386 ; quin etiam, 123, 193, 398, 527, 594 ; nec tamen, 151, 197, 416, 530 ; atque... tamen, 445 ; scilicet, 102 ; nam simul atque, 462 ; nec minus, 605 ; necesse est, 120, 149, 318 ; nam velut(i), 294, 521.

19. L'emploi de l'asyndète est tellement fréquent qu'il serait superflu d'en donner des exemples.

20. La ponctuation est extrêmement fréquente après le dactyle du cinquième pied ; v. par ex. 69, 159, 173, 190, 209, 214, 216, 274, 304, 458, etc.

21. Elle est très fréquente aussi avant la dernière brève du cinquième pied, v. par ex. 91, 319, 331, 404, 417, 441, 490, 513, 521 etc.

22. Les rimes finales entre deux, trois ou plusieurs vers qui se suivent sont encore une particularité curieuse du poème : v. 6-7 ; 9-10 ; 19-20 ; 31-32 ; 39-40 ; 56-57 ; 63-64 ; 76-77 ; 94-95 ; 104-105 ; 106-107 ; 135-136 ; 147-148 ; 179-180 ; 201-202 ; 203-204 ; 206-207 ; 210-211 ; 213-214 ; 240-241 ; 262-263 ; 268-269 ; 297-298 ; 299-300-301 ; 309-310 ; 317-318 ; 342-343 ; 364-365 ; 371-372 ; 409-410 ; 414-415 ; 425-426 ; 428-429 ; 434-435 ; 469-470-471 ; 525-526 ; 533-534 ; 538-539 ; 544-545 ; 568-569 ; 580-581 ; 587-588-589-590 ; 595-596 ; 612-613 ; 642-643.

INDEX DES NOMS PROPRES

Les chiffres renvoient aux vers.

INDEX GÉNÉRAL ALPHABÉTIQUE

Les chiffres romains renvoient aux pages de l'Avant-propos et de l'Introduction, les chiffres arabes à celles du Texte et du Commentaire. Les renvois aux vers du poème sont indiqués entre parenthèses.

ERRATA

Page XXX, *ligne* 15, lire : le traité des *Questions naturelles.*

Page XL, *ligne* 26, remplacer le *point-virgule* par un *point d'interrogation.*

Page 18, *ligne* 10 de la traduction, lire : s'abattent.

Page 21, *vers* 343, mettre un *point* à la fin du vers.

Page 21, *ligne* 12 de la traduction, lire : *rapidité*, au lieu de : *violence.*

Page 59, *dernière ligne*, mettre un point-virgule après : *l'ordre des mots.*

Page 68, *ligne* 34, ouvrir une parenthèse et des guillemets au commencement de la ligne.

Page 72, *ligne* 40, lire : 281, au lieu de : 282.

Page 73, *ligne* 44, lire : *similes*, au lieu de : *teneros.*

Page 82, *ligne* 18, lire : artifice.

Page 86, *ligne* 27, lire : après.

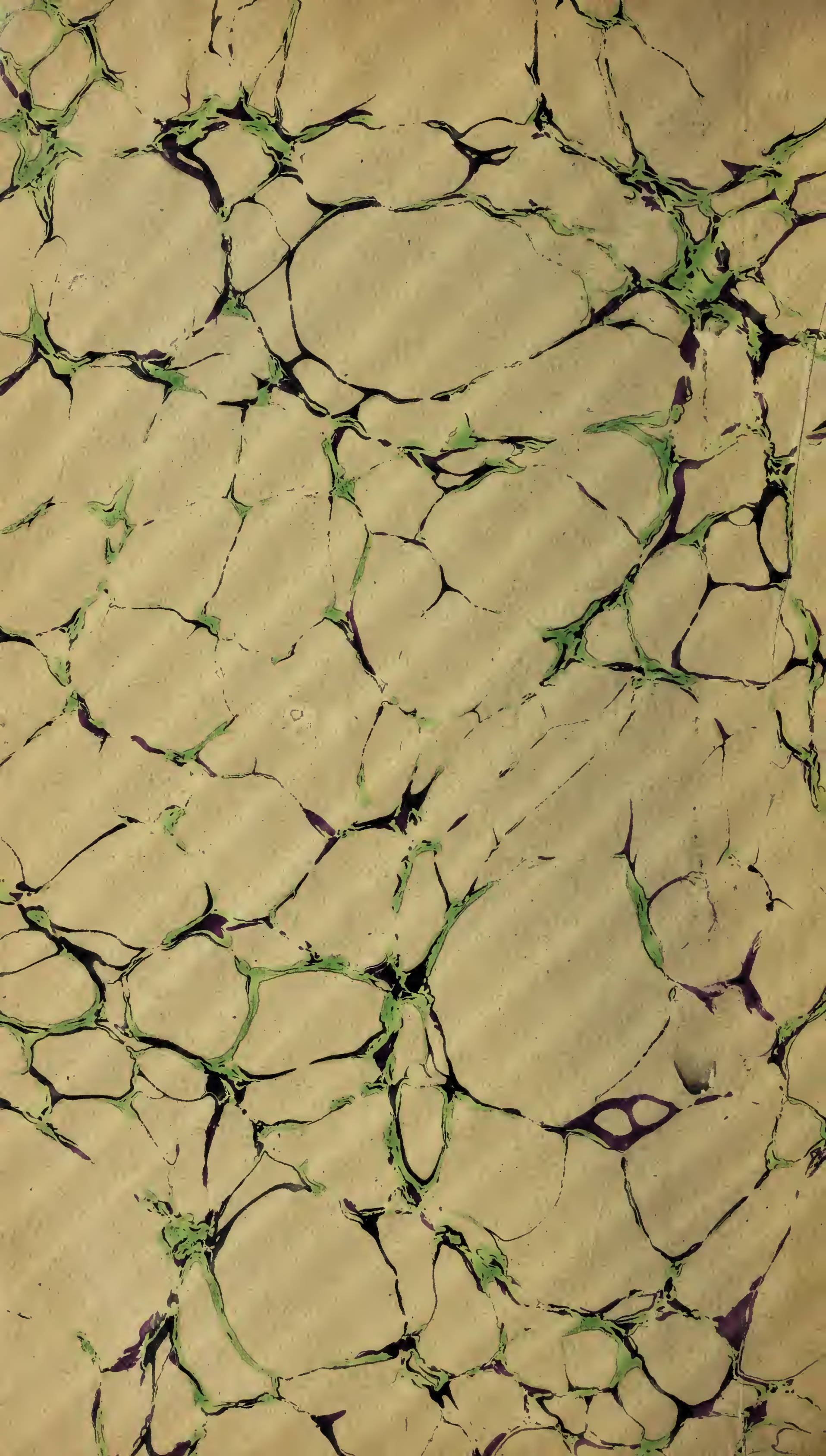
Page 91, *première ligne*, lire : *fugisse ratos.*

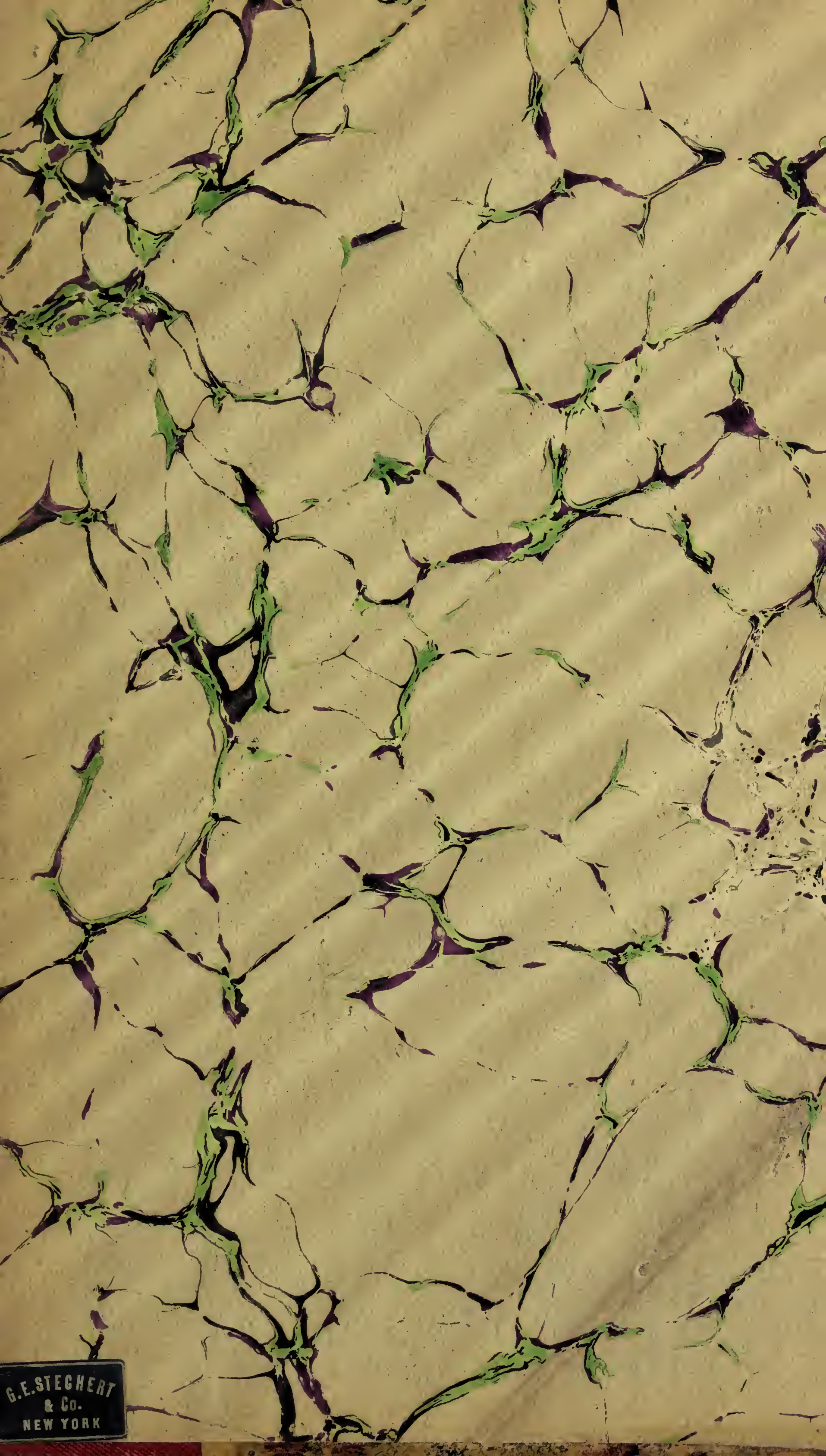
Page 99, *2e colonne*, *ligne* 10, lire : 6, au lieu de : VI ; *ligne* 12, lire : VII, au lieu de : I.

Page 102, *1re colonne, ligne* 6, lire : *schönen.*

TABLE DES MATIÈRES

Poitiers. — Société française d'Imprimerie et de Librairie.




G.E.STECHERT
& Co.
NEW YORK